



Tous les textes sont © les auteurs. Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

| | |
|---|-----|
| ACCROCHAGE AU BORD DU TORRENT (SERGIO GAUT VEL HARTMAN)..... | 3 |
| À L'OMBRE DE SATURNE (RENATO PESTRINIERO) | 9 |
| APPRENTISSAGE (GULZAR JOBY)..... | 20 |
| À LA DERIVE (ADELAIDA SAUCEDO) | 23 |
| LA FLAMME VERTE (ANTONIO BELLOMI)..... | 25 |
| COLONISATION (ROZENN MARECHAL)..... | 27 |
| MEMOIRE DU VENT (PATRICK RAVEAU)..... | 32 |
| LE JONGLEUR (UGO MALAGUTI) | 38 |
| KONRAD ET KARINA (JEAN-PIERRE PLANQUE)..... | 63 |
| LUI : ADAM, ELLE : ÈVE (ANDREYA ILIEV)..... | 67 |
| MEURTRE SUR LA LUNE (ALAN W. WOLF) | 70 |
| L'IMPLOURATION (KHRISTO POSHTAKOV) | 82 |
| LE MONSTRE ET LA DEMOISELLE DE CHRYSALE (PIERRE JEAN BROUILLAUD)..... | 90 |
| ALIENIGENZOOS (CARLOS DANIEL JOAQUIN VAZQUEZ)..... | 97 |
| MANIPULATIONS (JEAN-PIERRE CARRERE) | 99 |
| ODYSSEE EN ROUGE (FRANK W. HAUBOLD) | 106 |
| UN PAS PLUS LOIN (UGO MALAGUTI) | 116 |
| QUELQUE PART DANS L'ESPACE (ANDREA VISCUSI) | 124 |
| LA TERRE PEUT ATTENDRE (RENATO PESTRINIERO) | 129 |
| UN HOMME DANS LA NUIT (ANTONIO BELLOMI) | 136 |
| BIOGRAPHIE DES AUTEURS..... | 142 |

Accrochage au bord du torrent

(Sergio Gaut vel Hartman)

Estari se baissa au moment précis où la rafale de projectiles tirée du mirador passait à un mètre et demi du sol, au point exact où, une seconde plus tôt, se tenait sa tête. Pur hasard. Être mort ou vif ne faisait pas de différence dans cette guerre. Mais Estari préférait encore être en vie, même si le prix à payer était de croupir jour et nuit dans ce trou acide et puant. Le prix à payer, il y pensait. Il pensait à la vie telle qu'elle était avant l'arrivée des Elfes. Il pensa à Nora. Aussitôt, il gomma le souvenir de Nora. Inutile, cette pensée. Nuisible.

Les Elfes retranchés dans leur poste semblaient s'être calmés. Estari envoya le signal au Cosaque pour déterminer sa propre position et repérer celle de l'autre. Le Cosaque se trouvait à cinq mètres à gauche, à couvert derrière un squelette de ferrailles oxydées. Sistema avait décidé que ce mirador était le seul poste du secteur qu'on pouvait prendre pour un coût raisonnable. Il avait aussi calculé qu'on récupérerait les deux tiers des morts et qu'on pourrait en recycler la moitié. C'était ça, les guerres modernes.

Une nouvelle volée de pruneaux l'informa que les Elfes possédaient des détecteurs thermiques de premier ordre, plus précis que les précédents. Mais les envahisseurs n'avaient pas le moyen de savoir combien de recyclés étaient dans le coup. Et ils ne devaient pas non plus comprendre pourquoi le nombre des attaquants était toujours supérieur à celui que pouvaient déceler leurs appareils.

Estari se déplaça dans le sillage d'un recyclé qui avait reçu l'ordre d'ouvrir le feu contre le mirador. Les Elfes ripostèrent instinctivement, sans hésiter, si bien que l'atmosphère se couvrit d'un lourd rideau de feu bleuté. Le recyclé tint exactement deux secondes et fut mis en pièces, au point, pensa Estari, qu'il ne serait plus question de le recycler encore une fois. Mais avant que la masse de tissus roussis touche le sol, deux autres recyclés se levèrent aux extrémités opposées de la ligne imaginaire qui passait par le mirador et lâchèrent des rafales d'enfer. Les Elfes, pris par surprise entre deux tirs croisés, n'eurent même pas la possibilité de faire usage de leurs armes. Peut-être avait-on eu un peu plus de chance que les autres fois, et maintenant plusieurs combattants se trouvaient hors course. Estari se souleva et progressa à quatre pattes sur quelques mètres, en ligne droite, satisfait de voir que la manœuvre initiée par Sistema avait été aussi efficace. Les recyclés s'étaient mis réciproquement hors jeu mais, le mirador se trouvant sur la trajectoire des projectiles, les coups ne faisaient pas autant de ravages chez les humains que chez les Elfes, et les Bios de Sistema pourraient sûrement les récupérer. Estari s'aperçut que son détecteur avait viré au rouge, et presque aussitôt il découvrit le Cosaque, le corps à découvert, qui lançait des grenades, l'une derrière l'autre, en plein dans le poste d'observation où elles éclataient comme des feux de Bengale. Mais avant qu'Estari ait poussé un cri pour le retenir, ceux de Sistema étaient passés à l'action et lui avaient envoyé par le canal privé une fréquence qui le renversa comme un mannequin ; Il était dingue, le Cosaque ! Apparemment, il avait oublié les ordres précis : descendre autant d'Elfes que possible, mais aussi entiers que possible.

Jalil fut le premier à pénétrer d'un bond dans le mirador, balayant la position de son lanceur. Mais là-dedans, il n'y avait apparemment pas d'Elfes vivants. Il émit le

signal convenu pour indiquer que la résistance avait cessé. Alors, tous les combattants et recyclés qui le pouvaient se levèrent et convergèrent vers le repaire des Elfes.

Dans le poste d'observation, il y avait neuf Elfes morts, parmi lesquels deux entiers dont des organes vitaux avaient été atteints. Les autres étaient plus ou moins détruits, mais l'ordre de Bio était de tout regrouper et de tout mettre dans les sacs de plastique anecro qui permettraient de les conserver jusqu'à ce que Sistema et Bio puissent les trafiquer. Ils se mirent au travail. Il était évident que Bio avait commandé l'opération pour se procurer des Elfes morts et tenter sur les envahisseurs ce qui marchait pour les humains. Ce qui était beaucoup moins évident, c'était de savoir si ça fonctionnait sur des extra-terrestres.

Estari, penché sur le museau plissé d'un Elfe, absorbé par son travail - essayer de mettre des morceaux du même bestiau dans le sac correspondant - réagit comme le voulait le règlement quand il sentit un frottement sur son bras. Il lâcha la tête de l'Elfe et, dans un même mouvement, leva son arme, libéra le cran d'arrêt, caressa la détente. Par miracle, il s'arrêta avant d'avoir fait sauter la tête du Cosaque.

– Crétin ! s'écria Estari. Ça n'était pas ton jour !

– Les types de Bio sont dingues, dit le Cosaque, sur la défensive.

– Ça n'est pas nos oignons. Ils les veulent entiers, pour faire des expériences.

– Ici il n'y a que des morceaux, fit le Cosaque, pointant le canon de sa AK-57.

Jalil, qui n'avait pas cessé d'enfourner des membres velus dans les sacs regarda le Cosaque à la dérobée.

– C'est ton œuvre, animal, dit-il.

– Tu vas avoir des ennuis, Cosaque. Tu ne t'en tireras pas comme ça.

– As-tu de la famille parmi les juges de la cour martiale E.T. ?

– Mon père, commença le Cosaque, mais il se tut quand Prats entra dans le poste.

– Les gars de Bio les veulent entiers, dit Salva qui, jusque-là, n'avait pas ouvert la bouche mais dont la remarque tombait comme un cheveu dans la soupe.

Prats regarda le Cosaque de manière à lui faire sentir sa supériorité hiérarchique.

– Les gars de Bio les veulent entiers, dit-il, reprenant la phrase de Salva. Pourquoi as-tu tiré ces grenades ? On savait déjà que ces porcs étaient liquidés. Tu les as découpés en morceaux trop petits pour que les types de Bio puissent s'en servir. La mission a foiré, Cosaque, par ta faute.

– Ils nous en faisaient baver, fit le Cosaque, à court d'arguments.

– Tu déconnes ! dit Prats. Nous avons perdu l'effectif prévu... Je ne sais pas pourquoi je te donne des explications... Remuez-vous ! Vous, qu'est-ce que vous regardez ? Finissez de fourrer ces déchets dans les sacs et tirez-nous. Ça devient irrespirable.

Les Elfes se décomposaient rapidement. L'odeur qui en émanait était douceâtre et pas trop répugnante, mais il faudrait bien deux heures avant d'atteindre la base. Et dix minutes ne se seraient pas écoulées que les extraterrestres contre-attaqueraient. De ce point de vue, ils étaient très prévisibles, si semblables aux humains que c'en était hallucinant.

Estari, Jalil et Salva finirent de boucler les sacs. Ça n'était pas normal d'avoir huit sacs, alors qu'on avait compté neuf Elfes, mais personne ne s'attarda à discuter. Ils chargèrent deux sacs sur le dos du Cosaque, d'abord à titre de première punition et, ensuite, parce qu'il avait le dos large comme un boulevard. Chacun des autres en chargea un sur ses épaules, y compris Prats qui ne rechignait pas quand il fallait

tendre les reins. Ils virent qu'Escargon et Kurt étaient blessés, mais sans gravité, ce qui, d'une certaine manière, était pire que s'ils étaient morts. Si les Elfes arrivaient plus tôt que prévu, il faudrait les attacher tous deux aux crochets du véhicule et les transporter pendus comme des paquets de morve, de la même façon que Cuis, qui était mort. Bio s'occuperait d'eux à l'arrivée à la base. Et peu importait l'état dans lequel ils se trouveraient.

Ils avancèrent sur trois files. Estari regardait avec envie les recyclés qui n'avait pas autre chose à faire qu'à canarder et, ainsi, n'étaient pas tenus de charger les sacs d'anecro contenant les Elfes morts. Celui qui lui était échu pesait une tonne, et il commença à se demander si Jalil n'avait pas mis deux Elfes dans le même sac pour l'emmerder.

Ils atteignirent le point de rencontre, au bord du torrent, au moment même où se fit entendre le ronronnement sourd des moteurs des Apaches. Une pluie gluante réduisait la visibilité, et Systema mit les recyclés en alerte maximale, les AK-57 pointés au hasard dans la direction où pouvaient apparaître les véhicules des Elfes, pareils à des ballons de rugby de trois mètres de long. Eux avaient beau avoir quelques rudiments de technologie, ils n'avaient pas encore saisi comment ces engins se propulsaient.

Ils déchargèrent les sacs dans la boue et attendirent. Tien, le Chinois timide qui exaspérait Prats se mit à trembler. Estari était sûr que ce type avait un flair spécial pour détecter les vaisseaux des Elfes, et il en déduisit qu'ils étaient plus proches que les Apaches. Pourtant, ça n'était pas possible : il n'y avait pas cinq minutes qu'ils avaient abandonné le poste. Et si les Elfes avaient agi de la sorte pour les coincer ? Son sang se glaça brusquement. Si les Elfes arrivaient avant les Apaches, ce serait un carnage, et Bio n'aurait pas la possibilité de récupérer les corps pour les recycler. Estari regarda vers l'endroit où cinq recyclés formaient un groupe compact. Il avait connu ces hommes quand ils étaient vivants. Maintenant qu'ils étaient bourrés de machines microscopiques qui accomplissaient les fonctions motrices et leur permettaient de tirer, de se planquer, de lancer des fusées et d'éloigner les Elfes sans avoir la trouille, il avait du mal à les accepter comme compagnons de combat. Il pourrait leur arriver quelque chose de ce genre après avoir rencontré un projectile sur le chemin. Ça avait failli arriver avant qu'ils prennent le poste et ça pourrait se produire dans quelques minutes.

Il ne put éviter une nouvelle pensée nuisible. Nora apparaissait chaque fois qu'elle aurait dû se tenir cachée, compliquant la situation, l'empêchant de se concentrer. Mais, cette fois, il ne fit rien pour l'éviter. Les ordres de Prats devenaient confus, il se disputait avec Sistema pour prendre le contrôle des recyclés : maintenant, disait-il, la transmission est si mauvaise qu'ils peuvent difficilement voir sur quoi ils tirent. Mais Sistema faisait valoir que les Apaches étaient quasiment au-dessus de leurs têtes et qu'il n'y avait pas d'appareils elfes dans les environs immédiats.

– Fils de pute ! s'écria Prats. Ils mentent tout le temps. Tout ce qui les intéresse, c'est d'avoir de plus en plus de corps à recycler.

Il parlait pratiquement pour lui-même, ayant perdu toute maîtrise de soi.

– Comment ça va, monsieur Santamarina ? Quel goût a la mort ?

Celui qui avait été Santamarina tourna la tête, sûrement par hasard, mais Prats en fut déconcerté :

– Vous entendez ce que je dis, Santamarina ?

Il n'eut pas le temps d'attendre la réponse. Une rafale de sifflements précéda une grappe d'obus qui explosèrent, déchiquetant les vivants et les morts. Tien, le

Chinois, vola comme un caillou. La tête de Prats resta ridiculement pendue à une basse branche. Et, tandis qu'il se laissait glisser dans le ravin du torrent pour se mettre à couvert, Estari céda à l'arrivée d'une séquence qui allait lui réchauffer le cerveau, une séquence dure, âpre et nocive.

Dans cette séquence il était mort et avait été recyclé par Bio, mais Prats, qui avait une nouvelle tête trop grande pour son corps lui avait accordé une permission. Et ils se trouvaient là, tous les trois, dans la salle décorée de tapis aymara et d'objets que Nora avait apportés de ses fréquents voyages au Pérou et en Bolivie. Nora, les mains sur les genoux, paralysée par la présence des deux recyclés, nerveuse parce qu'elle ne savait ni comment leur parler ni que dire. Prats, dans son rôle ridicule de chaperon, se grattait derrière les oreilles, encore peu habitué à sa nouvelle tête. Estari, sans savoir s'il s'agissait d'un rêve ou s'il avait été atteint par le tir des Elfes ou un éclat d'obus, pensait que Prats était de trop. Eux deux, vivants ou morts, étaient assez grands pour savoir ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Il cligna des paupières. De toute façon, une seconde s'était écoulée. Il continua dans le ravin, guère plus large qu'une tranchée, s'enfonçant jusqu'au cou dans une gadoue grumeleuse et fétide. Au-dessus de sa tête les vaisseaux des Elfes évoluaient sans cesser de tirer et d'arroser le terrain de projectiles. Des Apaches, pas trace. Apparemment, l'accrochage constituait un élément marginal dans une bataille à grande échelle. Il cligna des yeux à nouveau.

Nora lui tournait le dos :

– Maintenant, tu es mort. Peu importe que tu parles, que tu marches et que tu puisses m'embrasser. Ce type te manipule comme si tu étais une marionnette.

– Je ne relève pas de Bio, disait Prats sur la défensive.

– Vous ne pouvez pas faire ce que tout le monde fait – insista Nora- Je veux me marier comme n'importe quelle fille, avoir des enfants. Et même, comme je pensais que tu étais mort, j'ai fait la connaissance de l'un d'eux. Je crois que les unions peuvent être fertiles. Je l'ai vu dans un programme de télévision, il y a quelques jours.

Un Elfe entra, oscillant sur ses membres arqués, comme un nain cagneux et contrefait.

Estari ne savait pas pourquoi on les appelait Elfes et non pas Pékinois. Ils avaient le mufle ridé de ces sales cabots pour mémères ; ils étaient, comme eux, hystériques et agressifs.

– Je viens demander la main de Nora, dit l'Elfe d'une voix nasillarde, déformée par le traducteur universel. Je veux l'épouser.

Une giclée de projectiles arracha une bonne partie du ravin et produisit une pluie de terre bourbeuse qu'Estari reçut dans les yeux. Fini les séquences imaginaires. Il aurait préféré sortir à découvert et être transformé en passoire plutôt que de crever comme un rat, coincé dans le torrent, à supporter ces visions grotesques. Il grimpa avec difficulté sur la paroi légèrement inclinée et glissante en se servant de la crosse de son arme comme point d'appui. Il jeta un coup d'œil par le bord et vit qu'une poignée de recyclés tiraillaient sans cesse, épaule contre épaule. Le Cosaque, qui, par miracle, restait en vie, lançait grenade après grenade et avait au moins atteint un véhicule elfe qu'on distinguait écrasé comme une coquille d'œuf contre un arbre. Pour une raison ou pour une autre, les Elfes n'avaient pas trop progressé ; Estari observa Salva qui préparait une « maousse », une espèce de grenade de gaz paralysant dont les effets étaient imprévisibles, même pour celui qui la lançait, mais Salva ne vint pas à bout de son entreprise. Surgirent deux missiles, de ceux qu'on appelait « mort aux clebs », qui venaient de nulle part et frappèrent de

plein fouet les deux véhicules dont disposaient encore les Elfes. Sistema semblait avoir réussi un repérage parfait grâce à l'angle de tir des recyclés qui subsistaient.

– Estari ! cria Jalil calé dans un tas d'ordures. Où t'es-tu fourré, poule mouillée ?

– J'ai glissé jusqu'au torrent, répondit Estari, peu convaincu par ses propres paroles. Mais Jalil ne fit pas d'objections.

– La mission se déroule comme prévu. Simplement, nous avons maintenant le double de morts.

– Les Apaches ? dit Salva.

– On entend les moteurs. Nous les avons sur nos têtes.

Estari regarda autour de lui et vit d'autres Elfes morts. Ils avaient gagné. Mais ils ne pourraient pas tout faire.

– Ni Sistema ni Bio ne savent combien on a d'Elfes, dit Estari.

– Ça n'est pas ton problème, répondit Jalil. Accrochons aux Apaches tous les sacs que nous pourrons. Les autres sauront ce qu'il faut recycler.

– Et nous ? demanda le Cosaque.

– Nous, on reste ici. On considère que l'objectif est atteint, mais il faudra le défendre si ces salauds reviennent. Cosaque, quand les Apaches monteront, retourne au mirador avec deux recyclés. Les types de Sistema veulent garder cette position. Nous autres, nous creuserons quelques jolies fosses de deux mètres. L'un des Apaches apporte deux marteaux piqueurs et dix recyclés de renfort. Maintenant, ils ont une minute et demie pour souffler.

Estari s'assit à côté de Salva et tira un paquet de cigarettes froissé de la poche intérieure de sa cuirasse. Il en alluma deux et un tendit une à son compagnon :

– Une minute et demie, fit-il. Une éternité.

Salva ne dit rien. Il avait les yeux fixés sur un recyclé qui enfournait des restes d'humains et d'Elfes dans le même sac d'anecro. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette et passa le mégot à Estari. Ensuite, pratiquement sans viser, il ouvrit le feu sur la tête du recyclé qui s'écroula comme un sac de sable.

– Fils de pute ! s'exclama Jalil en sautant tel un ressort. Comme si nous avions... »

Salva leva la main pour contenir le chapelet d'insultes qui suivit et couvrit les vingt pas qui le séparaient du recyclé. Quand il atteignit le corps, il tenait déjà en main le couteau Rambo. Il pratiqua une entaille dans la nuque et fit pénétrer la lame avec un mouvement de tire-bouchon, comme s'il s'agissait d'extraire un projectile enkysté. Au bout d'une minute, il enfonça la main dans le trou et, après l'avoir retirée, exhiba une plaque ovale qu'il tenait entre le pouce et l'index. Une série de minces filaments argentés pendaient à une canule fixée à l'une des extrémités de l'ovale.

– Et d'une ! s'écria Salva. Il répéta l'opération dans les aisselles et les jarrets et retira autant d'autres dispositifs semblables.

– Les gars, les Elfes nous ont rattrapés au poteau. Une fois ou une autre, ils ont dû voir un de ces trucs dans le corps de nos recyclés.

Jalil s'approcha et prit une plaque de la main de Salva qui les exhibait comme s'il s'agissait de cartes d'un jeu absurde.

– Est-ce que ça dit bien ce que ça paraît vouloir dire ? »

Tous les recyclés accomplissaient des tâches simples, comme de transférer de l'équipement ou empiler vivres et munitions. Mais l'un d'eux se différenciait notablement : il travaillait dans le corps de Prats où il introduisait des contrôles sans s'apercevoir qu'il manquait la tête.

– Ce que je disais, répéta Salva. Ces fils de pute nous ont rattrapés au poteau. Eux, ils n'ont pas besoin d'un local stérile et de tout un équipement, comme les types de Bio. Ils peuvent opérer sur le champ de bataille et les utiliser contre nous autant de fois qu'il le faut.

Il leva son arme et visa soigneusement. Le recyclé ne s'aperçut de rien. Ça n'était sans doute pas dans le programme. Estari vit la silhouette de l'Apache qui se découpait sur la brume, cherchant un terrain découvert pour se poser.

La suite ne prit qu'une seconde. Un éclair traversa l'espace et atteignit de plein fouet l'Apache qui se posa sur l'herbe brûlée, au bord du torrent. Deux autres recyclés, pleins à craquer d'explosifs, sautèrent au même moment. Estari essaya de dégager ses yeux couverts de boue, de sang et de morceaux de tissu qui avaient volé en tous sens, mais il n'y parvint pas. Avant que tout passe au noir, il réussit à penser à Nora. Il savait que c'était une pensée triste, désolée, mais quelle importance, puisque c'était la dernière de sa vie et une des dernières de tout être humain sur la planète ?

FIN

Nouvelle traduite de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud. Inédite dans sa version française.

À l'ombre de Saturne

(Renato Pestriniero)

Cooper fut le premier à apercevoir la construction. Il sentit son cœur faire un bond et le sang battre à ses tempes.

Barton n'avait encore rien vu, et l'arrêt brusque de son compagnon le surprit. Dans le casque, Cooper perçut la voix inquiète de Barton.

— Eh, Steve, qu'est-ce qui se passe ?

Cooper ne répondit pas. Il se contenta de lever le bras pour indiquer quelque chose. Alors Barton vit lui aussi la construction à demi cachée par l'atmosphère dense de méthane. Bon Dieu ! murmura-t-il.

Un long moment, les deux hommes restèrent immobiles à fixer l'objet qui apparaissait et disparaissait à quelques centaines de mètres devant eux, suivant les volutes de la brume, et, à tout moment, il semblait que l'apparition fantomatique fût sur le point de se dissoudre comme un feu follet. Mais, au contraire, chaque fois que la brume se dissipait, elle était là.

Barton fit timidement un pas en avant, puis un autre, enfin il accéléra comme pris d'une agitation soudaine.

— Barton ! La voix de Cooper éclata dans les écouteurs. Il s'arrêta et ouvrit le circuit général :

— Barton, à la base.

— Ici, la base. Vas-y, Barton, qu'est-ce qu'il y a ?

— Objet artificiel droit devant nous, à environ quatre cents mètres. On dirait une construction... On ne voit pas très bien avec ce foutu brouillard. Est-ce qu'il faut s'approcher ?

— Essaie de décrire ce que tu peux voir.

— Vu d'ici, ça ressemble à une masse rectangulaire. Pour le moment, elle est couverte presque entièrement par la brume... Voilà, elle vient de réapparaître. Couleur gris acier, opaque. Je pense qu'elle mesure dix mètres de hauteur. Je dis qu'il vaut mieux avancer encore un peu, commandant.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Tu crois vraiment que c'est artificiel ? Ça ne pourrait pas être un rocher carré ?

— Négatif. Ce truc a l'air d'avoir été fait par des mains comme les nôtres ; c'est lisse et régulier. Commandant, je dirais...

— Tu ne dis rien d'autre et tu nous attends, coupa le commandant. On vient avec le rover. Terminé.

Quand le contact s'interrompit, Cooper demanda :

— Dis donc, qu'est-ce qui t'a pris de raconter des histoires au vieux ?

— Comment ? fit Barton, surpris. Je n'ai pas raconté d'histoires, j'ai simplement décrit cette chose qui est là.

— Alors tu es miro, conclut Cooper.

— On peut savoir ce qui te prend ? Est-ce que, oui ou non, il y a cette foutue maison ou le diable sait quoi ?

— Bien sûr qu'elle est là, mais elle n'est pas rectangulaire et n'a pas dix mètres de hauteur. Comment peux-tu ne pas voir qu'elle est cylindrique ? Regarde bien, on dirait le tuyau d'un poêle, et ça mesure au moins une trentaine de mètres.

Barton restait à observer la construction, fermant à demi les yeux dans son effort pour mieux voir, pour interpréter chaque détail à travers les nuées de méthane. Puis il se retourna lentement vers Cooper, avec une curieuse expression :

— Tu te fous de moi ?

Ils continuèrent encore pendant un bout de temps. Quand le rover s'arrêta près d'eux, ils discutaient encore, et Barton en était venu à dire que s'il n'avait pas eu la combinaison, etc, etc. Mais entre eux les discussions de ce genre n'étaient pas nouvelles.

Gary Westcott était le "vieux", c'est-à-dire le commandant. Quand il apparaissait, toute discussion prenait fin, non pas parce que c'était un cerbère, mais parce que tous les hommes d'équipage éprouvaient à son égard le maximum de respect et d'estime. Gary Westcott était un vrai chef et l'avait montré maintes fois, dans des circonstances particulières. C'est pourquoi, quand il descendit du rover, en compagnie de Peter Cushing, les deux hommes cessèrent de se lancer des piques et le regardèrent avec la même expression qui voulait dire : enfin, voilà celui qui clarifiera la situation.

Mais ce ne fut pas le cas. Au contraire.

Le commandant avait braqué les yeux sur un point de l'horizon et restait sans bouger et sans ouvrir la bouche. Cooper lui indiqua le point où se dressait la construction, mais Westcott ne voyait rien.

— Commandant... là, exactement devant nous, dit Cooper. Cette construction cylindrique et très haute.

— Vas-y, parle-lui du tuyau de poêle, commenta Barton à voix basse.

Le commandant regarda les deux hommes, puis se tourna vers Peter Cushing :

— Et toi, qu'est-ce que tu vois ?

— Eh bien, je vois quelque chose mais pas exactement où vous regardez, dit Cushing, un peu embarrassé. On dirait une casemate, une espèce de fortin...

Puis il se tut, devant l'expression de ses compagnons. Il se remit à observer l'horizon brumeux, gris. Pour dire enfin :

— En définitive, ce que je vois, c'est une sorte de coupole de béton qui a une grande ouverture sur le devant.

Silence.

Maintenant, tous les quatre avaient les yeux rivés sur l'image fantomatique, mais, tandis que Barton et Cooper regardaient dans la même direction, Westcott fixait un point un peu décalé, et Cushing, un autre encore.

Tout autour de leurs silhouettes rendues uniformes par les combinaisons spatiales, les marais de Titan s'étendaient sous l'atmosphère dense qui pesait à la façon d'une couverture grise, suffocante. En haut, des bandes lumineuses immenses, spectrales découpaient le ciel en deux parties. À un million et deux cent vingt mille kilomètres de distance les anneaux de Saturne tournaient lentement autour de la gigantesque planète.

Barton demanda, d'une voix légèrement altérée :

— Commandant, qu'est-ce qui se passe ? Ça n'est qu'un mirage, non ?

— Je ne sais pas. Il s'agit un phénomène étrange... très étrange...

Cooper s'exclama :

— Ça ne peut pas être un mirage. Ce truc, je ne suis pas seul à le voir, nous le voyons tous, même si nous ne distinguons pas bien sa forme à cause du brouillard !

Cushing dit à son tour :

— J'essaie de faire un effort, mais je continue à voir une casemate et, sur le devant, il y a une tache noire, régulière, une espèce de porte.

— Commandant, fit alors Cooper, vous pensez qu'il s'agit d'une illusion d'optique, si chacun de nous voit quelque chose d'autre et dans un autre endroit ?

— Non, il ne s'agit pas d'une illusion. D'après moi, cet objet existe réellement. Et la preuve de son existence, c'est précisément le fait que nous voyons tous essentiellement le même objet ; c'est-à-dire, une construction. Un de nous la voit rectangulaire, l'autre cylindrique, haute ou basse... mais nous voyons tous quelque chose qui ressemble à une construction de type terrestre.

Barton ajouta soudain :

— Il ne reste plus qu'à aller voir.

— Hum... fit Westcott, l'air dubitatif. Approchons-nous d'une centaine de mètres avec le rover.

À mesure que l'engin amphibie avançait en pataugeant dans les marécages, les hommes ne perdaient pas de vue la construction. Cooper demanda :

— Commandant, vous la voyez encore ?

— Oui, légèrement décalée sur la droite.

— Impossible, commandant. Si ce truc était resté à sa place, il vous faudrait regarder sous un autre angle pour que vous puissiez le voir.

C'était exact. À mesure qu'ils progressaient, les différentes images de la construction semblaient se fondre en un point unique devant le rover.

— D'après moi, dit Cushing à voix basse, c'est un de ces trucs qu'on ne rattrape jamais. On peut marcher pendant un an, et ce machin, on l'aura toujours devant le nez.

Mais non. Après avoir traversé un terrain solide, ils se trouvèrent à quelques dizaines de mètres à peine de la construction.

Je croyais qu'elle était plus haute et arrondie, pensa Cooper.

Je croyais qu'elle était plus carrée et moins élevée, pensa Barton.

Cushing dit, à voix haute :

— Elle me paraissait différente, vue de loin. Il y a bien une ouverture.

Westcott observait et ne disait rien.

Une immense bande lumineuse s'emparait lentement de la partie obscure du ciel et continuerait jusqu'à le transformer entièrement en une hallucinante série de stries obliques, aveuglantes. Enfin apparaîtrait à l'horizon la masse gigantesque de Saturne, vision qui désorientait les hommes. Ils ne s'étaient pas encore adaptés à une présence trop étrangère à leurs schèmes mentaux, ils ne s'habituait pas à voir suspendu au-dessus de leur tête un globe sept cent soixante sept fois plus gros que la Terre. La logique et leur formation ne parvenaient pas à les convaincre qu'ils dépendaient de la force gravitationnelle de Saturne, ils ne pouvaient renoncer à l'atavisme qui leur faisait apercevoir d'ordinaire, dès qu'ils levaient les yeux, le petit disque de la Lune.

Quand les premiers hommes s'étaient posés sur le satellite de la Terre, il leur avait déjà été difficile d'accepter la vision d'une planète suspendue là-haut, tant les proportions étaient différentes et surtout *nouvelles*. Maintenant que l'homme s'était aventuré dans tout le système solaire, il devait toujours faire face, lorsqu'il se trouvait à la surface d'un satellite - celui-ci ne fût-il qu'un gros caillou orbitant autour d'une planète géante - au même problème psychologique : la présence oppressante de la planète dont dépendait le satellite et qui était parfois assez gigantesque pour couvrir littéralement le ciel.

Il fallait inverser les rôles. Là, sur Titan, par exemple, on ne voyait pas le noir familier de l'espace mais, d'un côté, une alternance continue de bandes lumineuses et, de l'autre, une masse de cent vingt mille kilomètres de diamètre. Alors, ces images restaient photographiées dans le cerveau, et rien ne pouvait les effacer. Parfois, ils se réveillaient en hurlant, le corps inondé de sueur parce que leur subconscient avait transformé ce décor de mille façons différentes, et il fallait alors chercher désespérément un point de référence, quelque chose à quoi se raccrocher pour retrouver des proportions humaines.

Mais il n'y avait rien à faire. Même si vous regardiez le ciel quand le monstre restait caché dans votre dos, vous saviez que son absence n'allait pas durer. Et en effet, peu après, surgissait la lame brillante qui montait et montait au-dessus de l'horizon, puis la première interruption entre deux groupes d'anneaux – mais vous aviez conscience que cette lame de lumière avait une largeur de seize mille kilomètres – puis la division de Cassini, et voilà une nouvelle aurore qui pointe à l'horizon, et c'est la nouvelle série d'anneaux, une autre lame de lumière aveuglante cachant le ciel, avec ses vingt cinq mille kilomètres, enfin une autre bande d'à peine mille six cents kilomètres séparerait cette vaste étendue réfléchissante d'une zone confuse, opaque et diaphane d'où la superficie de Saturne apparaîtrait comme à travers une fenêtre mouillée de pluie.

Westcott avait conscience de tout cela, et il en vint à se dire : *N'importe quoi pourrait arriver sous un ciel comme celui-ci !* Il se secoua :

— Bon, les gars, maintenant écoutez. Cushing et Cooper resteront près du rover tandis que Barton et moi, nous essayerons de voir de quoi il peut bien s'agir. Nous laisserons ouvert le circuit général. Si les communications sont interrompues de notre côté, attendez dix minutes, puis vous vous approchez. C'est clair ?

Les deux hommes firent oui de la tête. Westcott et Barton s'apprêtèrent à gagner la construction. À travers la radio, Cushing et Cooper entendaient la voix du commandant :

— Nous sommes à une quarantaine de mètres de la construction qui, maintenant, nous apparaît nettement. Il semble s'agir d'un objet artificiel, gris, avec une ouverture rectangulaire à la base. Nous nous dirigeons vers l'ouverture... Où vas-tu, Barton ? Essayons de rester ensemble.

— Commandant, l'ouverture est de ce côté.

— Ici Cooper. Commandant, vous vous dirigez dans deux directions légèrement divergentes. Votre direction n'est pas correcte selon mon point de vue, vous décalez trop sur la droite. Et puis, il y a autre chose, commandant, je ne parviens pas à vous distinguer nettement, on dirait que les contours de votre silhouette sont flous.

— Reçu cinq sur cinq, Cooper. Coordonnons mieux nos mouvements. Barton, arrête-toi où tu es, je commence à ne plus te voir distinctement.

— La même chose pour moi, commandant.

— Alors, faisons le point, dit Westcott. Au début, on voyait la construction sous des angles différents. À mesure que nous approchions, les images semblaient se fondre. Maintenant que nous sommes à quelques dizaines de mètres de l'objectif, je vois la construction dans la même direction que vous mais avec un décalage de quelques mètres. Il est probable que les images ne réussiront jamais à se recouvrir exactement.

— Commandant, intervint Barton, nous ne pourrions pas entrer ensemble par l'ouverture. Chacun de nous aura l'impression que l'autre va buter contre la paroi, un peu à droite ou à gauche.

— C'est probable. J'avancerai seul. Toi, Barton, tu restes exactement où tu te trouves en ce moment, et je vous interrogerai tous deux pour connaître ma position. Maintenant, je me déplace.

Westcott avança lentement vers la paroi, sa silhouette devint diaphane, presque transparente.

— Barton, quelle est ma position ?

— Pour moi, vous vous décalez de quelques pas à droite de l'ouverture. Je vous vois de moins en moins, vos contours deviennent de plus en plus imprécis.

— Cooper ?

— Je confirme ce qu'a dit Barton, commandant.

— Bon, ça signifie que vous avez tous les deux la même vision de la construction en ce qui concerne sa position dans l'espace. Maintenant, à toi, Cushing.

— Pour moi, vous n'allez absolument pas en direction de la cible, commandant. Si vous continuez à avancer dans ce sens, vous devriez manquer la porte de trois ou quatre mètres. Votre silhouette pâlit, je la distingue à peine.

— O.K, les enfants ! Maintenant, je vais arriver à l'entrée.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— Barton, donne-moi la position.

— Je ne vous vois plus, commandant. À environ un mètres de la paroi, vous avez entièrement disparu.

— Je confirme, dit Cooper.

— Je vous ai même vu disparaître avant, ajouta Cushing.

Silence.

Puis la voix de Westcott retentit :

— Maintenant, j'entre dans la construction. Il n'y a pas d'obstacles. Voilà, je suis entré. J'ai allumé la lampe électrique. Il n'y a qu'une salle, totalement vide, rien sur les parois ni sur le plafond, ni sur le sol... un instant, il y a une ouverture sur le pavement, du côté gauche, une sorte de trappe. Maintenant, j'essaie d'éclairer l'intérieur... je vois une rampe hélicoïdale qui descend profondément. Je vais aller en bas, voir ce qui se passe.

— Commandant !

— Qu'est-ce qu'il y a, Barton ?

— Il vaut mieux laisser tomber pour le moment, peut-être faudrait-il étudier davantage la situation... revenir avec des armes plus adaptées.

— Attends, Barton, il me vient une idée. Essaie d'entrer toi aussi dans la construction, ta construction. Et ne pense pas aux armes, ici elles n'ont aucune utilité.

— O.K.

Mais il y avait un peu d'hésitation dans la voix de Barton. L'homme s'approcha de ce qui était pour lui la seule ouverture. Cooper le vit entrer normalement. En échange, Cushing le vit bouger, devenir flou et disparaître.

— C'est bon, Barton, fit Westcott pour l'encourager. Continue comme ça.

À l'intérieur de la construction, Westcott avait devant lui le rectangle de l'ouverture qui devenait laiteux du fait du passage continu des nuées de méthane, puis il vit tout à coup le brouillard se condenser, prendre une forme familière... c'était Barton qui entrait.

— Bienvenue, fit Westcott qui se tourna ensuite vers les autres :

— Cooper, Cushing, tout va bien. Maintenant, Barton est ici avec moi. J'étais sûr que ça marcherait, ensuite nous en parlerons tranquillement.

— Commandant, dit Cooper, ça veut dire que nous pouvons venir nous aussi. Si chacun suit sa propre direction pour que tous se trouvent ensuite au même endroit, autant que nous venions nous aussi.

— Négatif. Vous deux restez où vous êtes. Nous aurons d'autres occasions pour le tourisme de groupe.

À la suite du commandant, Barton descendit par la rampe en spirale qui s'enfonçait dans le ventre de Titan. Après avoir atteint une profondeur estimée à une quinzaine de mètres, ils se trouvèrent à l'intérieur d'une autre salle. Barton écarta les bras :

— Je n'y comprends rien. À quoi ça sert de faire une construction de ce genre dans un lieu abandonné des dieux, sans aucun signe de vie ?

— En effet, c'est plutôt étrange, admit Westcott. D'autre part, nous savons que, dans l'espace, les mystères abondent.

— Il n'y a pas de rapport, poursuivit Barton. Du moment que ce truc existe, il devrait y avoir une forme quelconque de vie intelligente... mais alors pourquoi une construction toute seule, isolée, qui pourrait très bien se trouver sur la Terre ?

— Barton ! Regarde ici, sur le pavement.

En plein centre de la grande salle était tracé un triangle. Les deux hommes fixèrent, fascinés, la figure géométrique. Puis Westcott appela Cooper par radio :

— Cooper, comment me reçois-tu ? Nous sommes nettement au-dessous de la surface.

— Cinq sur cinq, commandant ? Un problème ?

— Non, simplement, l'affaire se complique encore. Au centre de la salle il y a un triangle, et j'ai l'impression que cette figure est la clé qui permettra d'y comprendre quelque chose. Maintenant, nous allons entrer dans le triangle. Allez, Barton !

Les deux hommes franchirent le périmètre du triangle.

Ils fondirent immédiatement.

*

Barton flottait dans le noir de l'espace. Il tenta de bouger un bras, mais il n'avait pas de bras. Il chercha, de toutes ses forces, à se déplacer, à trouver un appui, un quelconque repère, mais il ne possédait pas de corps. Autour de lui, c'était le vide noir sans mesure, le temps n'existait pas. Il se rendit compte qu'il faisait, lui aussi, partie de ce néant, qu'il appartenait à l'espace.

Mais, enfin, une lumière apparut, brilla et disparut. Des bandes lumineuses filèrent à travers son corps immatériel et s'évanouirent.

Barton hurla, et s'aperçut alors que les sons n'existaient pas non plus, parce que, dans le néant de l'espace, il n'existe que le silence.

Peut-être perdit-il conscience, ou perdit-il la raison, ou peut-être, la vie.

Lentement, venue d'une profondeur sans limites, une grande masse laiteuse prit forme, grandit, constituant le premier repère. Maintenant, l'esprit de Barton percevait la présence d'une sphère immense, phosphorescente qui occupait une grande partie des ténèbres. La grande sphère tournait lentement sur elle-même et sa superficie imprécise révélait des stries.

Une onde nauséuse submergea l'entité qui était Barton. *Alors, c'est ça, la mort*, pensa-t-il. Mais peut-être n'était-il pas mort, sans doute était-il simplement devenu fou. *Alors, c'est ça, la folie*, pensa-t-il. Mais cette seule pensée était signe de lucidité... Peut-être n'était-ce qu'un cauchemar effrayant dont il allait sortir.

Autour de la grande masse sphérique s'allumèrent des lumières qui se mirent à tourner autour, les unes proches, les autres très éloignées. Barton les percevait toutes, aussi bien séparément que dans leur totalité.

Une phrase-pensée se forma dans son cerveau avec une force qui le bouleversa : **SYSTÈME PLANÉTAIRE.**

Il sut ainsi qu'il assistait à la formation d'un système de planètes.

Son esprit fut contraint de former une autre phrase-pensée : **MANKTAR, MANKTAR** au début, **L'ORIGINE DE MANKTAR** et puis : **MANKTAR AVEC HYPO-MANKTAR I, HYPO-MANKTAR II...** Son esprit s'éteignait, et un drap noir commençait à couvrir toute chose.

L'entité qui avait été Barton lutta désespérément pour sortir de ce néant. Peut-être cela ne dépendait-il pas de sa volonté, mais il se sentit lancé à travers l'espace par une force sans limites, et autour de lui palpitèrent des formes en mouvement qui,

par groupes compacts, se dirigeaient vers un point éloigné du grand globe laiteux et strié appelé Manktar. Il faisait partie de ces groupes, ou plutôt, les divers groupes étaient lui, comme l'était l'espace environnant... et Manktar... et tout le reste...
SCISSION.

Les groupes rejoignirent les lumières qui tournaient autour de Manktar, se fondirent en elles et continuèrent leur révolution.

L'esprit de Barton attendait un grand événement qui se produirait sous peu ou dans quelques millions d'années...

Le temps s'inversa, annulant toute chose. Hypo-Manktar I, Hypo-Manktar II, Hypo-Manktar XII... tournèrent des millions de fois autour du gigantesque Manktar, et, d'un seul coup, l'esprit de Barton sembla se fracasser contre un mur... **HAINÉ. MANKTAR ET HYPO-MANKTAR I REPRÉSENTENT LA HAINÉ... MANKTAR ET HYPO-MANKTAR II REPRÉSENTENT LA HAINÉ... et, finalement, LA GUERRE !**

Barton comprit que c'était le commencement de la fin. La partie de lui qui était les lumières en révolution se sentit attirée vers Manktar. Commença une agonie en l'absence de temps. Il sentit que son essence allait se dissoudre mais il ne pouvait rien faire pour arrêter la force irrésistible qui l'entraînait vers Manktar... et voici la **DÉSINTÉGRATION.**

Une grande partie des lumières tournantes se transformèrent en myriades d'étincelles qui poursuivirent leur course autour de Manktar. Puis elles se heurtèrent, fusionnèrent de nouveau pour composer une bande compacte. Quelques lumières isolées continuèrent leur révolution au loin, immergées dans le noir de l'espace, mais désormais tout était fini.

Barton perçut autour de lui une immense auréole de lumière dorée qui tournait lente, majestueuse... et il éprouva **JOIE.**

À cet instant, son esprit se ferma.

*

Un son étrange parvenait aux oreilles de Barton. Il tenta de l'analyser. Quelqu'un parlait et prononçait son nom. Il ouvrit les yeux. À côté de lui, étendu sur le sol, se trouvait Westcott. Barton murmura dans le micro à l'intérieur du casque :

— Tout va bien, les gars, on revient tout de suite.

— Que s'est-il passé, Barton ? Pourquoi n'avez-vous pas continué à transmettre ? Et Westcott, où est-il ? Pourquoi ne répond-il pas ?

— Je répète, tout est O.K. Restez où vous êtes, maintenant, Westcott va arriver lui aussi. Mais dites, combien de temps le contact a-t-il été interrompu ?

— Quelques minutes, pas beaucoup plus.

Westcott se remettait. Il y eut un bref échange de répliques, puis les deux hommes commencèrent à monter la rampe qui les ramènerait à la surface.

— Commandant, dit Barton. Vous l'avez ressenti, vous aussi ?

— Oui. C'était terrible.

— J'ai cru mourir une centaine de fois. Heureusement que vous pourrez témoigner, autrement, je dirais que ma cervelle a pété les plombs.

— Tu as compris de quoi il s'agissait ?

— Je crois, mais...

Barton secoua la tête :

— Il y a des points obscurs.

— Nous avons assisté à la naissance et à la formation de Saturne. Ce triangle n'est qu'une sorte de visionneuse psycho-temporelle.

— Notre esprit était contraint de former des phrases-pensées simples et fondamentales destinées à nous faire comprendre les faits dans leur développement.

— Exact. Guerre, haine, et Manktar... qui serait ensuite Saturne. Dans un passé très lointain, il a dû y avoir, entre la planète et ses satellites, une guerre qui s'est terminée par l'absorption d'une partie de ceux-ci et par la formation consécutive des anneaux.

— Ils ont dû utiliser des armes inimaginables pour nous. Une chose m'a frappé tout particulièrement : je n'ai pas été capable de visualiser l'apparence de ces créatures.

— Moi non plus. Peut-être s'agissait-il d'êtres tellement étrangers à nos facultés humaines qu'il n'y a pas de point de contact ni de comparaison possible. Dans la mesure où les sujets, les faits et les sentiments peuvent se traduire en termes humains, nous avons bénéficié d'une aide, mais pour ce qui est du reste... As-tu remarqué qu'une partie des satellites ont été attirés par la planète et qu'à un certain moment, ils se sont désintégrés, les morceaux continuant à tourner autour d'eux, pour former les anneaux. Je pense que, pour obtenir ce résultat, ils n'ont pas utilisé d'armes quelles qu'elles soient, en tout cas d'armes telles que nous pourrions les définir. Je pense qu'ils ont eu recours à la mécanique céleste. Nous savons que, selon la loi de Roche, quand un satellite à l'état fluide, dont la densité n'est pas supérieure à celle de la planète, est attiré par celle-ci au delà d'une certaine limite, il se produit des effets de marée si violents qu'ils en provoquent la désintégration. Pour les satellites de Saturne, la limite de Roche est d'environ deux fois et demi son rayon équatorial. Actuellement, les anneaux se trouvent en deçà de cette limite, ce qui peut vouloir dire que la planète a fait se rapprocher délibérément, par des moyens que nous ne pouvons comprendre, un certain nombre de satellites jusqu'à ce qu'ils dépassent la limite de Roche, provoquant ainsi leur désintégration. Ensuite, dans le cours de millions d'années, le phénomène peut se répéter pour des causes tout à fait naturelles.

— Vous voulez parler de Thémis ?

— Exactement. Pickering l'a découvert en 1905, mais, ensuite, on n'a plus retrouvé sa trace. Peut-être avait-il une orbite si proche de la limite de Roche que sa désintégration s'est produite peu après.

Les deux hommes étaient sortis par l'ouverture de la construction et s'approchaient du rover. Cooper et Cushing virent les deux silhouettes se matérialiser en deux endroits légèrement différents, sur fond de nuages de méthane et d'ammoniac.

— Cette construction, dit Barton quand ils rejoignirent leurs compagnons, est comme un miroir à alouettes... un leurre fait pour attirer.

— Je le définirais dans les mêmes termes, confirma Westcott. Même si elle paraît réelle et consistante, je crois qu'il ne s'agit que d'une illusion parfaite, d'une sorte de monument à l'épopée saturnienne mis à la disposition d'êtres intelligents, quels qu'ils soient. Il y en a probablement sur tous les satellites. De toute évidence, nous avons vécu cet événement en termes humains, mais si des habitants d'une autre planète s'étaient trouvés à notre place, ces phrases-pensées se seraient adaptées automatiquement à leur altérité pour leur permettre de les capter et de les comprendre.

Barton poursuivit :

— Et cette construction qui pourrait très bien exister sur la Terre, c'est nous qui la percevons ainsi. Un autre étranger la verrait sous des aspects qui correspondent pour lui à la notion de maison. C'est comme si on allait chasser le canard en utilisant comme appeaux des simulacres de bois peints de toutes les couleurs.

Westcott approuva :

— Et pour nous qui avons échoué sur ce bout de rocher, comme le désir le plus cher, même s'il reste inconscient, est de retrouver nos maisons aussitôt que possible, cet objet nous semble quelque chose qui rappelle vaguement une maison. Toute l'astuce est là. Quant aux légers décalages de perspective, on peut les leur pardonner.

Au dessus de ces quelques hommes rassemblés, le ciel se couvrait de bandes lumineuses rutilantes.

Bientôt, Saturne se lèverait au-delà des immenses marécages.

FIN

Titre original : *All'ombra di Saturno*. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

Apprentissage

(Gulzar Joby)

— Calme-toi leva. Tu es beaucoup trop tendue, ça ne va pas. Inspire et expire, détends-toi. Ferme même les yeux. Nous ne parlons plus.

Son instructeur déconnecta le système secondaire de commandes du radeau, bricolé en appareil d'instruction, et reprit le contrôle. leva connaissait la théorie, et rien de plus. Il fallait ne pas la décourager. Pourtant, ces premiers exercices élémentaires de pose sur caillou n'avaient rien de compliqué, surtout pour une gamine qui avait déjà pas mal vagabondé en surface. Et qui était loin d'être bête. Mais avoir la responsabilité de guider un radeau en proche espace à onze ans, c'était autre chose.

— Ça va mieux ?

— Ça va. J'veux m'poser.

— Alors, on y va. Je te laisse à nouveau les commandes.

leva reprit les deux manches en main, se concentra. Elle avait vu tellement de soi-disant transporteurs chevronnés se poser comme une loque sur la surface de chez elle pour ensuite venir jouer aux cartes et piocher dans le garde-manger, qu'elle devrait bien arriver à faire mieux. La plupart en réalité restaient à proximité, transbahutant la cargaison par catapulte légère. Certains fainéants se contentaient même de la microgravité.

— N'oublie jamais l'essentiel, leva. La masse n'est pas ton ennemie. Tu ne te bats pas contre la gravité, tu dois t'allier à elle. Sers-toi de l'astéro, comme tu te sers de tes jets. Voilà, c'est bien.

La distance entre le radeau et Kizim, le minuscule caillou de trente mètres, satellite stabilisateur de Gorki 37, ne semblait pas diminuer. Mais la vision par le hublot central était trompeuse. L'instrument principal indiquait lui bel et bien une baisse légère mais constante de la gravité.

— Tu dois aussi tenir compte de la masse de Gorki derrière nous. Ne pousse pas comme une dingue sur le jet propulsif pour y échapper, c'est inutile.

— J'y touche plus ! T'as qu'à vérifier. J'ai pas poussé plus qu'y faut pour quitter le champ !

Sur l'écran principal, les deux courbes *grav* restaient parfaitement parallèles. Celle de Gorki 37, plus forte, rejoignait progressivement celle de l'astéroïde d'exercice. Si leva avait mal calculé sa vitesse, les deux courbes ne seraient pas alignées, se fuiraient.

— C'est vrai. Maintenant, nous allons voir ton approche sur l'ombre.

— On se pose pas sur l'éclairé ? Le plan de transport prévoyait au soleil ! Tu triches !

— Personne ne triche pendant un transport, leva. Jamais. Évolue rapidement vers une trajectoire pour l'ombre. Et n'oublie pas que Kizim est immobile. Il nous offre la même face depuis Gorki. Ce n'est pas toujours le cas ailleurs.

leva fit le nécessaire. Boudeuse, elle pivota le radeau, présentant ses pattes à l'ombre, se mit en position de plonger sous l'éclairé. Soudain un signal sonore, accompagné de la vibration lumineuse d'un voyant sur la visière de son casque, se fit entendre. leva acheva son retournement, laissant l'impulsion initiale l'emmenner vers Kizim.

— leva, tu ne devrais pas t'inquiéter ?

— Non. Je sais bien que c'est toi qui a déclenché l'alarme collision externe.

— Et s'il s'agissait une véritable alerte ?

— Tu n'aurais pas la même voix et tu aurais déjà réagi. Tu me laisserais pas me volatiliser. De toute façon, on n'attend pas de gros cailloux avant trois jours.

Vladimir soupira et éteignit la fausse alarme. Cette gosse promettait. Kizim se profilait cette fois sérieusement. L'obscurité de l'ombre envahissait déjà la moitié du hublot. leva ne faisait rien qu'attendre. Il n'y avait rien d'autre à faire.

— Nous approchons. Nous allons voir si ton jet originel était le bon.

Le radeau continua à perdre de la vitesse, jusqu'à s'immobiliser à égale distance gravitationnelle. Les deux courbes *grav*, parfaitement jointes sur l'écran, confirmaient la précision d'leva. Le radeau dérivait. Vladimir n'aurait pas fait mieux, et il le savait. Mais ce n'était pas encore le moment de la couvrir de louanges.

— Très bien. Maintenant, quitte le Lagrange. Economie, économie, n'oublie pas.

— Pour sûr que j'oublie pas. Tu me l'as suffisamment rabâché.

leva avait fait l'exercice des centaines de fois sur le simulateur familial, mais elle prit son temps, vérifia soigneusement la distance à Kizim, et se décida. Le radeau quitta le point d'équilibre instable. Un simple jet de trois secondes avait suffi. Elle avait oublié sa frustration de voir le plan de transport changé sans prévenir. L'ombre envahissait tout désormais. Elle pensa à temps à refermer le volet de son hublot latéral. Sinon, la lumière, reflétée par l'étendue de panneaux solaires gorkiens, aurait envahi l'habitacle du radeau. Et elle connaissait quelqu'un qui n'aurait pas manqué de l'enguirlander. Le radeau prenait un peu de vitesse, la très faible gravité de Kizim agissant tout de même.

— Que vas-tu faire maintenant, leva ?

— Je laisse le caillou me donner de la vitesse. Et je donne du jet juste pour freiner.

— Quel type de vitesse avons-nous décidé pour le plan de transport ?

leva sentit qu'il était temps de réciter sa leçon. Elle avait été suffisamment impertinente sur le coup de la fausse alerte. Elle n'avait aucune envie de rater ce premier vol, elle l'attendait depuis trop longtemps.

— Comme nous sommes en mode transport à vide, nous adoptons la vitesse maximale de pose, tenant compte du type de nos pattes.

— Sont-elles prêtes ?

— Oui. J'ai réglé leur force pendant la première partie du vol avant Lagrange. T'inquiète pas, je devrais récupérer un maximum d'énergie.

L'ombre se rapprochait. leva avait encore quarante secondes pour choisir le lieu de pose. L'infrarouge lui indiquait une zone plate, au bord d'un minuscule cratère. De toute façon, elle connaissait par cœur la configuration de la dizaine de cailloux alentour. Elle enclencha la sécurité. Il fallait se préparer à une éventuelle éjection de l'habitacle du radeau en cas d'écrasement trop violent sur la surface de Kizim. Mais rien de tel n'arriverait. L'oncle Miroslaw n'avait jamais bricolé un seul véhicule de surface qui ait flanché au pire moment de toute sa carrière.

— Vingt-trois secondes, leva. Savoure ta première pose.

Trois jets de quelques secondes l'amènèrent à la bonne vitesse. Puis le radeau vibra agréablement. Les six pattes fléchirent, leur pointe s'enfonçant dans le sol. Puis se bloquèrent. Un léger coup de jet arrière finit de poser le radeau sur Kizim, sans qu'il ne se mette dans l'idée de rebondir.

— Pose effectuée. T'as vu, les pattes sont pliées à fond !

— Je suis fier de toi ! C'est pas du pilotage de sablonneux de Martien !

Vladimir avertit le contrôleur de vol sur Gorki de la bonne conclusion de l'aller. Ne pouvant embrasser leva - ils étaient tous deux casqués dans le minuscule radeau d'instruction -, il lui tapa du poing sur la cuisse. Sa joie était immense d'acquiescer la certitude que sa propre fille ne resterait pas une souterraine toute sa vie.

— C'était parfait. On boit un coup maintenant ! On a le temps. Ton rythme cardiaque est trop élevé de toute manière.

— Le tien aussi, pour un instructeur. C'est quoi ?

— Du jus de groseille. Du pur, absolument pas dilué. Une merveille !

Tous deux se turent, savourant le précieux jus de fruit, une fois la paille déployée devant leur bouche. Il n'y avait vraiment que dans les grandes occasions que les habitants de Gorki se permettaient ce luxe simple de boire du naturel.

— C'est sacrément bon ! J'y aurai droit à chaque vol ?

— Certainement pas ! C'est bien parce que c'est le premier !

Un appel venait de Gorki. Sa mère n'avait pu s'empêcher d'appeler, évidemment. Vladimir finit sa dernière gorgée, et autorisa l'appel.

— leva ? C'est Maman ! Alors, comment ça se passe ? Tu t'es bien posée ?

— Mais oui !

— Je ne vous vois pas sur l'éclairé !

— C'est juste que l'instructeur a voulu faire le malin, tu le connais. Alors on a été sur l'ombre. J'ai franchi le Lagrange comme il fallait, et j'ai les six pattes sur Kizim !

— C'est bien ma chérie... Ne tardez pas trop. À tout à l'heure.

Elle interrompit la conversation. Vladimir et leva se retrouvèrent dans le silence, percevant à peine le ronflement de la ventilation de leur combinaison. leva n'avait plus qu'une envie : se vanter devant ses copines, et ridiculiser quelques copains trop fiers de savoir démonter et remonter un robot en une demi-heure. Elle volait, mieux, elle pilotait. Elle seule connaissait désormais la mécanique céleste.

— Alors ? On rentre ? J'ai pas envie de passer la journée sur ce caillou. Y'a rien à faire de toute manière.

— On rentre ! N'oublie aucune manœuvre, s'il te plaît. Ton vol n'est pas encore fini.

leva vérifia le parallélisme des pattes, tint compte de la déclivité du cratère, modifia la pression de trois des pattes du radeau. Vladimir lui laissa avertir elle-même le contrôleur de vol de Gorki qu'elle entamait le retour, puis débloquent la sécurité. Libérant l'énergie accumulée lors de la pose, les pattes se détendirent, propulsant lentement le radeau dans le proche espace, économisant là encore du carburant si précieux. leva n'avait plus qu'à le réorienter vers Gorki.

Vladimir enregistra les indications de la jauge à carburant, impeccablement haute. Il devait relever tous les paramètres de la trentaine de vols qu'leva aurait à effectuer, et les transmettre au jury de l'Académie Tiolkovski. Seule cette unique autorité délivrait l'autorisation de vol longue distance.

Sa mère pouvait bien craindre les dangers mortels des liaisons transastéroïdes, la ceinture tout entière l'attendait. Elle ne parviendrait pas à le faire changer d'avis. Leur fille pourrait commencer à exercer son métier dès ses treize ans, et prendre la relève. La vie était si courte qu'il était inutile qu'elle attende plus longtemps. La tradition de transporteurs de la famille Krikalev devait se perpétuer, avant que Vladimir ne succombe à son dernier et ultime cancer qui, déjà, lui rongerait les os.

FIN

À la dérive

(Adelaida Saucedo)

— Tu crois qu'ils nous trouveront ?

Nikhil ne dit rien. Il regardait simplement l'obscurité qui les entourait.

Astrid lui donna un coup sur la tête avec son oreiller. Nikhil se tourna vers elle et fit un geste de résignation.

— C'est le désert.

Il se frotta la tête à l'endroit où elle l'avait touché :

— Avec un peu de chance, un bédouin nous récupérera.

Astrid lui donna un autre coup d'oreiller.

— Ne fais pas l'idiot.

— Je suis encore entier et, de plus, je suis assez joli garçon.

— Qui a dit ça ?

Le vaisseau cessa de vibrer autour d'eux, et le moteur s'arrêta dans un grincement qui n'augurait rien de bon.

Nikhil se leva et passa sur le côté.

— Je vais voir ce qui est arrivé.

Astrid resta seule et serra l'oreiller dans ses bras. Quand la Hécate s'était désintégrée, elle dormait, et tout ce qu'elle avait pu saisir dans ces instants de panique aveugle, c'était ce stupide oreiller. Heureusement que le vaisseau auxiliaire était bien équipé.

Elle se mit à trembler de froid. Pourtant, les conditions de survie restaient assurées pendant quatre heures après un arrêt du moteur.

Et si, cette fois, Nikhil ne réussissait pas à réparer ?

Les lumières du panneau de commandes diffusaient une lueur fantasmagorique qui se reflétait sur les surfaces de métal, créant des effets étranges et des ombres impossibles.

La respiration lui manquait.

Il lui fallait s'assurer que Nikhil allait réparer la maudite panne.

Elle s'approcha discrètement de la petite salle des machines.

— Nikhil ?

Les jambes de son compagnon dépassaient sous le moteur.

— Saloperie !

— Tu pourras l'arranger ?

— Il y a un écrou qui ne veut rien savoir. C'est ça qui empêche le moteur de fonctionner. Il est coincé.

— Tu vas l'arranger ? Elle n'avait pu empêcher que sa voix prenne un ton désespéré. Elle commençait à sentir que l'air lui manquait.

Elle donna un coup de pied au moteur qui bougea de quelques centimètres.

— Je n'ai jamais cru que la violence réglait quoi que ce soit, fit la voix de Nikhil. Mais cette fois, ça a marché. Si tu me passes la clé du cinq ce sera arrangé dans un rien de temps.

Astrid alla chercher la clé dans la boîte à outils et la laissa tomber dans la main grasseuse qui se tendait vers elle de dessous le moteur.

Après avoir donné quelques coups, Nikhil réapparut, s'essuyant les mains sur son bleu. Le logo de la Hécate se voyait à peine sous la crasse.

— C'est du bricolage, mais ça tiendra jusqu'à ce qu'ils nous retrouvent.

— Qu'est-ce qui s'était passé cette fois ?

— Avec les vibrations, ce putain d'écrou frottait contre le condensateur.

Il tira un levier, et le moteur se mit en marche.

— C'est arrangé.

Astrid ne dit rien. Elle prit l'oreiller dans ses bras et regagna sa cabine. Elle se laissa tomber sur le seul siège qui s'y trouvait. Nikhil s'appuya sur le tableau des commandes.

Le silence dura une éternité. Quand elle en eut assez, elle se leva :

— Sais-tu ce que me manque le plus de la Hécate.

— Non, dit-il en souriant.

— La mayonnaise. Elle changeait le goût des repas. Si on peut parler de repas, bien sûr...

Nikhil se mit à rire. Astrid sourit.

— Et toi ?

Il réfléchit un instant.

— Je ne sais pas. La sécurité.

— La sécurité ? Ce foutu vaisseau s'est désintégré à la première épreuve.

Nikhil ne répondit pas. Il se laissa glisser jusqu'au sol où il s'assit. Il replia les jambes contre la poitrine et se cacha le visage entre les genoux.

Ils allaient mourir. Aucun vaisseau n'entendrait leur signal de détresse. L'air leur manquerait. Ou la nourriture.

L'un des deux assassinerait l'autre et le dévorerait pour ne pas mourir de faim. Comme dans les histoires sur les premiers voyages interstellaires.

Des vaisseaux se perdaient dans les ténèbres, et les plus forts dévoraient les plus faibles, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un, et quand on retrouvait celui-ci, il n'avait plus rien d'un être humain.

— Je deviens folle.

Le silence pesait, rendant les minutes interminables.

La Hécate. Une technologie novatrice. Ce qu'ils avaient pu mettre au point de mieux sur la Terre, après la guerre.

Une vraie merde.

— Ils viendront nous récupérer.

FIN

Titre original : *A la deriva*. Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

La Flamme verte

(Antonio Bellomi)

— Pourquoi as-tu fait ça ? tonna la voix du commandant à travers l'interphone.

Le sergent regarda autour de lui, les yeux grand ouverts, et ne répondit pas tout de suite. La planète Oxiridon où ils venaient de débarquer ressemblait à une planète de rêve, une de ces planètes digne des meilleurs dépliants publicitaires. L'herbe était verte, le soleil blanc, les nuages rosés. Le commandant et ses cinq hommes portaient encore leurs combinaisons spatiales, mais lui, Mats Gunnarson, le sergent, avait ôté cette horrible combinaison et l'avait jetée au loin, comme on jette un vêtement qui ne sert plus à rien.

— Il fallait que je le fasse, dit lentement Gunnarson, en regardant fixement le commandant dans les yeux, il fallait que je le fasse, commandant. Regardez comme tout est beau ici, comment pouvez-vous rester coincés dans vos combinaisons ?

Un oiseau vola au-dessus de leurs têtes en piaillant et les hommes sursautèrent. Gunnarson rit.

— Que craignez-vous donc ? C'est une planète de rêve. Une planète vierge, comme devait l'être la Terre autrefois. De quoi avez-vous peur ? Microbes... insectes... ? Bêtises !

Le commandant l'interrompit d'un geste brusque.

— Rhabille-toi, sergent. Nous n'avons pas encore fait les analyses et nous ne savons pas ce qui nous attend sur cette planète. Son apparence merveilleuse cache peut-être un piège mortel.

Les hommes tapaient des pieds. L'herbe était douce, invitante. Ils avaient tous envie de courir, de sauter, de redevenir des enfants. Le commandant comprit que Gunnarson, par son exemple, avait enfreint la discipline.

— Rhabille-toi, Gunnarson.

Le sergent ne l'écouta pas. Il ne regarda personne. Il s'éloigna d'un pas souple, jouissant du parfum de l'air, de l'herbe douce et de l'odeur agréable de la terre.

Le commandant saisit son revolver.

— Reviens, Gunnarson, ou je tire !

Il ne blaguait pas. Ses yeux durs brillaient à travers le casque de protection.

— Commandant, dit un homme de l'équipage, ce n'est pas une raison...

— Silence ! trancha-t-il. Gunnarson, reviens !

Le Suédois ne se retourna pas. Il n'écoutait même pas son commandant qui, en proie à une colère terrible, jurait comme un possédé.

— Je vais tirer ! dit le commandant pour la dernière fois. Son doigt se contracta sur la gâchette.

— Non, commandant ! hurla Willie, le second. Il lui saisit le bras juste à temps, et la balle siffla à deux mètres de Gunnarson. Mais ce dernier ne se retourna pas. Il avait à peine réagi au coup de feu.

— Laissez-le aller, commandant, dirent les autres. Il reviendra.

Gunnarson continua à marcher. Il arriva au bout du pré, pénétra sous les arbres, traversa un ruisseau et poursuivit comme s'il savait fort bien où il allait. Il ne se retourna jamais et ne s'aperçut donc pas que le commandant le suivait de loin

avec ses hommes. Pendant deux heures le rythme de son pas ne changea pas, puis, arrivé près d'une clairière, il ralentit.

Une flamme s'élevait au milieu de cet espace, elle s'échappait d'une roche irrégulière plantée au centre et montait paresseusement, ondulant au moindre souffle du vent. Une flamme verte, vert émeraude.

Une vague de bien-être enveloppa le corps du jeune Suédois. « Je suis venu , dit-il lentement. Tu m'as appelé et je suis venu. »

Personne n'entendit ses paroles. Mais la flamme verte ondula un instant vers lui, et une langue de feu s'éleva.

Gunnarson marcha tranquillement vers la flamme. Quelque chose le guidait - cette même impulsion qui, auprès de l'astronef, à peine arrivé de l'espace, lui avait fait jeter sa combinaison spatiale. Il arriva près de la flamme et y pénétra.

Il disparut.

— Non ! cria le commandant de loin. Malédiction ! Nous n'aurions jamais dû le laisser faire !

— Regardez, commandant ! Willie lui montrait du doigt une petite flamme qui s'était détachée de la flamme principale et qui montait dans l'air.

— C'est lui, dit un des hommes.

C'est lui, pensa le commandant, mal à l'aise.

Et la petite flamme continuait à danser sur l'herbe verte d'Oxiridon où Mats Gunnarson avait enfin trouvé sa demeure.

FIN

Titre original : *La fiamma di Astrea II*. Paru dans Sheriff n°3 (Edifoto S.r.l, Milan, mars 1968). Traduction française non créditée, remaniée par Pierre Jean Brouillaud.

Colonisation

(Rozenn Maréchal)

MainLog 245.986.98 par : Colomb4.5 Distance à XR8734 estimée : 4.3 parsecs
Paramètres nominaux (voir logs spécifiques pour détails)

MainLog 345.987.12 par : Colomb4.5

Warning : paramètres EM fluctuant hors cadres
Mise en place des détecteurs automatiques

MainLog 345.987.23 par : Colomb4.5

Warning : présence étrangère détectée à bord
Décryogénéisation équipe d'urgence
Passage en mode habité

MainLog 345.987.30 par Lead. Maryer

Je ne sais pas ce qui a pris à ce foutu tas de puce de nous réveiller. On est encore à plus de 3 parsecs du but, et voilà que monsieur nous pique une crise de nerfs parce que soi-disant il y a une présence à bord. Bien sûr qu'il y en a une, de présence à bord - 5645 présences, même. Tous des Terriens, tous cryogénisés, tout ce qui reste de la Terre. Rien à faire, ce connard fini nous a aussi sec dégelés tous les quinze pour lui calmer ses angoisses ! Heureusement qu'on a de quoi se remettre en hibernation, sinon on était bons pour se soûler jusqu'à la fin de nos jours dans cette boîte de conserve. Et encore, c'est même pas sûr qu'ils aient prévu la bière, ces empaffés du ComCol, paix à leur âme. Vu le mal de crâne qu'on se paie tous, c'est pourtant exactement ce qu'il nous faudrait.

Bon, je lance la procédure de détection manuelle, et s'il n'y a rien qui en ressort, je lui calme ses palpitations à coup de tournevis, au cerveau.

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.45 par Lead. Maryer

On est dans la merde. Ca me tue de dire ça, mais Colomb avait raison, il y a une présence à bord. Une présence non-terrienne, s'entend. D'après le troisième scan en EM67, elle est ondulatoire atypique, semi-cohérente et non-localisée, donc pas moyen de mettre le doigt dessus. Pourtant, Colomb est formel : à part l'évanescence, ça toutes les caractéristiques physiques d'une présence vivante (quoique pas forcément consciente, Dieu merci). Je lui ai demandé si on était passé à courte distance d'une planète qui aurait pu être habitée, ou d'un artefact quelconque : nada. Ca fait des milliers d'années qu'on se balade tranquilles dans le néant, et on a quand même réussi à se choper un ectoplasme d'E.T. Il y a intérêt à se débarrasser de ça au plus vite. Je sais pas si c'est potentiellement dangereux, mais j'ai pas vraiment envie de le savoir, en fait. Les mecs surgelés, en bas, c'est tout ce qui reste de l'humanité, et on n'a pas le droit à l'erreur.

Putain, maintenant mon mal de crâne me lâche plus. Je vais retourner brainstormer avec les autres pour voir ce qu'on peut faire. Guynom a eu une idée, tout à l'heure : utiliser les boucliers internes anti-radiation pour confiner et affaiblir le champ du truc. Il faut juste bidouiller la config, et prier pour que la présence rentre dans la catégorie « radiation », même au sens large. Bon je comprends pas grand chose à ce qu'il raconte, mais je lui fais confiance. Normalement, il a tout expliqué en détail dans son log perso.

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.62 par Lead. Maryer

Visiblement, on est encore plus mal qu'on ne le pensait : hier, surprise : il y a une dizaine de cryogénisés qui ont été réveillés d'autorité par le contrôle Hiber. Motif : « Paramètres physio non conformes ». Pourtant, à les entendre, ils se portent tous comme des charmes. Juste un peu sonnés. Du coup, on commence à être serrés dans les quartiers d'habitation : il avait été prévu qu'on serait maximum quinze à être réveillés en cas d'urgence, et que les autres resteraient quoiqu'il arrive en cryo jusqu'à l'arrivée sur XR6547. Enfin, c'est pas grave, mais on va pas les faire dormir dans la cave aux surgelés puisqu'ils sont réveillés. N'empêche que de les avoir dans nos pattes, c'est pas la joie. En plus, y'a pas un tech dans le lot qui pourrait nous aider. Par contre, il y a un prophète de malheur qui commence à me gonfler sérieusement. Quand on leur a résumé ce qui se passait, il n'a rien trouvé de mieux que de se mettre à beugler : « L'humanité est maudite! ». Je sais que le choix des colons a été fait au hasard, pour permettre de conserver le plus de variété dans le pool génétique et tout ça, mais ils auraient pu nous éviter ce genre de déglingué, quand même.

D'autant qu'il n'a pas tout à fait tort ; c'est vrai qu'il y a de quoi se poser des questions : on est tout ce qui reste de l'humanité, 6000 personnes qui partent coloniser un autre monde dans une boîte de conserve parce qu'on a pas été foutu de garder la Terre en bon état, et voilà qu'on se chope un truc bizarre là où censément y'a rien. Quand je pense que les astronomes du vieux temps ont cherché un signe de vie dans l'Univers pendant des années sans rien trouver...

Enfin, faut pas voir tout en noir : si ça se trouve, c'est inoffensif, ce truc. D'ailleurs, les scans laissent à penser qu'il y a un tout petit affaiblissement de l'intensité. Espérons que les reconfigurations des boucliers internes anti-radiations vont continuer à faire effet. On y retourne, et je vais coller les dix ressuscités en observation médicale jusqu'à nouvel ordre. Où est-ce que le contrôle Hiber a vu des paramètres physio non conformes ?

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.75 par Lead. Maryer

Rectification : c'est plus la merde, là, c'est la catastrophe : la moitié des colons ont été décryogénisés automatiquement depuis deux jours. On est obligé de les parquer parmi les autres couffins cryo, vu qu'on a plus de place ailleurs. C'est un vaisseau de colonisation, le Colomb, pas un bateau de croisière. En plus, on est obligé de pousser les générateurs de nourriture, et ça ralentit les processus de bord. Enfin, il y a au moins une bonne nouvelle : on observe toujours l'affaiblissement de l'intensité de la présence. Toujours diffuse, toujours impalpable. Avec un peu de chance, elle va s'en aller comme prévu, et on fera comme si on avait rien vu. Il

n'empêche que la fière colonisation humaine de XR6547 commence mal. Bon Dieu de bon Dieu, j'espère que tout se passera bien. Quand je pense à tous les mecs qu'on a laissé, là-bas, et qui sont morts à l'heure qu'il est, je sens la crise venir. Heureusement qu'on est tous sous Proxyl jusqu'aux yeux, ça nous permet de garder la tête froide et ça évite les débordements du côté des colons. Fini, la belle bleue, circulez y'a plus rien. Enfin si, y'a nous, et une poignée de séquences ADN made in Terre dans la soute. Et c'est tout.

Pour en revenir au présent, après scan médical des réveillés, effectivement, on a eu confirmation : leur métabolisme est légèrement modifié. Rien de grave, mais ça suffit pour que les couffins les expulsent : ils ont été programmés en dur pour une physio de base, et basta. Et pas moyen de les re-cryogéniser avec ça. L'hypothèse de Rouann est que les processus qu'on a lancés depuis notre réveil, et peut-être aussi la présence, ont affectés les couffins, qui ont eux-même affecté les organismes. Selon lui, quelques jours de repos et de calme et tout devrait revenir à la normale. Heureusement, pour être calmes, ils sont calmes, même le « prophète » ne hurle plus. Ils restent avachis dans leurs coins, et on ne les entend pas. Toujours d'après Rouann, c'est sûrement le contrecoup du réveil en fanfare, du Proxyl, et peut-être aussi de leur modification de métabolisme.

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.89 par Lead. Maryer

Ça fait plusieurs jours qu'on n'a pas dormi, et j'ai l'impression que le contrecoup se fait lourdement sentir. On est tous sur les rotules, il n'y a que Colomb qui garde les neurones en état. Il vaut mieux, remarque, vu que si le sac à puces nous lâche, on peut tous se mettre à faire nos prières.

Maintenant, quasiment tous les colons sont réveillés, mais en fait ça ne pose aucun problème. Les générateurs les nourrissent (au prix d'une grosse demande en énergie, mais on peut quand même pas les laisser mourir de faim), les synthétiseurs d'atmosphère leur donnent de l'air, et sinon, ils restent tranquillement avachis dans leurs couffins. Pas tous quand même : le « prophète » et quelques autres (les premiers réveillés, je crois), sont venus nous voir tout à l'heure et ont demandé à nous filer un coup de main. On s'est dit que ça leur ferait un truc à faire, et on leur a expliqué un peu comment ça marchait. Comme tout est automatisé ou presque, ils ont pigé rapidement. En plus, le type s'est drôlement calmé, il s'est même excusé de ses sorties du début. Voilà qui va dans le sens de Rouann : un peu de temps et tout redeviendra comme avant. De toute manière la présence n'est quasiment plus là. Encore quelque jours et on les recryogénise.

Franchement, vu les gueules qu'on a, il va vraiment falloir dormir un peu. J'ai mis tout le monde en perm forcée : les colons s'occupent des contrôles, ils nous réveilleront si quelque chose ne va pas. J'ai aussi montré au prophète comment faire un « MainLog ». J'en peux plus, moi.

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.89 par Col. Matr. 3456

Ceci est un test.

Quelle est la séquence d'arrêt, déjà ? Ah, oui : fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.97 par Lead. Maryer

Tiens, c'est marrant, le « prophète » a fait un test sur le MainLog. Je reconnais son matricule.

On a beau s'être avalés 20 heures de sommeil, l'équipe d'urgence et moi, on est toujours aussi nazes. On ferait bien comme les colons, à rester sans bouger sur nos couchettes. Enfin, encore quelques jours à attendre que les colons reviennent à la normale, et on se rendort tous pour de bon jusqu'à notre nouvelle planète.

Maintenant que la présence a disparue, et malgré toutes les interrogations qui restent, il y a comme une atmosphère de vacances dans les quartiers de contrôle. Plusieurs colons sont venus nous rejoindre, et on leur a un peu montré comment tout marchait. Ils étaient drôlement intéressés : la plupart ne doivent pas avoir de formation technique, alors pour eux c'est comme de la magie.

Franchement, j'en peux plus, je vais retourner à ma cabine.

Fin d'enregistrement.

MainLog 345.987.89 par Col. Matr. 3456

Ce système qui permet de garder mémoire des événements est décidément étrange, mais pourra nous être utile... Visiblement, les « humains » comptaient beaucoup sur cette technique assez peu fiable. Sitôt que nous trouverons une passive digne de ce nom, nous y transférerons les données : leur analyse peut être intéressante.

Pendant quelques temps, nous avons même cru que « Colomb », auquel le Leader s'adressait si souvent, était un être véritable, mais en réalité, ce n'est qu'une intelligence grossière, une sorte de passive très évoluée qui dirige le vaisseau, et son invasion ne s'est donc pas avérée nécessaire. Il nous servira comme il les a servis.

Nous sommes donc enfin en possession de ce vaisseau. Le dernier bastion, l'« équipe d'urgence », a fini par être colonisée avec succès, malgré son éveil quasi-permanent. La matrice a peu à peu pu s'infiltrer entièrement parmi les corps des « humains », il y en avait suffisamment pour l'absorber complètement. Il y aura des modifications physiques à faire bien sûr : la résistance, la force, et surtout la communication : ils ne disposent pas de transmetteurs matriciels, et nous sommes obligés de communiquer par sons, par gestes, voire de quitter temporairement nos hôtes. De ce fait, pour éviter toute mauvaise surprise au retour, nous avons par précaution entièrement effacé la partie active de toutes les matrices-mères des corps. L'ethnologie en pâtira, mais nous ne pouvons prendre aucun risque : nous attendions cette chance depuis trop longtemps. En revanche, pour l'instant, nous gardons les parties passives et les spécifications de base des cerveaux d'origine, afin de ne pas trop perturber les hôtes. De plus, ce réceptacle de métal leur est entièrement adapté, comme par exemple cet enregistreur qui fonctionne au son de leur bouche, et encore, à des sons bien précis. En attendant un environnement plus satisfaisant, nous devons nous y faire. Une bonne chose, tout de même, est qu'il n'est pas besoin de répliqueurs : cette fonction est directement implantée dans les corps. Nous avons fait un essai, et cela fonctionne sans aucun problème.

Note importante pour les futures colonisations : celle-ci a failli échouer, car les êtres étaient en activité ralentie à notre arrivée. Du fait de leur inconscience

complète, la matrice a pu les envahir assez facilement, mais elle ne s'est pas adaptée correctement à leur physiologie modifiée. Il nous a fallu quelques temps et un peu d'astuce pour nous faire à leur manière. Ce n'est pas entièrement satisfaisant : quelques hôtes ont été plongés en complète catatonie, et n'arrivent pas à en sortir. Peu importe : nous nous en sommes retirés, et nous tenterons de leur implanter des passives, l'expérience pourrait être intéressante.

Nous revoici donc un essaim comme au temps jadis. Au surplus, la planète vers laquelle ce réceptacle se dirige semble avoir été choisie spécialement pour la survie de nos hôtes. J'ai confiance, nous redeviendrons rapidement ce que nous fûmes.

Fin d'enregistrement.

FIN

Mémoire du Vent

(Patrick Raveau)

Violaine me tend les mains et chuchote :

« Aujourd'hui, je sens la force du vent. As-tu remarqué la taille des nuages ? L'arbre veut nous parler. »

La joie monte en moi. Cela fait bien longtemps que le vieil arbre ne nous a pas délivré ses messages, que sa sève n'a pas composé. Nous sommes les yeux d'Angus et je suis certain qu'il connaît le monde grâce à nous. Mais comment savoir si cette créature est aussi âgée que nous le pensons ? Cela fait si longtemps que nous errons sur ce bout de terre perdu dans l'espace.

Une feuille vient de se détacher de l'arbre ; elle tourbillonne un instant sous nos regards inquiets, puis elle se pose tout en douceur sur la terre ocre. Je l'ai repérée le premier, je me lève et cours la ramasser sous le regard envieux des autres. Elle est presque vierge. Pourtant, en son centre, parmi les fines veinules, plusieurs mots sont inscrits à l'encre rouge. Des mots qui se suivent aléatoirement :

« SOLEILS / MAINS / JETER / HASARD »

Je reviens auprès de Violaine. Hommes et femmes accourent pour connaître la teneur du message. Dans leurs yeux brille l'impatience de lire. Décontenancés par l'absence apparente de sens, ils repartent.

Durant plusieurs minutes le ciel s'assombrit. De gros nuages noirs envahissent le ciel et recouvrent la terre de leur ombre. Le feuillage, d'ordinaire très clair, prend une teinte émeraude. Une bourrasque se prépare. Déjà, les oiseaux décrivent d'amples courbes et s'éloignent en poussant de longs cris aigus.

Je pense à cette jeune femme blottie contre moi, cette femme que j'aime. Elle est très pâle, comme nous tous ici. Je l'ai connue grâce à l'arbre. C'est lui qui a écrit son nom sur une feuille que j'ai eu la chance de ramasser. J'ai alors compris que je devais l'épouser.

Aguador ne possède qu'un seul arbre, Angus, dont les racines s'enfoncent dans le temps. Notre terre est empreinte de son éternité, mais personne ne connaît son secret. Comment parvient-il à inscrire sa pensée sur de simples feuilles ? Quel moyen chimique met-il en œuvre pour nous parler ? Quelle sorte de magie siège en son tronc majestueux ?

L'arbre est immense. Nous l'avons surnommé Angus. Son ombre qui vient couvrir une grande partie du sol nous invite à nous recueillir. C'est là que chaque jour nous venons récolter les mots. Sa musique est si belle lorsqu'il brasse ses feuilles tourmentées par les vents !

*

Depuis quelques jours, Angus ne parle guère. J'ignore quelle tristesse plane dans l'atmosphère. Parfois je pense qu'il va nous révéler un secret. Son testament, qui sait ?

L'arbre est sans nul doute conscient du Grand Livre que nous composons en plaçant bout à bout les mots qu'il nous délivre chaque jour. Son alphabet végétal

trouve une place de choix sur de grandes feuilles vierges. Ainsi l'histoire de notre peuple trouve-t-elle sa raison d'être.

Ensemble, nous réfléchissons de longs moments à la trame que doivent prendre les événements futurs. Tous, autant que nous sommes, nous croyons l'arbre. À quelle époque remonte sa naissance ? Nul n'en sait rien. Sans doute est-il immortel !

La terre brille et nous prêtons souvent nos yeux à sa lumière perdue dans un rêve où nos ancêtres ont vécu. Angus nous a révélé qu'il y aurait eu des mondes emplis d'arbres comme lui, mais nous avons beaucoup de mal à le croire. Sans doute rêve-t-il aussi... Parle-t-il en songe à ses lointains aïeux ?

L'hiver est une saison cruelle, car l'arbre est alors totalement dénudé. C'est l'époque où nous devons apprendre à parler. Nos lèvres se déchirent sous l'effort prodigieux qu'il nous faut accomplir pour former des fragments de mots. Il faut avouer que nous avons perdu l'usage de la parole. Nos lèvres se sont scellées jour après jour, et nos yeux ont appris à déchiffrer les messages de l'arbre. Pierre est le plus fort en son genre ; c'est un poète qui sait donner un sens aux mots qui apparaissent sur les feuilles. Mais nous avons aussi nos règles qui interdisent d'extrapoler la teneur des messages ainsi recueillis. Notre cœur revit lorsque les premiers bourgeons apparaissent sur le corps d'Angus. C'est la fin de sa dormance, de ce long songe où il pétrit notre réalité dans sa sève rouge.

*

Le vent continue de fouetter l'arbre par rafales. Le front d'Angus s'obscurcit au point que soudain le monde semble s'évanouir en un rêve sans fin. Je prends la main de ma compagne. Ses doigts se crispent sur les miens. Craintive, ma compagne se couche sur le sol et replie les bras au dessus de sa tête comme pour une prière.

Des feuilles tourbillonnent, s'envolent au loin pour aller colporter des messages que nos frères liront demain.

Violaine est plus calme à présent. Elle me sourit et dépose un baiser sur mes lèvres, heureuse de sentir que je n'ai pas réellement peur. Blême comme nous tous, elle ramasse une feuille qui vient de rejoindre le sol. Le mot "APOCAL..." y est griffonné.

*

Angus est l'esprit de cette terre, sa voix, son chant. Connaît-il l'heure de sa propre mort ? Je ne peux me résigner à croire qu'il puisse disparaître un jour ! Une seconde feuille vient de frôler ma jambe droite. J'y lis "LES SANGLOTS LONGS DES..." Cette phrase me surprend ; on dirait le début d'un poème. Pierre pourrait sans doute y trouver une fin. Si les bras d'Angus pouvaient brasser plus de vent, les feuilles seraient plus nombreuses et nous serions débarrassés de notre tourment actuel. Nous saurions sans doute la vérité sur notre présence ici.

Un grand oiseau aux couleurs éclatantes vient de passer au-dessus de nos têtes. Son bec s'est refermé sur deux feuilles. Il arrive parfois que nous perdions des messages, ou bien qu'ils nous parviennent trop tard. Mais nous ne désespérons jamais. Au loin, passe un grand fleuve. Les hommes qui vivent sur ses berges sont trop faibles pour venir récolter les paroles de l'arbre ; ce sont eux qui ramassent les

feuilles qui nous ont échappé. On raconte qu'ils sont muets, que leurs lèvres exsangues ne peuvent qu'émettre de petits cris.

Un jour prochain, peut-être irons-nous aussi rejoindre le fleuve, ou des terres plus fertiles. Mais l'arbre hante nos rêves ; nous ne pouvons le quitter. Ses yeux morts voient à travers les nôtres. Chaque feuille est conservée avec un soin particulier, avec amour. Ce qui est écrit sur le Livre ne peut être changé. Telle est la Loi première de notre peuple. Une fois que la feuille trouve sa place dans le Grand Livre d'Aguador, nul ne peut prétendre la bouger. Ainsi, nous possédons tous une identité.

Seuls les poètes comme Pierre transgressent la Loi en ajoutant leurs propres mots à ceux qui sont imprimés sur les feuilles. Violaine et moi n'avons jamais trahi leur secret.

Le Livre compte aujourd'hui plus de mille deux cent trente-trois pages. C'est une idée folle en soi que celle de constituer une histoire cohérente à partir de mots le plus souvent insensés. Mais c'est notre vie, le jeu le plus fou et le plus sérieux qui existe sur Aguador. N'oublions pas que le hasard n'existe pas ; même si nous croyons assembler les mots selon nos désirs, ceux-ci proviennent d'Angus qui ne les a pas écrits sans raison.

Notre mémoire est défaillante, et pour tous Aguador reste une énigme. L'arbre est le seul lien avec le monde que nous avons quitté, la Terre.

J'ai pu reconstituer mon aventure avec Violaine. Des jours entiers à chercher les mots adéquats qui correspondraient à mes rêves. Violaine, dont j'ignorais le nom, m'est apparue telle que les mots d'encre rouge la décrivaient sur les feuilles d'automne. Ses cheveux noirs qui hantaient autrefois mes rêves sont aujourd'hui bien réels et son histoire recoupe la mienne. De son côté, elle a pu vérifier que c'était bien de moi dont l'arbre parlait. Notre rencontre ne doit rien au hasard.

Le vent redouble de force. Je sais que l'arbre souffre et crie. Une première branche vient de se détacher. Violaine se précipite vers elle. Les feuilles qui tombent sont vierges ; pourtant sur l'une d'elles est inscrit mon nom. Je me tourne vers Violaine. Une incompréhension totale se lit sur son visage d'ange. Elle tente de parler, mais ses balbutiements s'envolent dans le vent mauvais.

D'autres branches sont arrachées du tronc de l'arbre. Un à un, les membres d'Angus rejoignent la terre qui les a vu naître. Pierre pleure. Ses larmes se mêlent aux gouttes de pluie que chasse la bourrasque.

*

La Terre fut notre premier habitacle. C'est écrit dans le Livre d'Aguador. Nous serions nés de la lumière du Soleil fécondant la Terre mère. Le Soleil est notre père. Notre sang est pâle et notre marche très lente. Notre sang est bleuté.

L'arbre capte-t-il les messages qui tombent des étoiles, tel un récepteur branché sur ce monde inconnu ? Emmagazine-t-il ces informations dans une sève aux propriétés mnésiques ? Compose-t-il ou décompose-t-il dans un but bien précis ? Pourquoi ce grand frère connaît-il notre langage et comment connaît-il mon nom ?

Le mystère s'épaissit tandis qu'autour de moi les éléments se déchaînent. Violaine vient de ramasser une feuille sur laquelle est inscrit le mot "enfant". Ses mains tremblent. Elle se presse contre moi. L'arbre sait-il aussi qu'elle est enceinte ?

Hier encore, toutes ces énigmes n'avaient pas de raison d'être ; nous avions foi en Angus. Mais l'idée qu'il puisse ne pas être éternel fait jaillir en moi l'inquiétude et la méfiance la plus profonde. Il ne nous serait jamais venu à l'idée, depuis des générations, de nous interroger sur notre origine et sur celle du monde, mais tout change soudain devant la torture qu'inflige la tempête au corps d'Angus.

*

Le Livre ne sera pas terminé, j'ai en décidé ainsi. Nous réapprendrons à lire, à parler. À nous souvenir... Il paraît que les hommes d'autrefois parlaient et lisaient de gros livres.

Je viens d'entendre un effroyable cri. J'aperçois le tronc qui se fend sur toute sa longueur et s'écrase sur des dizaines de malheureux. Des feuilles recouvrent le sol en guise de testament.

Violaine accourt elle aussi. Ses cheveux noirs brillent dans le peu de lumière qui tombe sur le sol. Livide, elle se jette dans mes bras. Pierre, assis sur un rocher, regarde les lettres qui parsèment la terre. La parole de l'arbre se dilue. De longues minutes s'écoulent, interminables. Angus gît sur le sol de tout son long. Son corps repose en trois morceaux, ses membres à quelques mètres de lui font un triste tableau.

Certains de nos frères ont les larmes aux yeux. Pour ma part, je pense être enfin guéri de l'angoisse qui m'étreignait avec force il y a quelques instants. Je n'ai nulle envie de lire la terre en sang.

Au ciel de lourds nuages s'enfuient, des filets de ciel bleu apparaissent peu à peu. A l'horizon la terre s'incurve, désertique, dévoilant la rondeur de notre planète d'exil. Certains de nos frères crient en maudissant le sort qui vient de s'abattre sur Aguador.

Je m'approche de l'arbre et je pense au Livre. Une histoire vient de prendre fin et je n'ai pas peur. Quelques oiseaux piaillent en voletant autour du cadavre. Les membres d'Angus ne brandissent plus d'injures au ciel ; ses énormes racines sont à nu. L'envie me prend de plonger mes canines dans cette chair humide. Nous nous étions fixés au langage de l'arbre pendant tant de jours. Grand prêtre, Angus connaissait notre vie et nous ne le connaissions pas. Pourtant, j'avais aimé Violaine bien avant que les fruits d'Angus ne me révèlent son nom...

Violaine se serre davantage contre moi et me donne un baiser ; ses lèvres ont un goût étrange. Un goût de sang ! Sur ses dents coule un liquide rose. Je recule brusquement.

Je commence à comprendre la lente fossilisation qui s'est opérée autour d'Angus. J'ai souvent répété que nous étions ses yeux. Je réalise enfin qu'il ne s'agissait pas d'une image mais de la réalité. Angus s'est certainement nourri de notre sang jour après jour, de notre mémoire seconde après seconde, tissant notre réalité en nous délivrant ses paroles tronquées qui n'étaient rien d'autre que des bribes de notre mémoire violée.

*

Nos corps résistent mieux aux intempéries. Nous ne regrettons plus la disparition de l'arbre. Si la foudre ne s'était pas abattue sur Angus, sans doute continuerions-nous à écrire le livre de notre mort. Une mort lente, que des mains

étrangères se seraient appliquées à déchiffrer demain pour conclure que la possibilité de vivre selon les critères même de l'aléatoire ne sont pas négligeables.

J'aime Violaine et je ne pense pas que quiconque personne puisse m'en donner la raison. Je me couche sur le sol aux reflets d'or. L'ocre brille sous les mille feux du petit soleil d'Aguador. La terre est-elle constituée de multiples réseaux captant chaque vibration, analysant les organismes en contact avec le sol ?

J'entrevois soudain l'éventualité d'une planète totalement factice !

Violaine est transfigurée. Plus belle que jamais, elle me sourit tandis que Pierre semble attendre qu'une dernière feuille volée à l'orage vienne mourir à ses pieds. Certes, nous avons perdu la mémoire mais nous en connaissons aujourd'hui la cause. Nous avons oublié jusqu'à l'existence même de la Terre. Nos ancêtres avaient tout prévu, sauf que les souvenirs sont tenaces et franchissent les siècles comme les intempéries. Ils avaient pensé à tout sauf à la foudre et à la colère des dieux.

Que reste-t-il d'Angus ? Le souvenir d'une existence entièrement vouée aux vents... Sans doute serions-nous devenus totalement amnésiques. J'aurais pu, chaque jour, redécouvrir l'image du visage de Violaine. Une image à aimer, une illusion, un rêve ! Et nous, errants et vagabonds, pantins livrés au caprice des vents, aurions recomposé le chant d'Angus pour nous donner un sens.

*

Nous marchons vers le fleuve, le corps penché en avant, pliés sous les vents qui s'acharnent à nouveau. La poussière d'ocre griffe nos visages; mais si la fatigue ne fait que ralentir notre marche, elle ne peut l'arrêter. Le fleuve gronde au loin et son reflet serpente dans le miroir du ciel. Fleuve immense charriant des tonnes d'eau. Des silhouettes se précisent dans la brume matinale. La chaleur est étouffante. Le vent rouge enveloppe chacun de nous.

Violaine marche derrière moi et porte notre enfant. Pierre s'efforce de siffler une mélodie que chantait autrefois Angus quand il jouait de ses fausses feuilles. Nous commençons à distinguer les premiers visages déformés par les volutes d'air chaud.

Ils paraissent être au courant de notre venue. Quelques femmes ferment les yeux; des hommes lancent des cris poussifs, mais leur regard semble nous ignorer. Ils demeurent immobiles, les yeux rivés sur l'eau qui dévale le long de gros rochers gris. Je m'approche d'un vieillard recroquevillé sur le sol, la tête au bord de l'eau. Quand ma main se pose sur son épaule, il se retourne brusquement. Ses yeux sont d'un bleu délavé. Son regard brille d'une lueur indicible qui m'effraie un moment. Avant qu'il ne s'enfuie, j'ai le temps d'apercevoir une ombre qui se précise au centre de son iris. Le vieillard court vers un autre homme et leurs yeux se reflètent. Je comprends qu'ils peuvent lire et communiquer ainsi de l'un à l'autre. Le fleuve charrie des tonnes et des tonnes d'images chaque seconde. Je n'ose émettre d'hypothèse sur la nature des dessins qui apparaissent dans les remous.

Plus loin, un enfant boit l'eau du fleuve dans la coupe de ses mains. De longs cheveux retombent sur sa nuque frêle. Il se tourne un instant vers moi. Dans ses yeux d'un bleu très clair, les nuages se reflètent, le ciel tout entier s'engloutit.

Des quantités impressionnantes d'informations sont traduites par ces hommes réduits, jour après jour, à se pencher sur le courant. Je sais qu'ils vivaient autrefois près de l'arbre, qu'ils ont quitté la terre d'Angus et que l'eau du fleuve est pour eux une aubaine.

Je regarde au loin. La source du fleuve se perd dans la montagne. Il nous faudrait une éternité pour l'atteindre. Nous pourrions aussi le dévier de son cours pour tenter de sauver ces créatures toutes vouées au caprice des courants. Mais je n'ai pas le droit de penser ainsi, même si je doute de la réalité d'Aguador qui ressemble tout à fait à un terrain d'étude sur les comportements...

Je me retourne et, brusquement un cri déforme mes lèvres, un cri qui provient de ma gorge. Tout en bas, dans la plaine que nous avons quittée, il y a un arbre, identique à Angus !

Violaine et Pierre s'approchent de moi. Nous nous regardons sans comprendre. Les hommes du fleuve sont près de nous. Nul ne semble affecté par ce que nous venons de découvrir. Leurs yeux sont-ils uniquement réceptifs aux images qui apparaissent au gré des courants ? Peut-être ne nous voient-ils même pas !

*

Nous avons décidé de quitter les rives du fleuve, craignant de devenir comme nos lointains cousins. Violaine a mis au monde notre enfant. Il est très pâle et refuse de crier, voire de pleurer. Peut-être n'a-t-il rien à dire, à moins qu'il ne connaisse déjà toute l'histoire du Livre ! Nous continuerons à marcher, à lire à même les dessins de nos peaux, de nos rides, de nos stigmates, en rejetant toute information gratuite. Nous apprendrons à lire sur les lèvres de notre enfant muet.

Pierre et son amie sont repartis vivre avec d'autres couples au pied de l'arbre. Au loin le vent emporte tout, et notre mémoire continue de pulser au cœur de chaque atome d'Aguador, jusque dans la chair de notre enfant tatouée d'étranges dessins.

Je regarde dans la nuit l'étoile Soleil qui brille faiblement. Peut-être est-elle déjà éteinte ? L'homo Sapiens a-t-il un jour réellement existé ? Je ne le crois pas...

FIN

Mémoire du Vent a reçu le Prix Infini de la nouvelle en 1994 et a été traduit et publié en Roumanie.

Le Jongleur

(Ugo Malaguti)

Ils arrivaient, foules en goguette, gamins rieurs, reptiles rampants ; ils arrivaient par convois et par familles, en couples et en solitaires, marchands et touristes, politiciens et voleurs ; ils arrivaient sur des astronefs étincelants, sur des cubes, des trapèzes, des tétraèdres et des sphères ; ils arrivaient de tous les coins et recoins de la galaxie, vers la planète de la fête, la planète de la joie, la planète des bouffons et des saltimbanques, des ménestrels et des cracheurs de feu, des dompteurs et des écuyères, des acrobates et des belles pépées. C'était la fête et l'allégresse, les jeux et les plaisirs, l'animation et les attractions, la pagaille, les cris, le spectacle.

Tout ce grouillement de vie, de couleurs, de joie, cette agitation d'êtres humains et non humains, de formes extravagantes et de familles en liesse m'effleurait à peine quand mon vaisseau se posa sur le grand port du satellite et quand, par les trottoirs roulants, je gagnai les navettes aux vives couleurs qui transportaient touristes et spectateurs, badauds et mendiants, truands et entrepreneurs, affairistes et putains sur la grande Baraque planétaire, sur le Bordel sidéral, sur Elinora, la planète luna park, la planète cirque équestre, la planète où l'on célébrait, dans une indicible splendeur, le Septième Centenaire.

Ma tenue foncée, dépourvue de décoration ou de signe distinctif, mon visage rasé de près, impeccable, de *manager* interplanétaire me valurent quelques coups d'œil curieux, presque soupçonneux, de la part de la faune bigarrée qui encomrait les trottoirs roulants menant aux bacs. J'étais trop sérieux, trop simple, trop absorbé pour ne pas détonner dans cette atmosphère d'allégresse générale, de joie forcée, d'hédonisme exagéré. Les gens qui m'entouraient sentaient que je ne participais pas à la fête et, pour cette raison, me lançaient des regards muets de reproche, puis l'allégresse reprenait le dessus, et ils continuaient à rire et à plaisanter sans faire plus de cas du trouble-fête venu d'on ne savait où.

Sur le bac trônait un énorme sphéroïde peint de couleurs criardes, plein de rubans et de ballons, tout papillonnant de confetti et de sièges inclinables... sur lesquels des couples s'étaient déjà installés pour profiter sans tarder du climat de festivités et de la liberté totale...

Je restais à observer ces scènes d'allégresse pendant tout le voyage sans adresser la parole à qui que ce soit, sans même m'approcher du petit groupe d'extra-terrestres qui occupaient des places proches de la mienne et qui, sans doute, s'amusaient beaucoup, ne serait-ce qu'en se livrant à des sifflements, des pirouettes et des contorsions qui, à mes yeux d'être humain, n'avaient aucune signification.

Quand, finalement, le portillon s'ouvrit et la passerelle mobile s'abaissa, je me levai calmement et me dirigeai vers la sortie, sans me soucier des incroyables silhouettes sautillantes qui étaient venues nous accueillir... clowns provenant de diverses planètes, filles humaines et autres, nues ou portant les tenues les plus raffinées qu'aient pu produire les *sex shops* de la galaxie, diseurs de bonne aventure et chiromanciens, danseurs et acrobates, garçons pomponnés en vue de prestations particulières, ménestrels en costumes historiques prêts à chanter contre paiement les histoires légendaires de leurs mondes d'origine respectifs, taverniers et hôteliers

voraces, porteurs en tout genre, guides et accompagnateurs, traîne-semelles et parasites venus de tous les coins de la galaxie.

Avec ma carte de crédit universelle prudemment encapsulée dans mon avant-bras, je me dirigeai vers la sortie puis restai un moment immobile à respirer l'air parfumé et coloré d'Elinora, à observer le spectacle prodigieux que les réseaux d'holovidéo avaient maintes fois transmis, mais qui ne se pouvait vraiment percevoir et comprendre que si l'on était sur place, que si l'on voyait, respirait, sentait ce monde et vibrat en symbiose avec lui.

Le port d'Elinora, c'était en fait une gigantesque foire. De partout surgissaient des roulottes, des coupoles, des flèches, des carrés, des pentagones, des ovoïdes, tous de couleurs vives, tous peuplés de bonimenteurs qui vantaient à tue-tête les charmes des attractions, des menus, des plaisirs, du sexe offerts à l'intérieur. À perte de vue ce n'était que couleurs et agitation, groupes de saltimbanques qui dansaient et chantaient, enceintes où des dompteurs humains et non humains, à deux ou quatre jambes, ou à cinq tentacules ou aux corps bouffis et velus d'araignée se livraient aux exercices d'adresse les plus extravagants avec l'échantillon de bestiaire interplanétaire le plus invraisemblable qui ait jamais été réuni en un seul lieu.

Un instant, je pensai que les austères directeurs du Zoo solaire, gigantesque astéroïde où étaient réunies et conservées les espèces non douées d'intelligence existant sur deux douzaines de planètes de la galaxie seraient restés muets de stupeur et écarlates de jalousie s'ils avaient pu donner ne fût-ce qu'un coup d'œil sur les foules allègres et ondoyantes, sur leurs bouffons, sur leurs baratineurs, leurs dresseurs et leurs équilibristes.

« Assar, patron, murmura une petite voix, près de moi. Comment est-ce que je peux te donner du plaisir ? »

Je me retournai, je baissai les yeux et vis que près de moi il y avait une gamine... une gamine humaine, qui ne mesurait guère plus d'un mètre trente, nue mais dont le corps resplendissait de paillettes qui scintillaient de toutes leurs couleurs et semblaient la revêtir d'un arc-en-ciel toujours changeant. Elle me tirait par la manche, d'une main vernie de diverses couleurs, vert orangé et écarlate. Elle avait les yeux les plus grands, les plus violets et les plus anxieux que j'aie jamais vus. Je lui souris, d'un air rassurant et, un moment, je songeai à passer outre, pour atteindre le centre d'information qui devait se dissimuler dans cette forêt de baraques et de roulottes, d'édifices précaires et de lieux de divertissement. Mais elle restait agrippée à ma manche.

« Tu ne ris pas, dit-elle d'une voix qui me parut très sérieuse pour une gamine aussi petite. Je t'ai vu pendant que tu sortais. Tout le monde rit, mais pas toi. Ça n'est pas bien. Comment est-ce que je peux te donner du plaisir ? »

Je la regardai et secouai la tête :

— Je ne suis pas venu chercher du plaisir ici, à Elinora, lui dis-je. C'est peut-être pour ça que je ne ris pas.

Les grands yeux violets s'écarquillèrent, la main peinte serra plus fort la manche de mon vêtement.

— Tous viennent à Elinora pour chercher le plaisir, dit-elle d'un ton pensif. Ici, tous rient et plaisantent et s'amusent. Alors pourquoi es-tu venu ?

Cette fois-là, j'éclatai de rire. Il y avait beaucoup d'innocence dans ses yeux, et beaucoup de peur, la peur de celui ou celle qui se trouve devant un inconnu qu'il ou elle ne parvient pas à comprendre. Je la pris par le bras et la poussai vers la forêt de constructions.

— C'est bon, maintenant. Tu peux me donner du plaisir en bavardant un peu avec moi. Je te poserai des questions et tu me répondras ; je t'offrirai quelque chose à boire et quelque chose à manger. Est-ce que tu connais, dans cette jungle, un endroit où on peut être tranquille un moment ?

Son visage fit scintiller plus encore les mille paillettes qui formaient une seconde peau sur son corps nu. Maintenant, elle se trouvait dans une ambiance qu'elle connaissait mieux. L'étranger qui ne riait pas donnerait du plaisir en parlant et en buvant, et elle l'emmènerait parler et boire.

— Viens avec moi, dit-elle en me tirant par le bras. Il y a justement la Taverne du Repos tout à côté. C'est là que vont les visiteurs qui se sentent fatigués et étourdis après le voyage, pour se détendre et s'y retrouver avant d'attaquer les réjouissances.

Nous avons plongé dans la foule colorée, moi à la remorque de la gamine, nous glissant dans les passages entre les diverses constructions, nous ouvrant un chemin dans la cohue ; et, quelques minutes après, nous sommes arrivés au lieu dont elle parlait.

La Taverne du Repos était une grande sphère d'argent à l'extérieur et une série de petits cercles concentriques à l'intérieur, chacun isolé acoustiquement et thermiquement. On pouvait les régler de façon à créer l'ambiance, l'atmosphère souhaitée par les visiteurs venus d'au moins une trentaine de planètes. Elle était exclusivement réservée aux espèces qui respiraient l'oxygène... Il est curieux de constater qu'en en dépit de toutes les lois des probabilités les espèces qui respiraient l'oxygène constituaient plus de 95% des races galactiques douées d'intelligence... et elle offrait un échantillonnage d'alcools, de drogues et d'hallucinogènes de nature à satisfaire à peu près tous les goûts.

Nous nous sommes confortablement allongés, côte à côte, sur le grand lit-divan qui flottait sur un plan d'eau, dans le cercle choisi, et j'ai placé le bras de façon que le lecteur laser puisse vérifier ma carte de crédit ; puis j'ai commandé du vin, après avoir refusé toute une série de plaisirs dont beaucoup étaient prohibés sur la plupart des autres planètes, plaisirs que le service télépathique me proposait en rafale.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je à la gamine.

— Elina, répondit-elle aussitôt, tandis qu'elle consultait attentivement les choix du jour. Ils m'ont appelée ainsi parce que je suis née le jour de l'inauguration d'Elinora. Hum ! Je prendrais bien une dose de *masturbina*. Est-ce que tu es d'humeur sexy, *assar* ?

Je regardai ce corps mince, lisse, le pubis glabre, les boutons qui, dans quelques années, deviendraient des mamelons. Elinora avait été inaugurée neuf ans plus tôt. Elina n'était donc pas vraiment une enfant, selon les critères de ce monde-là. Mais je secouai la tête.

— Même si je l'étais, je crois que je préférerais la compagnie d'une femme plus mûre, lui dis-je. Sans vouloir t'offenser, Elina.

Elle ouvrit encore plus grand les yeux.

— Dommage. Tu me plais et je crois que je pourrais bien m'exciter avec toi. En général, je ne m'excite pas beaucoup dans le travail, tu sais, mais tu ris rarement et tu parles peu, tu es différent des autres qui viennent ici. J'aimerais faire quelque chose de sexy avec toi. Plus tard peut-être ?

Je lui souris.

— Plus tard peut-être. Maintenant choisis quelque chose, et puis nous parlerons.

Hésitante, avec un air de regret, Elina choisit l'herbe *harmis*, léger excitant qui produisait une série de stimulations érogènes sans excitation excessive ni orgasme, et je sirotai mon vin, qui était excellent, avant de lui poser les questions qui m'intéressaient.

— Je cherche un endroit et quelqu'un, lui dis-je enfin. L'endroit, c'est le Cirque des Comètes et la personne, c'est un acteur, un clown qui s'appelle Giulma. Où est-ce que je peux le trouver ?

Elina ferma à demi les yeux, tandis que les vapeurs de l'herbe commençaient à faire effet.... Je le vis à la façon dont elle bougeait les épaules et les flancs, presque imperceptiblement, avec langueur, savourant les frissons qui parcouraient sa peau.

— Il y a tant de cirques à Elinora, dit-elle. Ils sont venus de tous les coins de la Voie Lactée quand ont commencé les fêtes du Centenaire, et on ne peut pas tous les suivre. Et puis, je suis née ici, à Port-Elinora, et j'ai toujours habité le « camp ». Je savais que les citoyens de Port-Elinora appelaient « camp » la plus grande ville de la planète, et on comprenait très bien pourquoi, étant donné le caractère transitoire, précaire des structures qui allaient et venaient, ne subsistant que quelques jours ou quelques semaines pour céder la place à d'autres... *Rien n'est fixe et immuable à Elinora*, disaient les spots. *Tu ne pourras jamais répéter deux jours de suite le même plaisir, et tu ne pourras jamais épuiser tous les plaisirs nouveaux que t'offre Elinora même si tu restais cent ans.*

Je gardai le silence.

— Elinora est grande, poursuivit Elina. Et les convois, les artistes, les spectacles vont de ça, de là, ne restent jamais à la même place trop longtemps. Je ne sais pas.

— Est-ce qu'il y a un moyen de retrouver la trace de tel ou tel convoi ?

— Il n'y a que l'administration, dit pensivement Elina. Elle recense ceux qui arrivent et elle peut te dire quels sont les mouvements, au moins les principaux. Oui, l'Administration devrait savoir où est passé le cirque que tu cherches.

Je dégustais mon vin. Je connaissais quelques-unes des règles d'Elinora et je savais où se trouvait la difficulté.

— C'est très important pour moi, dis-je. Au risque de courir la planète pendant des mois et des mois, je dois trouver le Cirque des Comètes et Giulma ; je suis là pour ça.

Les petits sursauts – un muscle, l'épaule, la contraction subite des cuisses, les yeux qui se fermaient à demi – étaient maintenant plus fréquents, à mesure que l'herbe *harmis* faisait son effet. Sans ouvrir les paupières, Elina bougea le bras, et ses doigts avancèrent nonchalamment, presque fortuitement, se rapprochant de mes jambes, de mon aine. Elle sourit soudain.

— Alors je t'excite tout de même un peu, dit-elle, contente. Je croyais que je ne te plaisais pas du tout.

Son innocence jointe à ce flot continu de stimulations érotiques m'avait en fait provoqué une demi-érection. Les doigts d'Elina hésitèrent, me caressèrent, puis, sans changer de position, elle ouvrit les yeux et me regarda avec une expression confiante et intense.

— Peut-être plus tard, dit-elle. Si je t'accompagne là où tu trouveras le Cirque des Comètes, nous pourrons faire quelque chose de sexy.

Je soupirai.

— Oui, peut-être, comme je te l'ai dit. J'effleurai son épaule du bout des doigts. Merci.

Elle se leva et secoua sa chevelure.

— Tu ne ris pas et tu ne recherches pas le plaisir, dit-elle. Mais si tu trouves le Cirque des comètes, alors tu auras du plaisir, *assar* ?

— Je ne sais pas. Je le saurai quand je l'aurai trouvé. Peut-être.

— Je l'espère pour toi, dit-elle, et elle s'éloigna, me laissant seul à déguster mon vin.

Cette nuit-là, dans la chambre que j'avais louée dans un des rares établissements stables de Port-Elinora – immense hôtel de transit qui abritait plus de 150.000 âmes, humaines et autres – j'ai essayé de mettre de l'ordre dans le tourbillon de sensations, d'images, de sons, de couleurs, d'impressions confuses et de perceptions violentes qui m'avait assailli depuis le moment où le grand bac s'était ouvert et où la réalité d'Elinora s'était imposée à mes yeux, à mon odorat, à ma peau, à mon système nerveux. Des couleurs, des couleurs et des couleurs, des sonorités, des sonorités et des sonorités, des images, des images et des images... Elinora ne laissait pas un instant de répit aux sens, c'était une agression continue, fantasmagorique, indescriptible qui s'en prenait à tous les instincts, à toutes les terminaisons nerveuses du corps, à tous les recoins les plus obscurs et les plus secrets de l'esprit. J'ai compris que si j'avais étudié le phénomène en détail, si j'avais assisté à des dizaines d'enregistrements d'holovidéo, si j'avais consulté toute la documentation qui lui était consacrée, je n'avais pas vraiment réussi à m'en faire une idée précise avant d'arriver à Port-Elinora. Je comparai les impressions données par nos mondes – ceux du reste de la Voie Lactée – si riches de bruits et de couleurs, si branchés, eux aussi, sur les plaisirs de la vie, apparemment si permissifs et hédonistes, et pour cela je procédai à la lumière des mentalités et des concepts caractéristiques des Nouveaux Siècles... là où se rencontraient tous ceux qui avaient fait du plaisir et de l'art de donner du plaisir une science déjà ancienne, sur des dizaines de mondes qui différaient par leurs traditions, leurs mentalités, leurs conceptions spirituelles, morales, éthiques.

Elinora était partie, me laissant avec l'espoir que, d'une manière ou d'une autre, elle me retrouverait pour me fournir l'information que je cherchais... *Je te rejoindrai quand j'aurai ce renseignement*, avait-elle dit, et allez savoir comment je m'étais persuadé qu'elle réussirait à me retrouver dans la multitude qui allait et venait à Port-Elinora... Alors je sortis de la Taverne du Repos et quittai le périmètre du port, me mêlant aux foules à la recherche des premiers plaisirs qu'offrait Elinora, m'arrêtant ça et là, devant un spectacle particulièrement bizarre, une attraction particulièrement exotique ou une danse particulièrement érotique.

Tout autour, c'était des fleurs, des confetti, des lumières et des étoiles filantes, des passages accueillants d'où parvenaient les clins d'œil de femmes et de filles de tout âge et de toute forme, toutes séduisantes et colorées, toute souriantes et sûres d'elles. Sans doute la gaieté à bord de l'astronef qui nous avait conduits aux satellites, puis à bord du bac qui nous avait emmenés à Elinora avait-elle été quelque peu artificielle, nerveuse, sans doute était-elle liée à une excitation réprimée, à l'attente de plaisirs extrêmes, de l'inconnu, de l'étrange. Mais, une fois laissée derrière nous l'enceinte du port, la gaieté changeait de nature. Je pouvais la percevoir dans l'atmosphère, la lire sur les visages humains qui se multipliaient autour de moi... et même sur ceux des autres espèces que j'avais toujours trouvées impénétrables et incompréhensibles, mais qui se présentaient maintenant sous une autre jour, ce qui les rendait plus proches et tangibles qu'elles ne l'avaient jamais été, que ce soit dans ma maison d'Ossiana, dans le grand bureau de Lurda, entre les microscopes et les écrans d'ordinateurs d'Elettra, le mégacentre de Qulna. .

Il y avait quelque chose dans l'air d'Elinora, quelque chose qui libérait la gaieté de toute contrainte, quelque chose qui pénétrait le corps et l'esprit, créait une allégresse et une sérénité dont étaient absents toute malice, tout sentiment de péché. *C'est ça la différence*, pensai-je, en fermant les yeux. *Dans nos plaisirs il y a la violence et la faute, il y a l'abus et l'outrage, il y a le désir d'accomplir des choses qui ne sont pas et n'étaient pas permises ; ici, il n'y a rien d'interdit, chacun redevient enfant, tout ce que l'on fait, on le fait dans la joie, de sorte que partout règne la sérénité.*

Il faudra, me dis-je, que je le demande à Giulma quand je le trouverai et si je le trouve. Lui saura me donner une explication. S'il le veut bien.

Et si je le trouve.

Chercher quelqu'un à Elinora, c'est comme si l'on cherchait l'aiguille ancestrale de l'adage dans la botte de foin, comme si l'on cherchait une fourmi plutôt qu'une autre dans une fourmilière, comme si l'on voulait distinguer un grain de sable précis sur la planète sableuse de Crell. *Aucune information concernant une personne déterminée ne sera donnée à un visiteur d'Elinora.* C'était une loi stricte, peut-être la seule loi qui régissait la planète de la liberté. Si, sur Elinora, quelqu'un voulait trouver un étranger à la planète, il savait, ou devait savoir, par quelque obscur moyen, comment le trouver. Mais aucun étranger à Elinora ne pouvait y chercher et y trouver une personne qui ne voulait pas être repérée.

Elinora était un lieu d'échange de plaisirs, de rapports capricieux, d'expériences nouvelles. Impossible d'y établir des relations stables et durables entre visiteurs, hôtes et habitants. On comprenait facilement pourquoi. Elles auraient perturbé l'équilibre, détruit la sérénité et l'allégresse, gâché le plaisir. Là résidait la fascination d'Elinora. Tu pouvais y revenir dix, cent, mille fois, et tu aurais toujours connu des choses nouvelles, aimé des personnes nouvelles, goûté des spectacles nouveaux.

La chambre que j'occupais – en fait, il s'agissait d'un appartement miniature, avec un pseudo balcon réglable donnant sur la nuit et sur le jour, sur l'aube et sur le couchant, selon le caprice ou l'humeur de l'occupant – me caressait, m'apaisait, me flattait, créait le désir en même temps qu'elle le satisfaisait. Il devait y avoir quelque chose dans l'atmosphère... celle de la pièce mais aussi celle de la planète... qui produisait ces effets. Je le savais, l'apparente confusion, le désordre primitif, le caractère aventureux et chaotique de toute chose ne devaient pas m'induire en erreur. Elinora avait, dans la pratique, été construite au moyen des meilleures technologies, des ressources les plus géniales de notre monde. La nature avait fourni un soleil aux radiations particulières, un globe de grande taille, qui se révélait accueillant, plusieurs satellites et une écharpe de poussière cosmique qui formait un superbe anneau vue de l'espace ou vue dans le ciel nocturne. Voilà ce qui venait de la nature. La science, les hommes, les autres espèces qui avaient travaillé pendant près d'un siècle sur ce monde avaient fait le reste. L'écologie d'Elinora, la végétation d'Elinora, l'air d'Elinora, l'eau d'Elinora étaient le produit des manipulations physiques, chimiques et génétiques les plus raffinées. Les habitants d'Elinora eux-mêmes étaient ce que la science de l'ingénierie génétique avaient produit de plus raffiné, de plus compliqué et de plus abouti.

Je pense au ménestrel. Je l'ai rencontré par hasard, alors que je m'étais arrêté dans un jardin aux cinq fontaines colorées, aux fleurs parfumées, aux fruits pulpeux, aux formes étranges et indéfinissables. J'étais las des saltimbanques, des bouffons, des danseuses et des dompteurs, des acrobates et des jongleurs. Et ce jardin entouré de haies d'épineux, dans un mouvement perpétuel de couleurs, de jets

d'eau, d'écume, de murmures, de clapotis et de frémissements, à l'herbe douce comme un tapis et tiède comme le sable au premier soleil du matin m'avait paru le bon endroit pour faire halte, me reposer un instant, avant de trouver un logement à l'hôtel et de dormir, remettant au lendemain le début de ma recherche. J'étais las de refuser les propositions de trop de femmes jeunes et très jeunes, humaines ou autres, souriantes et persuasives ; j'étais las de voir des tours de prestidigitation et des bateleurs, des marionnettes et des cracheurs de feu, de voir des gens gais et sereins, des gamins aux yeux écarquillés d'innocence devant les illusionnistes et les bêtes féroces ou des gens allégrement occupés à découvrir les plaisirs de leur corps et de l'autre sexe en compagnie des gamines extraordinairement sensuelles d'Elinora.

Ainsi, je pénétrai dans le jardin et je vis que je n'étais pas seul : quelqu'un y était entré avant moi.

Tout d'abord, je n'y fis pas attention, le prenant pour l'un des artistes qui pullulaient dans tous les recoins de Port-Elinora. Il portait, comme tous les autres, des vêtements dans les tons pastel où dominaient le vert et le bleu ciel, avec beaucoup de blanc. Le couvre-chef emplumé donnait un cachet original à l'ensemble, comme le faisait l'instrument de musique suspendu à l'épaule. Je m'étais assis sur l'herbe où, les yeux fermés, j'écoutais les frémissements, les clapotis, les murmures qui m'entouraient. Je me rendais compte que, par quelque effet prodigieux, le jardin excluait tous les bruits externes, qu'une fois entré on y était complètement isolé ; rien que conteneur et contenu liés par une relation sensuelle faite de sonorités étouffées, de frissons paisibles, de soupirs éloquents.

« Bientôt la nuit va tomber, avait dit une voix entre les frémissements, les murmures et les silences. Mais il ne fera pas noir. Il y aura des couleurs, la lune et un anneau dans le ciel. »

J'avais ouvert les yeux. C'était l'autre occupant du jardin qui parlait à voix basse, doucement, d'un ton tranquille et détaché.

— Ici, la nuit doit être belle, dis-je

— La nuit est belle ici », reprit l'autre. Nonchalamment, ses doigts avaient commencé à caresser l'instrument, et ainsi la voix était soulignée par les notes de la musique, notes paresseuses et lentes, et je ne savais plus s'il me parlait ou s'il me chantait une ballade. « Et le jour est encore plus beau. Je t'attendais. »

Ce dernier mot avait été ajouté sur une note plus basse, presque menaçante. D'un seul coup, la paresse, la somnolence et la beauté avaient disparu, et pendant un instant j'ai eu peur.

— Ne crains rien, a-t-il dit. Je suis ménestrel.

— Ménestrel ?

— Quelqu'un qui chante les airs d'un temps qui a été, qui compose les airs du temps présent, qui traduit par des notes ce qu'il a vu et ressenti, cru et espéré, aimé et détesté. Jadis nous allions de planète en planète, d'étoile en étoile, en certains endroits nous séjournions, en d'autres, nous ne nous restions qu'un jour et une nuit. Le Centre pour la Protection des Cultures Planétaires nous a délivré un laissez passer universel. Ainsi, nous sommes allés parmi les étoiles et, parfois, sur certaines planètes, il y avait des foules considérables venues nous écouter, des foules qui voulaient entendre, voir, toucher l'artiste, en, chair et en os, au lieu de se contenter de l'holovidéo. Puis Elinora est née, et nous sommes presque tous venus ici, parce que c'est notre maison, le lieu que nous aimons, le lieu où nous pouvons chanter et vivre, rêver sans courir les routes de l'univers.

— Je comprends, dis-je sans avoir vraiment compris. Tu as dit que tu m'attendais ?

Le ménestrel fit distraitemment signe que oui.

— J'avais un faible pour les planètes habitées par des reptiles, poursuivit-il sans vraiment répondre à ma question. Tous les reptiles aiment beaucoup les ménestrels. Il y a quelque chose qui leur plaît dans la musique et dans la voix. Un jour, sur une planète peuplée de reptiles, ils avaient pensé me kidnapper et me garder toujours avec eux. Ils voulaient me faire roi, tu vois. Je t'attendais, oui. On m'a dit que tu étais arrivé.

Je retins mon souffle un instant.

— Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ?

Encore ces notes. Encore cette voix qui savait être veloutée et profonde, tendre et menaçante. Un ménestrel.

— Faire ? » Pour un peu il aurait ri, mais il s'était retenu. « Qu'est-ce que tu penses d'Elinora ? Tu veux rester ici ?

— Si tu sais pourquoi je suis ici et si tu m'attendais, tu sais aussi pourquoi je ne peux rester. Elinora me plaît. Je pourrais aimer ce monde si c'était le mien.

— Alors, reste.

— Je ne dois pas. Je ne peux pas.

— Je sais. » Un soupir. « Tu es si tendu. Tu es si préoccupé. Tu es si sérieux. Puis-je faire quelque chose pour toi ? Est-ce que je peux te donner du plaisir ?

— Je suis hétéro. » Une constatation.

— C'est ce que tu dis. Personne ne l'est. À Elinora il y a de belles femmes, et des hommes encore plus beaux. Il y a plaisir et joie, et si ton problème est de libérer l'enfant qui reste en toi, tu peux être saltimbanque ou cracheur de feu, grand dompteur et même ménestrel. Je serais heureux de t'apprendre.

— Je ne sais pas si ça me plairait, répondis-je.

— Peut-être que oui.

— Peut-être. As-tu quelque chose à me dire ?

— Tu es venu chercher un homme du nom de Giulma, dit-il, en soulignant ces mots d'une cascade de notes sur son instrument. Il y a longtemps que tu essaies de le contacter et, voyant que tout était inutile, tu es venu ici, à Elinora, et tu ne partiras pas sans l'avoir trouvé.

— Et si c'était le cas ?

— Je suis ici pour te dire que l'homme que tu cherches n'est pas ici, il n'y est plus. Je suis ici pour te dire qu'il est inutile de le chercher, si tu penses repartir, mais que si tu voulais rester, tu n'aurais peut-être plus besoin de le chercher. Je suis ici pour te dire de respirer Elinora, de connaître Elinora, de jouir d'Elinora, de choisir Elinora, par amour.

— Amour de qui ? Pour qui ?

— Peut-être d'un homme nommé Giulma. Peut-être d'un homme nommé Valdé.

— C'est mon nom.

— Tu resteras ici ?

— Je ne peux pas.

— Tu continueras à chercher ?

— Je le dois.

Un soupir.

— Tu m'as répondu. Maintenant, je ne peux rien te dire d'autre.

— Mais quelle question m'as-tu posée ?

— Celle que je devais te poser.

Et, tout à coup, je me suis retrouvé seul dans le jardin. Entre les frémissements, les clapotis et les murmures, et il m'a semblé – peut-être n'était-ce qu'une impression – qu'à toutes ces sonorités suaves, il s'en était ajouté une autre, comme un ruissellement de notes de musique.

Je dormais et je rêvais un ciel sans étoiles, un ciel noir, noir comme l'abîme du non-espace tel qu'il est représenté dans les projections holovidéo de Yulna. Ciel noir tout autour, ciel noir au-dessous, ciel noir au-dessus, un noir uniforme, total, abyssal, ou rien n'existait, où la matière était absente, où le néant paraissait, par comparaison, un concept solide, palpable, extraordinairement vif et brillant.

Je flottais dans cette désolation absolue, dans cette non-vie angoissante et je rêvais d'étoiles scintillantes, de planètes en rotation, de comètes et de météores, de libellules et de lucioles, de serpents et de saints, de prophètes et de combattants. Je rêvais d'animaux et d'hommes, de femmes et de froment, d'eau et de sel, de racines et de champignons, de créatures qui sifflaient, glapissaient, clapotaient, murmuraient, se faufilaient, dont les corps scintillaient et dont les bras me réchauffaient, puis je me suis réveillé.

Il y avait un corps, petit, chaud, pelotonné sur le mien. Au-dessus du grand lit, le miroir montrait mon corps nu de la nuit et le corps plus menu qui s'était blotti contre le mien, un corps qui, dans l'obscurité, brillait de toutes ses couleurs.

— Tu parles dans ton sommeil » dit Elina qui me regardait de ses grands yeux violets. « Mais je ne comprends pas ce que tu dis.

— Je parle dans mon sommeil ? ». Ces mots ont été la première chose qui m'ait frappé, avant que je prenne conscience de la réalité de la situation, du lieu où je me trouvais, de la présence qui me communiquait sa chaleur. « C'est impossible. » *Je sais que c'est impossible. Le stimulus a été supprimé.* Puis je me suis complètement réveillé.

— Elina.

— J'espère te donner du plaisir, *assar*, dit-elle. C'est Elinora. Tu ne dois pas t'inquiéter si tu parles dans ton sommeil. C'est peut-être quelque chose que tu aurais voulu faire et que tu n'as pas pu faire. C'est ça ?

— Je ne sais pas. » Je m'assis, je la regardai. Elle était comme je l'avais laissée, à la Taverne du Repos, avec son petit corps d'éphèbe, nu, recouvert par le scintillement des paillettes. C'était une enfant, mais à Elinora les enfants sont, eux aussi, le produit de la génétique la plus raffinée, la plus sophistiquée de l'univers. Je m'aperçus que j'avais une très forte érection. Elle abaissa les yeux et sourit.

— Je crois que maintenant nous allons faire quelque chose de sexy même si tu ne veux pas », dit-elle et elle commença à me caresser. Ses petites mains étaient expertes, tout comme sa bouche et sa langue qui se mettaient à parcourir mon corps intensément, violemment excité, jusqu'à ce que sa bouche se referme, tendre, élastique et humide, autour de mon désir.

Ce fut une expérience étrange, totale, indescriptible. Il s'écoula des heures... ou est-ce que ce fut des minutes, ou des jours, durant lesquelles Elina et moi nous avons joué – il n'y a pas d'autres façons de le décrire – avec mes désirs, les choses que j'avais rêvées quand j'étais adolescent, les frustrations qui s'étaient accumulées avec le temps, les choses, grandes et petites, qui m'auraient donné du plaisir mille et mille fois si je les avais reconnues et si j'avais pu et voulu les satisfaire.

Elina était une enfant et c'était une femme plus experte, plus douce et plus passionnée que toutes les femmes que j'avais connues auparavant. Ses mains, sa

bouche, ses aisselles, le creux du genou, toutes les parties de son corps savaient extraire du mien, de mes désirs, de mes années passées, toutes les douceurs, les passions, les violences, les colères, les désirs, les tensions qui, à mon insu, s'étaient accumulées peu à peu et depuis si longtemps mais qui existaient bel et bien. En jouant, en riant, me caressant et me procurant des orgasmes dont je ne me serais pas cru capable, elle faisait à chaque fois tomber une barrière ; chaque fois, je sentais se déclencher en moi quelque chose d'obscur et de caché. Nous avons fait l'amour, d'abord avec la curiosité et l'inexpérience de gosses qui découvrent le sexe dans le jardin, à l'abri d'une haie complaisante, puis avec l'intensité des amants parce qu'Elina était sexuellement mûre, comme l'étaient les filles, les garçons d'Elinora, les gens d'Elinora. Je me suis laissé transporter et j'ai oublié de lui demander comment elle était entrée, comment elle m'avait retrouvé, si elle avait découvert ce qu'elle avait promis de découvrir pour moi.

Enfin, une, cinq ou dix heures après, épuisé, transpirant, haletant, la peau couverte, à mon tour, de paillettes scintillantes, de telle sorte que, par réverbération, mon corps brillait et se colorait en harmonie avec le sien, je m'endormis. Je ne l'avais pas voulu, je n'aurais pas dû, ça ne m'était jamais arrivé dans le passé, mais je n'ai pas pu résister. Je tombai dans le vide de l'infini et le retrouvai plein de paillettes scintillantes, de confettis, de soleils et d'étoiles filantes, et je n'avais pas peur de parler dans mon sommeil.

La dernière chose que je me rappelais, c'était les yeux violets d'Elina, son sourire. Le sourire d'une enfant qui était enfin contente.

« J'ai trouvé ce que tu voulais savoir, dit-elle tandis que je m'endormais. Maintenant, je vais te mener à cet endroit, auprès de cette personne. »

Nous sommes partis le lendemain matin, moi et la gamine au corps scintillant de multiples couleurs. Nous sommes partis de l'hôtel ensemble et avons gagné le fleuve, à quelques kilomètres de Port-Elinora, le fleuve, ses quais, ses môles, ses postes d'amarrage, ses trempins pour les plongeurs et les jongleurs qui fonçaient dans l'eau avec leurs amphibies dressées, le fleuve plein de barques colorées, ornées de motifs étranges et cocasses, aux formes encore plus cocasses et étranges que les décorations. Il y avait des barques longues et des courtes, des canots et des radeaux, des *vaporetti* et des chalands, des canoës effilés et de lourds bateaux de pêche. Il y avait foule sur les quais, sur l'eau et sur les trempins ; et près du port fluvial, entre les grandes baraques rouge, or et vert, des hommes maigres et bruns, la tête ceinte de turbans colorés dressaient des serpents enchevêtrés, marchaient sur des fils tendus dans le néant, dansaient sur des charbons ardents ou se tenaient en l'air, en équilibre, au milieu des désœuvrés admiratifs. Des odalisques au corps parfait exécutaient des danses langoureuses devant des hommes aux yeux écarquillés, à la bouche entrouverte. Tout autour retentissait la musique des fifres, des flûtes, des hautbois et des cornemuses, des tambours et des tambourins, dans un mélange plus ou moins harmonieux de souffles, de percussions, d'exclamations, de cris excités, d'appels lancés par les bateliers en attente de clients sur leurs barques.

Mon corps gardait l'empreinte de la nuit, il était fatigué et calmé, dolent dans ses muscles et détendu dans ses nerfs. Mon esprit gardait le souvenir de la nuit, et cette nuit avait quelque chose d'effrayant, mais la matinée était claire, le soleil d'Elinora brillait, bas sur l'horizon, l'anneau traversait le ciel dans un flamboiement d'azur et de glace, de rose et d'indigo, l'air était doux, et je ne voulais pas penser à la nuit.

Cette obscurité et ce vide, disait une voix en moi. *Cette obscurité et ce vide, ce silence, ma voix dans le vide, et cette chose que je redoute et à laquelle ne sais pas donner de nom.*

« Tu ne dois pas penser à la nuit » me dit la voix d'Elina, et j'ai senti qu'elle me serrait la main. « Ton corps rit, aujourd'hui, *assar*, laisse rire également ton visage et ton esprit. »

Elle m'entraîna vers le fleuve, vers la confusion, vers les barques.

— Comment fais-tu pour savoir que je pense à la nuit, lui demandai-je.

— Je t'ai donné du plaisir, *assar*. J'ai été très heureuse cette nuit, et maintenant quelque chose de toi fait partie de moi, et quelque chose de moi fait partie de toi. Comme ça, je comprends tes pensées, un peu.

— Ne m'appelle pas *assar*, lui dis-je sans bien savoir pourquoi. Mon nom est Valdé. Dans tout l'univers il n'y a pas de patron.

— *Assar* veut dire beaucoup plus, fit-elle. Le patron est celui que tu aimes beaucoup, celui à qui tu veux donner beaucoup, le patron du cœur et de l'esprit, le patron de tout ce qu'on veut donner. J'aime bien ton nom, *assar* Valdé. Je crois que je resterai avec toi jusqu'à ce que tu aies trouvé l'homme que tu cherches.

Nous descendions vers les barques, sans nous préoccuper des couples qui s'étreignaient sous les arbustes ni des non-humains qui dansaient sur un air joué par un petit groupe de musiciens bariolés.

— Et ensuite ? demandai-je.

— Ensuite, je ne sais pas, je ne peux pas savoir. Peut-être que j'irai ailleurs, peut-être que je retournerai à Port-Elinora, peut-être que je resterai un peu avec toi, peut-être que je travaillerai dans le cirque, peut-être que je prendrai une petite barque et que je voyagerai sur la mer. Comment peux-tu savoir ce que tu feras demain, et après-demain et encore le jour d'après ?

De son bras tendu, elle m'indiqua une barque.

« Celle-là est petite et rapide, dit-elle. Je connais le batelier, il nous emmènera là où nous voulons aller. » Elle pressa le pas et je la suivis, un peu embarrassé dans ma simple combinaison, au milieu de tous ces gens vêtus de façon tapageuse, criarde, quand ils n'étaient pas à demi nus ou carrément nus, ce qui rendait encore plus vivant ce carnaval continu, incessant.

— Tu n'as jamais pensé à t'arrêter quelque part assez longtemps, à faire des projets pour l'avenir, à vivre avec quelqu'un ? » lui ai-je demandé, tout en sachant quelle serait la réponse.

— Et pourquoi le ferais-je ? Pourquoi devrait-on le faire ? Nous sommes à Elinora, nous *sommes* Elinora, et cet endroit est un lieu d'allégresse, notre vie est une vie de plaisir. Rester trop longtemps dans le même lieu ou avec la même personne ruinerait le plaisir que tu commences à éprouver. Alin ! cria-t-elle en adressant de larges gestes au batelier. Alin, nous devons nous rendre dans un certain endroit.

Le batelier se retourna pour nous regarder, et je pus l'observer. Il était vêtu de couleur pastel, avec un chapeau à plume. Les mains tenaient une rame, mais à l'épaule pendait un instrument de musique. Je n'ai pas été surpris. Je n'étais à Elinora que depuis un jour, j'étais physiquement serein, si mes pensées ne l'étaient pas tout à fait, mais, déjà, je ne m'étonnais de rien.

Le batelier, également ménestrel, nous regarda attentivement, moi d'abord, puis Elina.

— Alors tu veux l'emmener au cirque, dit-il, pensivement. Hier, il n'était pas prêt. L'est-il aujourd'hui ?

Elina secoua simplement la tête.

— Il est prêt, et il ne l'est pas. Il l'était quand il est arrivé, et il ne l'était pas. Je crois que Giulma avait raison. Il ne s'en ira pas et il ne cessera pas de chercher. Il ne changera pas plus qu'il n'a changé. Emmenons-le à la Ville qui rit, parce qu'il n'y a pas d'autre solution.

Comme si je n'existais pas, la fille et le ménestrel échangèrent un long regard. Que les apparences étaient trompeuses sur Elinora ! Maintenant, Elina semblait beaucoup plus mûre et sage que le ménestrel, celui qu'elle avait appelé Alin, celui qui m'avait attendu dans le jardin. Je me demandai combien il y avait de choses qui ne se disaient pas et ne se savaient pas au sujet d'Elinora et quelles étaient ces choses, je me demandai combien il y avait dans le reste de la Voie Lactée d'informations non disponibles et quelles étaient ces informations. Mais l'air était doux, la journée lumineuse, le fleuve limpide, la barque plaisante, ses occupants décontractés.

— Puisque tu le dis, concéda le ménestrel. Monte à bord, Valdé. Et toi aussi, Elina. Le voyage sera assez long.

Il appuya la rame sur le bord du quai, quand nous fumes montés, et poussa la petite embarcation dans le courant.

— Au-delà de Port-Elinora, nous avons banni toute forme de technologie, m'expliqua-t-il, comme en manière d'excuse. La vie doit être vécue selon les rythmes anciens, pour nous permettre de jouir du temps qui passe. Je rappelle que les voyages étaient longs et lents même au temps jadis où nous allions de monde en monde pour chanter nos chansons.

— Ce n'est pas un hasard, dis-je pensivement, tandis que la barque prenait de la vitesse et serpentait entre les autres embarcations sur le fleuve. Elina m'attendait au port, toi dans le jardin, et Giulma m'a toujours attendu là où il se cache. Je devrais être furieux contre vous.

— Pourquoi ? fit Elina.

— Pour ne pas avoir répondu mille et mille fois, alors que j'ai posé la question mille et mille fois. Pour m'avoir obligé à venir ici. Pour m'avoir transformé en un jour et une nuit, quelle que soit la chose qui m'est arrivée.

— Il ne t'est rien arrivé, expliqua Alin qui suivait le courant. Tu n'as pas changé, personne ne change, à Elinora. Et pourquoi Giulma aurait-il dû te répondre ? Il y a si longtemps qu'il t'attend. Tu devais venir ici, en fin de compte. Tu devais venir ici et emprunter ces chemins, voyager sur ce fleuve, rencontrer Elina, respirer cet air et trouver quelque répit. Tu étais anxieux et effrayé, comme tous ceux qui viennent à Elinora. Si Giulma t'avait répondu, tu le serais encore davantage, et tu ne serais pas venu.

— Assar Valdé, dit Elina, nous n'étions pas seuls à t'attendre au port. Celui d'entre nous qui t'aurait vu et t'aurait aimé t'aurait approché, et les autres seraient partis. C'est comme ça.

— Tu veux dire que tu m'as choisi ? Qu'Alin m'a choisi ? Que quelqu'un d'autre que vous aurait pu m'approcher ?

Ils n'ont pas répondu, mais je connaissais déjà la réponse.

La barque glissait sur le fleuve.

Ce fut un étrange voyage... long, lent et intense. Le fleuve était large, le courant était fort mais lent. Nous faisons halte à midi et le soir nous descendions à terre pour trouver des endroits agréables où il y avait peu de monde, mais où on pouvait manger, boire et se distraire. Il y avait des files de roulottes, vieilles roulottes

en bois tirées par des chevaux, roulottes de petits cirques et de compagnies de saltimbanques qui tournaient par-ci par-là dans la campagne pour donner et éprouver du plaisir. Il y avait des petits groupes d'hommes, de femmes et de non humains qui étaient manifestement venus de l'espace, mais qui avaient décidé de rester sur Elinora pour y mener une vie simple, simple et heureuse. Il y avait des campements de comédiens et de danseurs, avec une seule et énorme charrette pour les costumes et le matériel, c'était eux qui me plaisaient le plus, parce que, le soir, ils allumaient un grand feu et mangeaient assis dans l'herbe ; à la fin il y avait toujours quelqu'un qui chantait de vieilles histoires ou racontait des histoires fantastiques, puis une jeune femme se mettait à danser, tous dansaient, et chacun choisissait un ou une partenaire, ou plusieurs, et ils faisaient l'amour nonchalamment, comme si c'était la suite de la danse, puis ils se remettaient à boire, ils fumaient les nombreuses et délicieuses drogues d'Elinora, et quand je m'endormais, quelquefois avec Elina pelotonnée contre moi, quelquefois avec Alin, et d'autres fois avec une inconnue, une fille du campement, je me reposais vraiment, je ne pensais à rien, ni au silence ni à la désolation, mais simplement à des choses faites de couleurs, de musique, de plaisir ; mes rêves étaient paresseux et tranquilles comme les jours et les nuits.

Il y avait en moi quelque chose qui changeait, qui se dissolvait dans la tiédeur d'Elinora, mon apparence même changeait : ma combinaison s'éclaircissait chaque fois que je la plongeais dans l'eau du fleuve pour la retrouver propre et fraîche ; et bientôt sa surface commença à recueillir quelques-unes des paillettes qui adhéraient à la peau d'Elina ; moi aussi, je commençai à trouver un plus grand plaisir aux danses devant le feu, aux soirées paresseuses, entre les convois paresseux, joyeux qui parcouraient les plaines, les collines et descendaient au bord du fleuve pour s'offrir des heures d'allégresse.

« On pourrait rester ici », dis-je un soir, après sept jours ou sept mois de voyage, allongé dans l'herbe, en train d'observer le scintillement du ciel et l'anneau fantasmagorique qui formait un pont gigantesque entre les horizons d'Elinora. Les convois n'étaient pas encore descendus jusqu'au fleuve, notre barque à l'amarrage flottait paresseusement ; je pouvais caresser la peau scintillante d'Elina allongée à mon côté, et Alin caressait, paresseusement, les cordes de son instrument, dont il tirait des cascades de notes qui dansaient telles des lucioles dans l'air tiède. « Nous pourrions rester ici dix jours ou un an et rencontrer toujours de nouveaux convois, de nouveaux jongleurs, et rester ensemble. Ce serait superbe.

— Tu n'en aurais pas de plaisir, *assar*, murmura à mon oreille la voix d'Elina. Au bout d'un moment, tu t'inquiéterais et tu recommencerais à parler, la nuit, d'un ciel sans étoile. »

Un ciel sans étoiles, noir, noir comme l'abîme... Un instant, je me suis vu moi-même, figure obscure, impassible, au milieu de la grande salle de Yulna, aux parois couvertes de panneaux et brillante d'ordinateurs, parsemées de projections holovidéo, filaments brillants et grappes ardentes qui palpitaient et papillonnaient légèrement sur les côtés, là ou, l'un après l'autre, ils s'éteignaient, comme si une grande main se déplaçait sur un invisible tableau noir afin d'effacer une ancienne écriture à la craie désormais inutile, dépassée. Et par quelle autre écriture l'avait-elle remplacée, cette grande main ? *Tu l'as demandé tant de fois, tu es venu ici pour le savoir ; maintenant tu es étendu sur la rive du fleuve, et tu tends la main...*

Je tendis la main et effleurai les boutons des mamelons naissants sur la poitrine d'Elina. Je la sentis vibrer un instant, puis je me tournai sur le côté et posai les mains sur sa peau scintillante, le long de ses flancs, en descendant, vers le pubis

glabre, et mes doigts, légers, s'infiltrèrent dans la petite ouverture qui savait me donner du plaisir, hésitèrent tout en s'imprégnant de l'humidité des parois palpitantes, se remirent à bouger, tandis que s'éloignaient les notes chantées par Alin. Plongé dans un état de torpeur et de plaisir, j'entendais sa voix qui saluait et d'autres voix allègres qui lui répondaient ; je compris qu'un convoi arrivait et qu'il allait y avoir des danses, des chants, des jeux, de la nourriture et de l'alcool, des femmes qui m'accompagneraient sur la courte route du plaisir menant au sommeil...

« *Assar*, murmura la voix d'Elina à mon oreille, tandis que sa main cherchait mon aine pour jouer avec moi, comme je jouais avec elle. Ne te réveille pas, n'ouvre pas les yeux. Cette nuit, c'est moi qui te donne du plaisir. »

Ce fut le lendemain, sur le fleuve, que nous rencontrâmes la Mort.

Tout d'abord ce fut une silhouette noire, indistincte qui apparaissait derrière le coude le plus éloigné du grand cours d'eau, une autre barque qui remontait le courant que nous descendions, avec Alin qui ramait et Elina qui, étendue, nue et scintillante dans le soleil, chauffait et colorait son petit corps sous les rayons tièdes et réconfortants. J'étais assis à la proue, je regardais l'eau, l'esprit vide de toute pensée autre que le souvenir de cette nuit de jeux et d'orgasmes où nous étions enveloppés de musique et de lumière, heureux de savoir que notre plaisir se communiquait à ceux qui nous regardaient et nous entouraient, complètement perdus, égarés dans nos corps, comme la première nuit à Port-Elinora. La forme noire qui s'approchait ne m'a pas frappé tout de suite, car je pensais lumière, feu, peaux tièdes et douces ; il n'y avait pas place pour d'autres préoccupations ; il était assez fréquent de rencontrer d'autres embarcations sur le fleuve... d'entendre un appel, de percevoir l'agitation allègre d'une rame, la flambée du désir dans l'œil des femmes et des hommes, des paupières qui se fermaient à demi au moment de réfléchir à la décision à prendre : s'arrêter un instant sur la rive et prendre son plaisir, ou poursuivre vers quelque autre plaisir le long du cours d'eau.

Mais bientôt je fermai à demi les yeux pour mieux voir dans le scintillement du soleil, parce que la barque était longue et noire, qu'elle avait une proue arquée comme le col d'un cygne et qu'il y avait quelque chose d'austère et de mystérieux dans la figure solitaire qui se dressait à la poupe et se servait de sa perche d'une étrange façon.

Je me tournai vers Alin qui continuait à ramer.

« Je trouve cette embarcation bizarre, lui dis-je. Je n'en ai jamais vu de pareille sur le fleuve.

— Quelle embarcation ? demanda-t-il sans s'interrompre.

Je tendis le bras.

Il leva les rames, arrêtant notre barque, ferma à demi les yeux et eut une expression indécise, étonnée :

— Je ne vois rien. Et toi, Elina, qu'est-ce que tu vois ?

Au fond de la barque, elle se redressa. Son visage jeune et innocent me parut d'un coup vieillir de plusieurs années, et je remarquai à nouveau cette curieuse sagesse qui m'avait fasciné, sa façon bien à elle de sentir les choses que j'étais trop jeune et inexpérimenté pour partager avec elle. Et je me surpris à trembler, parce que je lisais sur son visage quelque chose d'étranger à Elinora, monde de la joie ; j'y lisais incertitude, souffrance, douleur.

— Tu te trompes » dit-elle ; sa voix même avait changé ; elle paraissait plus profonde et plus réfléchie qu'elle ne l'avait jamais été. « Il y a quelque chose, une brume indistincte. Et il n'y a ni plaisir ni joie dans la brume.

— Mais je vois une barque. Une barque noire comme la nuit, avec une proue longue et fine comme le cou d'un cygne, et une figure à la poupe qui tient sa perche en l'air. C'est bizarre que la barque continue ainsi, parce que la perche ne touche pas l'eau...

— Tu vois tout ça, murmura Elina. Tu vois tout ça sur le fleuve. Mais il n'y a qu'un peu de brume.

— Je ne vois même pas de brume, fit Alin. Continuons. Dépêchons-nous.

— Non. Arrête toi, dis-je, dans un élan soudain, parce que maintenant je distinguais mieux ce qui venait vers nous sur le fleuve. Je t'en prie, arrête-toi. Je dois...

Et c'est à ce moment que j'ai vu la Mort qui me souriait.

La Mort était un squelette blanc, ricanant, entièrement enveloppé dans un grand manteau noir, au capuchon relevé de sorte que le crâne blanc luisait dans le soleil. Ce qu'elle brandissait, ce n'était pas une perche, mais une longue faux courbe qui luisait étrangement dans les rayons du soleil. La Mort était seule sur la barque noire, avec l'arc de sa longue proue qui portait à son extrémité non pas une tête de cygne mais un crâne décharné, noir lui aussi comme tout ce qui touchait cette étrange barque. Debout à la proue, je fixais l'apparition ; celle-ci me rendit mon regard, et tout le reste avait disparu autour de moi, le fleuve, le soleil, la musique d'Alin, jusqu'au scintillement coloré du corps nu d'Elina. Sur le fleuve il n'y avait que la Mort et moi, deux voyageurs qui suivaient des routes opposées et se rencontraient maintenant derrière la courbe du fleuve.

« Qui es-tu ? demandai-je à la Mort. D'où viens-tu ? »

La voix qui me répondit était froide et vibrante, glacée et lointaine comme l'immensité de l'espace sidéral. Elle était l'écho de distances infinies, de courants de poussière cosmique et d'angoisses qui n'avaient pas le droit d'exister sur Elinora, mais qui s'y manifestaient alors parce que la visiteuse les avaient apportés avec elle depuis les profondeurs des espaces étoilés.

— Tu peux imaginer d'où je viens, fit cette voix. Je suis ici pour toi. Quand je t'appelais, tu ne répondais pas, tu n'es pas revenu pendant que je t'attendais, et maintenant je te vois désorienté, luisant de lumières que je ne connais pas. Le contact est partiel, et je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

En disant cela, elle souleva un peu plus sa faux, et sa silhouette se fit indistincte, ondoyante, comme si l'image me parvenait à travers un grand voile liquide, puis l'image retrouva sa netteté et je sentis le vent, un vent froid dont je ne me souvenais pas, un vent qui n'avait pas sa place sur Elinora.

— Va-t-en, lui ai-je dit alors. Va-t-en. Je n'ai rien à te dire. Poursuis ta route.

Une fois de plus, l'image ondula... le voile liquide bougea, le vent retrouva sa tiédeur d'Elinora, puis la faux scintilla, noire à nouveau, et le squelette me sourit, d'un sourire amer, semblable à celui d'un être qui aurait perdu sa chair, son innocence et son plaisir.

— Valdé, me dit la Mort. Tu as un motif pour venir ici, maintenant, et tu as un objectif. Tu ne peux pas oublier le premier et trahir le second. Dis-moi ce que tu sais et ce que tu as trouvé.

— J'ai trouvé le plaisir. J'ai trouvé l'innocence, le bonheur et la joie. J'ai trouvé le fleuve, une barque et un voyage qui ne finit pas. J'ai trouvé tout cela.

— Tu n'as rien trouvé d'autre ? demanda la Mort sur le ton d'une supplique, tandis qu'elle ondoyait, s'estompait, avant de redevenir un instant nette et noire, dans son souffle de vent froid. Mais tu avais dit... Tu avais promis...

— Va-t-en ! dis-je dans ce qui fut presque un cri. Tu n'as aucun droit d'être ici, tu n'appartiens pas à ce monde-ci, ce n'est ni ta place ni ton temps. Va-t-en et laisse-moi tranquille. Si tu veux encore me chercher, suis la route que j'ai suivie moi aussi. Va-t-en !

La Mort ondoya, traversée de faibles rides, et devint ce qu'Elina avait dit... de la brume noire, des volutes de brume sur le miroir luisant des eaux fluviales.

« Tu ne peux pas nous laisser sans réponse » me sembla-t-il entendre. Dans un souffle de vent plus froid qui provenait de la brume. « Tu ne peux pas... nous laisser... sans réponse !... »

Va-t-en !

C'était un cri, un hurlement, un ordre, une protestation émanant de la voix, de l'esprit et du corps. C'était devenu vent, vent soudain, chaud, parfumé par les odeurs d'Elinora ; les eaux s'étaient ridées, agitées, le vent avait effleuré la brume ; la brume s'était dissoute, me laissant au milieu du fleuve, debout à la proue de la barque, l'esprit vide et libre ; mon corps cherchait le contact près du corps d'Elina, au fond de la barque.

Mais il n'y avait pas d'Elina. Quand je me retournai, je vis que le fond de la barque était vide ; la rame était appuyée sur le bordage, oubliée, et j'étais sur le fleuve. Il restait un scintillement de paillettes incrustées sur le bois humide pour me rappeler que, quelques instants plus tôt, Elina était là, ainsi qu'Alin et sa musique. Mais maintenant la barque était vide, le fleuve était vide, et, dans un frisson, je pensai que, moi aussi, je me sentais vide, beaucoup plus vide.

La diseuse de bonne aventure était une grande femme blonde qui portait un bandeau de gaze bleue sur le front, avait la peau brunie et seulement quelques paillettes. Elle était nue, à l'exception de simples chaussures. Elle était belle, comme toutes les femmes d'Elinora. Assise dans l'herbe, jambes croisées, elle montrait au fleuve la toison claire et touffue de son entre-cuisse ; elle s'adossait à la roulotte, une roulotte tout en couleurs, historiée de demi-lunes, de sphères et de gnomes souriants. On pouvait lire en grandes lettres écarlates TON PASSE, TON PRÉSENT ET TON AVENIR. Quand j'accostai sur la rive, elle me sourit et elle resta assise, m'étudiant de ses yeux mi clos.

J'amarrai la barque, posai les rames et descendis dans l'eau, me mouillant les pieds et la combinaison qui, maintenant, n'était qu'un scintillement de paillettes, clair, clair comme l'anneau qui se dessinait dans le ciel du soir.

« As-tu vu passer un ménestrel et une jeune fille ? » lui demandai-je, comme j'avais questionné tous ceux que j'avais rencontrés durant le jour, sans même la saluer ou essayer quelque formule de politesse. « Tu les as vus ? »

La femme blonde continuait à me fixer ; je perçus le scintillement dans ses yeux. Alors sa beauté me frappa, à travers mon inquiétude et mon désarroi.

— Assieds-toi, me dit-elle. Elle avait une belle voix, une voix chaude et sensuelle qui me donna le frisson. C'est le passé que tu veux connaître, ou le présent, ou l'avenir ? »

Je me suis assis devant elle, et nous sommes restés silencieux quelques instants jusqu'à ce qu'elle tende une main dans son dos pour prendre, dans quelque réserve au fond de la roulotte, une bouteille de liquide coloré.

« Bois ! » me dit-elle. « Tu as soif. »

Je constatai qu'en effet j'avais soif, et j'acceptai avec reconnaissance la boisson qu'elle m'offrait. Pendant que je buvais, elle m'observait, et je pensais à la question qu'elle m'avait posée.

— C'est, je crois, le présent que je veux connaître, lui dis-je. Je veux retrouver le ménestrel et la jeune fille. Je veux savoir où ils sont en ce moment.

Elle fit oui de la tête, lentement.

— Cela tu peux le savoir, dit-elle. Ce serait différent si tu m'avais demandé de connaître le passé ou l'avenir. Le premier, je ne peux pas te le dire ; le second, je ne veux pas te le prédire.

— Mais il est écrit sur ta roulotte, lui dis-je en buvant une gorgée : « TON PASSE, TON PRÉSENT ET TON FUTUR »

— C'est écrit parce que je suis voyante, répondit-elle. Mais ce que je sais ne compte pas ; seul compte ce que je peux dire. Ton passé est passé, s'il a été bon, te le rappeler t'apportera nostalgie et regret, ce qui ne procure pas de plaisir. S'il a été mauvais, il t'apportera mauvais souvenirs, mauvaises pensées, amertume, ce qui interdit le plaisir.

— Et l'avenir, alors ?

— L'avenir sur Elinora, c'est s'offrir du plaisir, dit-elle. Quel plaisir pourrais-tu avoir si tu savais ce qui t'attend ? Tu vivrais des choses déjà connues, tu ne t'étonnerais de rien, ce qui engendrerait ennui et lassitude, ainsi tu perdrais le plaisir qui t'attend. Mais le présent, le présent est ici, maintenant, tu ne peux ni te le rappeler ni le prévoir ni le modifier. Le présent est sur cette rive, ce soir, là où tu t'es arrêté.

— Mais le ménestrel et la jeune fille ? Tu sais ce qu'il en est ? Tu peux me dire où ils sont ?

— Ils sont en voyage. Oublie-les. Ils sont partis et ne reviendront pas, parce qu'ils avaient quelque chose à faire, ils l'ont fait et maintenant leur mission est terminée, ils sont partis ailleurs. Leurs souvenirs sont pleins d'amour pour toi, et de plaisir et ils te souhaitent du plaisir. Ils ne reviendront pas.

Je ressentis un pincement au cœur en pensant à Elina et à Alin qui avaient été ma vie sur Elinora, qui avaient été avec moi tant de jours et tant de nuits. Je maudis la Mort que j'avais rencontrée sur le fleuve, mais celle-là je l'avais chassée et, tandis que je la chassais, eux s'en étaient allés.

— Tu crois que je ne les verrai plus ? Je ne te demande pas de prédire l'avenir, voyante. Je veux simplement savoir ce que tu penses.

Elle secoua sa longue chevelure blonde.

— Et comment puis-je le savoir ? Peut-être que oui, peut-être que non. Quelquefois on se rencontre sur Elinora, quelquefois on ne se trouve pas. Ce monde est grand et offre beaucoup de plaisirs, et tu le parcourras en long et en large quand tu seras au Cirque des Comètes ; peut-être trouveras-tu la jeune fille et le ménestrel que tu cherches, ou peut-être d'autres comme eux.

Ces paroles me firent oublier un instant ce que j'avais pensé et ce que j'avais voulu savoir.

— Le Cirque des Comètes ? demandai-je. Tu veux dire que tu sais où il se trouve ?

— Je t'attendais, dit-elle en me tendant à nouveau le liquide. Je suis restée ici sur la rive à t'attendre ; demain nous partirons ensemble dans ma roulotte et nous arriverons au cirque. Une jeune fille t'a guidé sur presque toute la route, mais il convient que tu termines ton parcours avec une femme. Et cette nuit...

Le ciel pâlisait de plus en plus, le grand anneau s'enflammait de plus en plus, la brise était tiède, les eaux du fleuve coulaient en silence, et la femme changea de position, se glissant presque comme un serpent à côté de moi. Je perçus le contact de son corps, le parfum de sa peau, la légère odeur si particulière de son excitation.

Je posai la bouteille, je respirai ces parfums et je commençai à la caresser.

Le cirque était grand, coloré, chaotique et joyeux. Les roulottes disposées en demi-cercle avaient des couleurs vives, comme les animaux qui rugissaient, sifflaient, battaient des ailes dans les cages et comme le chapiteau autour duquel s'affairaient hommes et femmes qui tiraient des câbles et des fils, enfonçaient des piquets de bois à coups de masses. Il y avait des attroupements de personnes qui riaient et plaisantaient, échangeaient leurs commentaires, des oisifs et des curieux venus de Dieu sait quel coin de la région pour assister à l'arrivée du convoi ; il y avait quatre nains aux tenues cocasses qui jouaient aux dés et un gros homme noir et velu qui crachait le feu comme un dragon entre deux rires caverneux. Il y avait de l'animation et de l'activité, de la gaieté et de l'insouciance ; les clowns aux costumes voyants, munis de gros grelots brillants tiraient les curieux par la manche, les arrosaient ou faisaient exploser des petits trucs qui fumaient, ils sautillaient, riaient et battaient des mains devant la surprise de ceux qui étaient victimes de leurs blagues. Il y avait un groupe de bambins nus et sales qui se roulaient dans la boue près de la rive, se bagarraient, sautaient, couraient et se poursuivaient en poussant dans leur excitation des cris aigus et des rires joyeux. Il y avait quelques jolies femmes aux tenues provocantes qui trempaient de gros pinceaux dans des seaux de vernis et traçaient de gigantesques lettres de couleur sur des affiches inachevées annonçant des numéros exceptionnels et des spectacles inouïs.

Yura, ma diseuse de bonne aventure, arrêta sa roulotte à côté des autres et sauta à terre. Ce matin-là, elle portait une sorte de voile bleu qui dissimulait tout en le révélant son beau corps nu ; elle était très belle et, rien qu'à la regarder, je m'excitais à nouveau en pensant à la nuit.

Je descendis à mon tour, me laissant effleurer, entourer et finalement immerger dans ce tohu-bohu bariolé, au milieu des sons, des odeurs, des couleurs qui formaient le cirque, parce que c'était réellement LE cirque, l'image qui frappe l'imagination de l'enfant sur tous les mondes, le désordre pittoresque, le bonheur, l'agitation, avec son fond de mélancolie qui se mêlait au reste, accroissant le plaisir au lieu de l'atténuer. Alors je compris qu'il était juste que je sois arrivé là, ce matin-là, en compagnie de Yura, la voyante, au lieu de venir sur une barque conduite par un ménestrel avec, au fond, une gamine au corps scintillant. Je commençais à sentir vraiment Elinora, j'étais devenu Elinora même, et Yura m'avait accompagné pour le dernier trajet, le plus difficile, celui qui avait chassé les ombres accumulées quand la Mort noire avait soulevé sa faux.

Une silhouette extravagante nous aperçut et quitta un groupe d'oisifs pour se précipiter vers nous... un fou coiffé d'un bonnet à clochettes, vêtu d'une drôle de tunique de cuir passée sur son vêtement rouge, vert et jaune tout rapiécé, un fou au visage barbu enfariné et peint de couleurs très vives. Il vint jusqu'à nous en sautant et dansant. Et, en deux cabrioles impeccables, il nous avait rejoints. Alors, sous ce maquillage impossible et sous ces vêtements, je le reconnus à l'éclat bleu de ses yeux, au pli ironique, accusé de la bouche, avant même qu'il m'ait étreint et embrassé, puis qu'il ait fait de même avec Yura.

« Tu as réussi à l'amener » dit-il à Yura, et il rit, me tapa sur l'épaule. « C'est ta combinaison qui luit vraiment... tu es un spectacle, Valdé. Tu n'as pas pris une année.

— Toi non plus, lui dis-je en riant, et je l'étreignis de nouveau. Tu as même rajeuni... tu es plus jeune que quand je suis parti, et il s'est écoulé...

— Sur Elinora, on redevient jeune, dit Giulma, qui nous prit sous le bras, Yura et moi. Encore un miracle de ce monde-ci. Si Yura t'a amené ici, tu dois l'aimer, ce monde. Tu l'aimes ?

Un instant, quelque chose troubla ma mémoire... un doute, une incertitude, une angoisse... mais cela ne dura qu'un instant.

— Oui, je l'aime, murmurai-je. Tu avais raison, Giulma, comme toujours. »

Je me trompais, ou un éclair était passé dans ses yeux bleus ? Mais la pression de son bras était forte, son pas, rapide, tandis qu'il nous conduisait à une roulotte à grands damiers verts, jaunes et rouges portant en lettres couleur écrevisse l'inscription LE GRAND GIULMA avec une représentation stylisée du bonnet à sonnettes. Autour, tout le monde souriait, agitait la main, et quelques femmes s'arrêtèrent pour me regarder, les yeux mi-clos ; elles me sourient. Je compris que j'étais arrivé chez moi, que j'avais voyagé avec ces gens à travers tout Elinora, que j'avais toujours vu du nouveau, et que le bac qui m'avait mené à Port-Elinora, le grand astronave qui m'avait conduit là, dans ma simple combinaison de *manager* interstellaire, ma carte de crédit et toutes mes interrogations étaient loin, à ce moment, très loin.

Nous avons bu beaucoup de vin, ce jour-là, nous avons pris des drogues légères, et il y eut un grand bal, une fête colorée et fantastique pour célébrer mon arrivée. On m'a présenté toutes les bêtes et tous les artistes ; j'ai pu éprouver le frisson de celui qui se balance sur un trapèze, le géant velu m'a expliqué le truc du feu, et j'ai pleuré de joie comme un gosse quand une grande flamme est sortie de ma bouche sous les applaudissements et les oh !oh ! d'émerveillement de mon entourage. Puis quelqu'un est allé prendre une guitare et a commencé à en jouer ; nous nous sommes mis à danser, nous avons ouvert d'autres tonneaux de vin. Quand le grand anneau d'Elinora s'est enflammé dans le ciel du soir, nous étions tous heureux et ivres. Je me suis retrouvé le matin avec l'une des femmes qui m'avaient souri blottie sur mon corps, tandis que d'autres couples s'agitaient assez lourdement alentour. Enfin, nous nous sommes endormis alors qu'une guitare jouait toujours plus lentement ; nous nous sommes endormis ivres, épuisés, nus sur l'herbe tiède d'Elinora, dans le vent d'Elinora, près du grand fleuve paisible d'Elinora.

Et je me suis endormi heureux.

Ce furent des jours étranges, merveilleux, là près du campement d'Arviala, sur le fleuve, dans le Cirque des Comètes. Ce furent des jours de vin et de fête, de rire et d'allégresse, de spectacles suivis par des foules nombreuses et de superbes soirées, de drogue et de plaisir. J'ai appris à panser les animaux, et Giulma a commencé à m'apprendre ses tours... des tours ingénieux et surprenants, toujours nouveaux et imprévisibles qui faisaient rire les gamins, écarquiller les yeux des adultes, sourire et applaudir les femmes.

« Giulma le Jongleur, » me dit-il une fois, après un spectacle particulièrement suivi, avant la fête de la soirée, alors que tous les deux nous donnions à manger d'énormes quartiers de viande aux bêtes féroces qui ronronnaient comme de gros chats repus. « Ils me voient, ils rient et sont heureux. Et Yura dit la bonne aventure aux curieux sous sa tente, elle est heureuse et nous sommes ensemble. Tu vois, il y a deux façons de vivre sur Elinora ; c'est celle-ci que je préfère parce que tu peux aller, tu ne rencontres jamais deux fois le même endroit, et cependant le cirque est ton chez toi, le groupe se maintient, quoi qu'il arrive ; c'est superbe de vagabonder de la sorte. L'autre façon, c'est celle des plus jeunes ; eux n'ont pas besoin de retrouver quelque chose de sûr, de solide autour d'eux ; ils vont, changent de

campement, de région et de compagnie, ils restent quelque temps avec quelqu'un, puis, un beau matin, ils disparaissent, quelquefois tu ne les revois plus, mais si tu les revois, ils ont changé. Je suis heureux que tu sois là, Valdé. Tu me manquais. Même avec tout ça, avec tout le travail, avec tout ce bonheur. » Et sa main désigna l'herbe et le fleuve, les cages et les roulottes, le grand anneau qui scintillait dans le ciel, l'air et les étoiles, et ses yeux brillaient dans le visage enfariné et bariolé. « Je ressentais ton absence. Je suis heureux que tu sois venu. Je suis heureux que tu aies compris. »

Yura arriva derrière moi, me posa la main sur le bras. Maintenant je savais qu'elle était la petite fille que j'avais tenue sur mes genoux tant d'années plus tôt, la fille unique de Giulma, même si j'avais du mal à faire le lien entre ce temps-là, ces lieux-là, cette enfant-là et la belle femme mûre qui m'avait conduit au Cirque des Comètes, qui avait comblé le vide creusé en moi, ce matin-là, après le passage de la Mort, avec le souvenir d'un ménestrel et d'une gamine au corps nu et scintillant.

— Demain, nous lèverons le camp, me dit gaiement Giulma. Nous sommes restés trop longtemps à cet endroit, il faut changer. Nous irons au nord, ou peut-être à l'ouest, parce qu'on annonce un autre convoi et que nous voulons le rencontrer. »

Je savais ce qui se passait quand deux convois se rencontraient, parce que Giulma, Yura et les autres m'en avaient parlé avec enthousiasme et impatience... C'était la fête, la plus grande de toutes les fêtes dans la vie d'un cirque et je savais que cela signifiait des jours et des jours de plaisir et de joie, je le comprenais et je le lisais dans les yeux brillants, dans les mouvements vifs et dans la fièvre lente qui s'emparaient de mes compagnons, dans la façon dont on chargeait les grosses barriques de boissons alcoolisées sur des charrettes, dans la façon dont les acrobates se déchaînaient sur les trapèzes, dont les clowns déversaient des torrents de boutades et de jeux étincelants, pirouettaient sur la piste infatigablement. Je le comprenais aussi, le soir, par l'avidité, la fantaisie plus débridée avec lesquelles les femmes inventaient de nouveaux jeux amoureux.

Cette nuit-là je rêvai d'un ciel noir, immense, infini où flottaient de petits feux qui s'éteignaient les uns après les autres, et je me retrouvai assis dans le lit, couvert de sueur, comme cela ne m'était pas arrivé depuis le jour de mon arrivée à Elinora.

C'était en pleine nuit. Le convoi dormait, les feux s'étaient éteints, et seules quelques braises rougeoyaient. Sur l'herbe étaient allongés des corps nus, enlacés ; seuls quelques-uns bougeaient encore, lentement, avec langueur, dans la zone crépusculaire qui sépare le plaisir du sommeil. La grande écharpe, l'anneau iridescent formait un pont entre les horizons obscurs de l'Elinora nocturne ; il y avait un vent léger, tiède et parfumé ; les animaux eux aussi dormaient dans leurs cages, rêvaient leurs rêves étranges, grognaient, miaulaient ou sifflaient sourdement dans leur sommeil. La respiration de la nuit était régulière, tranquille, je bougeais tel une ombre sur l'herbe, prenant garde à ne pas troubler ce repos, inhalant l'air parfumé et contemplant le reflet du grand anneau sur les eaux à peine, à peine ridées du fleuve. Déchaussé, pieds nus, je marchai lentement, descendis la faible pente, m'approchai de la rive et quand je fus près de l'eau dont je pouvais entendre le souffle tranquille couvrir le rythme plus profond du campement, somnolent, je me laissai glisser dans l'herbe, je m'allongeai à regarder le ciel et à écouter le fleuve, à compter distraitemment toutes ces étoiles qui palpaient dans l'air tiède et dense de ce monde.

« Moi aussi, je viens souvent ici, la nuit » me dit une voix connue, assourdie. Une ombre bougea, et je compris que Giulma était déjà là depuis quelque temps et que mes pas s'étaient inconsciemment limités à suivre les siens. « Depuis que tu es arrivé, je me réveille souvent durant la nuit.

— C'est la première fois », dis-je lentement. La nuit était si tranquille, la paix si totale qu'un simple chuchotement me semblait un sacrilège, la violation de quelque chose que l'on ne pouvait troubler. « Elina disait que je parlais la nuit, mais c'est seulement cette nuit que le rêve est revenu, et je n'ai pas pu retrouver le sommeil. Je croyais que c'était fini, oublié. Je croyais qu'Elina m'avait guéri.

— Et ce n'est pas le cas ? » Giulma parlait à voix basse et, me retournant, je pouvais voir ses yeux qui brillaient dans son visage de clown, ces yeux pénétrants, intelligents, intenses qui nous avaient hypnotisés tous, à Yulna, et qui nous avaient tellement manqué quand il avait décidé de partir pour jouer à être Dieu. « Tu n'es pas guéri de toutes les préoccupations, de toutes les frustrations, de toutes les angoisses ? Tu n'es pas heureux ?

Je réfléchis un moment.

— Je ne sais pas. Je crois que si. Ici, il est facile d'oublier ; il est facile de vivre chaque jour comme si c'était le dernier ; il est facile d'être heureux. À Yulna, je ne l'imaginai pas. Je croyais que rien ne serait changé, que je serais venu ici, que je t'aurais récupéré et que, d'une façon ou d'une autre, je t'aurais persuadé de revenir, parce qu'on a besoin de toi, de moi, de tous les autres, à Yulna, et, au contraire, j'ai changé et j'ai décidé de rester. Oui, je suis heureux. »

Il ne répondit pas, et ce silence se prolongea si longtemps qu'un doute est né. Quand je me retournai pour le regarder à nouveau, dans la lumière de la grande écharpe du ciel, son expression était étrange et me confirmait ce doute, si bien que je me relevai à demi, je le pris par l'épaule, je le secouai et j'élevai un peu la voix pour m'adresser à lui :

« Mais toi, tu ne l'es pas. » Et c'était un reproche. « Tu as construit tout ça, tu as fait oublier le reste à beaucoup d'entre nous, tu nous apprends à être heureux, mais toi, tu ne l'es pas. Ne mens pas.

Il soupira.

— Valdé, c'est difficile, dit-il. Il y a trop longtemps que je suis celui que je suis, je me suis battu trop longtemps, pour oublier. Les autres, oui, ils peuvent, même toi. Mais moi, je ne peux pas.

Cette fois, ce fut lui qui me prit par l'épaule et me secoua presque, tandis qu'il m'interrogeait :

— Tout d'abord, tes messages. Quelques mois après l'inauguration d'Elinora, ils ont commencé, toujours plus insistants. Puis c'est toi qui es venu. Et moi, je m'étais imposé de ne pas y penser, d'oublier, de ne pas être curieux, mais c'est plus fort que moi. C'est plus fort que moi, et, quand j'ai su que tu arrivais, je savais que tu poserais cette question. Pourquoi est-ce aussi urgent, Valdé ? Pourquoi ?

— Moi aussi, j'ai reçu un message, lui dis-je. Sur le fleuve, peu avant d'arriver ici. Il était flou, mal ciblé, mais irréfutable... Je l'ai visualisé comme une image de la Mort, avec son crâne, le manteau noir et la faux. C'était terriblement urgent et désespéré. J'ai dû mobiliser toute ma volonté pour le bloquer et le repousser. Ils doivent avoir engagé une quantité incroyable d'énergie... ce qui signifie qu'il leur faut une réponse, cette réponse qu'ils attendaient de moi. »

Maintenant, Giulma s'était assis, et, malgré son aspect clownesque, il avait les mêmes façons énergiques, concentrées, pénétrantes que j'avais connues à Yulna, quand il était le directeur du Centre et qu'il exigeait de nous, ses assistants et ses élèves, des réponses précises, exacts et brèves, une efficacité sans faille, une obéissance absolue.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. En quelques mots... quelle est la question qui exige une réponse ?

— Ça a commencé deux ans après ton départ » dis-je. Et les mots sortaient de mes lèvres presque malgré moi, parce qu'il était difficile de se rappeler les problèmes du grand Centre Sidéral, avant-poste scientifique du plus haut niveau de la galaxie, dans cette brise et cette tiédeur, avec le fleuve qui coulait lentement à côté de moi. « Quand nous avons perdu le contact avec les derniers signaux radio. Alors nous avons noté les variations du spectre. Il s'agissait des sources de lumière les plus éloignées... mais, dans le cadre du repérage par télé-ordinateur, les projections ont fait apparaître le phénomène, et il était absolument semblable à celui que tu avais étudié pour les sources radio. Une altération du spectre, un affaiblissement de la magnitude et, par la suite, une forte émission de signaux... puis rien. Comme si quelqu'un avait effacé ces sources lumineuses avec une éponge. Il n'y a plus que le vide là-haut, maintenant, Giulma. Il n'y a pas de signaux radio ni de projections lumineuses, ni autre chose. Il n'y a que le vide qui se rapproche.

Il fit lentement oui de la tête et regarda la grande écharpe colorée dans le ciel.

— La seconde phase, murmura-t-il, comme si mes paroles étaient venues confirmer ce qu'il savait déjà. C'était prévisible. Tu dis que ça a commencé deux ans après mon départ ?

— Oui. Et ça a duré en tout dix ans. Mais ensuite...

Il m'interrompit :

— Mais ensuite, cette phase elle-même s'est terminée. Et une autre a commencé, n'est-ce pas ? Celle qui a fait qu'il était encore plus urgent de fournir une réponse, de retrouver les fous qui avaient décidé de créer un parc de loisirs galactique, une planète heureuse et de se transformer en jongleurs et bouffons, prestidigitateurs et acrobates, au lieu de se préoccuper des grands problèmes scientifiques, de la naissance et de la mort des galaxies, des confins de l'espace, des énigmes du temps ? C'est comme ça, non ? »

Maintenant, les mots me sortaient de la bouche avec l'intensité qu'ils auraient eue avant mon arrivée à Elinora, quand mon problème avait paru assez énorme et effrayant pour effacer tout le reste, y compris le plaisir, y compris le bonheur, y compris l'amour :

— Et que devons nous penser ? demandai-je. Quand, d'un jour à l'autre, nos meilleurs esprits scientifiques, les astronomes, les astrophysiciens, les biologistes et les mathématiciens, tout le corps enseignant de la plus grande université de la Voie lactée, ce groupe d'idoles que nous avons hissées sur nos autels personnels ont démissionné sans donner d'explication, sans fournir une justification pour venir à Elinora ? Des personnes qui ont découvert les propriétés les plus étranges de la matière, qui ont allongé de cent années et plus la vie moyenne des hommes et des autres espèces, qui ont donné à la galaxie la période la plus longue et la plus constante de stabilité et de bien-être, tout à coup convertis à un projet dément qui, depuis plusieurs siècles, avait été élaboré par une équipe de cinglés...

— Avec notre aide, dit-il, le projet a été parachevé, et aujourd'hui Elinora est une réalité. D'autres Elinora sont en création dans la galaxie, et les gens découvrent le plaisir, le bonheur et l'innocence. Toi même, Valdé, tu serais stupéfait si tu savais à quel point, en neuf ans, l'existence d'Elinora a changé les comportements, les habitudes et les espérances de milliards d'êtres humains et autres.

— Mais pourquoi ? Pourquoi êtes-vous partis ? Pourquoi avez-vous renoncé à votre existence ? Pourquoi nous avez-vous laissés seuls, sans même une piste pour nous guider, pendant que dehors, là-haut, l'univers s'éteint ?

— Et le gouvernement ? Que dit le gouvernement ?

— Le gouvernement a ses problèmes. Et beaucoup de ses membres préfèrent consacrer leur temps libre à des vacances sur Elinora ; le problème est trop lointain, trop abstrait pour les intéresser. Elinora signifie la richesse, et devant ce torrent de richesse, crois-tu qu'il y en ait un seul pour discuter votre choix, essayer de vous faire revenir au Centre afin de vous occuper de problèmes d'espaces si lointains qu'un esprit normal ne peut même pas les concevoir ?

Je le vis sourire.

— C'est bien ainsi, dit-il. C'est exactement ce que j'avais espéré.

— Mais pourquoi, Giulma ? demandai-je presque sur un ton de supplication. Pourquoi, là, dehors, les étoiles sont-elles en train de s'éteindre ?

— Parce que... » Il me prit par le bras, me fit lever. D'un geste ample que, désormais, je lui connaissais bien, il me montra tout ce qui m'entourait... Elinora et son ciel, son herbe, son fleuve, ses étoiles qui luisaient, chaudes et proches et éternelles aux côtés de la grande écharpe cosmique. « Parce que tout cela est un don précieux, Valdé, le bonheur, l'innocence, le plaisir, la joie. Parce que cela était le seul don que nous pouvions faire à la galaxie, parce que cela devait advenir au moment le plus grandiose et le plus splendide, pour la célébration du Septième Centenaire, devait se répandre comme une tache d'huile afin que sur tous les mondes et en tout lieu les humains et les autres espèces découvrent le bonheur du corps, la paix de l'âme, le plaisir et la joie, pour pouvoir vivre et mourir en paix.

— Vivre et mourir » dis-je, et un grand vide se creusa en moi. Je revis mentalement mon rêve, ce tableau noir effacé par une main capricieuse, et peut-être une autre main prête à écrire une nouvelle formule, une nouvelle histoire, une nouvelle vérité sur cette immense, sur cette ancienne surface noire. « Oui, vivre et mourir. »

— Tu *sais*, n'est-ce pas, Valdé ?

— Non. Moi, je ne *sais* pas. J'ai été ton élève, j'ai travaillé avec toi et avec les autres pendant de nombreuses années, j'ai travaillé seul, toutes ces années, sans une piste, sinon les allusions que j'avais entendues de ta part, sinon les recherches scientifiques que tu m'avais ordonné d'entreprendre, bien qu'alors je n'en aie pas compris le sens. Je soupçonne, je pense, j'imagine, mais je ne *sais* pas. C'est pour savoir que j'ai quitté le Centre, que je suis venu à Elinora, que je t'ai cherché. Aucun de nous ne *sait*. Je crois que tu sais, que tu as toujours su et qu'Elinora est ta réponse, cette réponse que tu n'as jamais voulu nous donner.

— C'est peut-être le cas, dit-il. C'est peut-être le cas, et peut-être as-tu déjà deviné la réponse, mais si c'est le cas, y avait-il une autre solution ?

— Y a-t-il une autre solution, Giulma ? » demandai-je et je pensai que, s'il m'avait donné une réponse affirmative, j'aurais pu oublier Elinora et la joie que j'y avais trouvée, alors je l'aurais arraché à ce lieu et à ce temps, au risque de lui faire du mal. « Y a-t-il une autre solution ?

Il soupira.

— Non. » La réponse tomba, sèche, coupante, définitive. « Parle-moi de la troisième phase. Il s'agit de la contraction des masses galactiques, n'est-ce pas ? »

Lui, il *savait*. Tandis qu'il tournait avec son cirque à travers Elinora, loin des appareils scientifiques les plus sophistiqués du Centre, maintenant depuis quinze ans, et plus éloigné du cœur battant de la Voie Lactée, il savait.

— Oui.

— Quand cela a-t-il commencé ?

— Il y deux ans. Le phénomène reste périphérique, mais il gagne plus rapidement que les précédents.

De nouveau, il fit oui de la tête.

— Nous pensions avoir calculé avec une certaine approximation la rapidité du phénomène. Mais il est, je vois, plus rapide que nous ne l'avions prévu.

— L'univers s'éteint, Giulma. L'univers s'éteint, et le tableau noir s'efface. Pourquoi cela se produit-il ? Qu'allons-nous devenir ? Pourquoi, Giulma, pourquoi ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il, et, dans la nuit, sa voix semblait étrangement forte, comme la sentence d'un juge. Aucun d'entre nous ne le sait. Notre science est totalement incapable de comprendre ou d'affronter ce qui se passe. Je peux seulement me dire qu'un jour, dans le passé, quelque chose ou quelqu'un... en dehors... a allumé tout cela, pour donner lumière, joie, chaleur et vie, et puis... »

De son geste coutumier, il indiqua les étoiles et l'immensité vide qui les séparait, là-haut, au-dessus de nos têtes.

« Puis peut-être le système est-il devenu vétuste, poussiéreux ou peut-être les décorations sont-elles passées de mode, comme cela t'arrive quand, chez toi, tu veux changer l'ameublement. Ainsi, quelque chose ou quelqu'un est actuellement en train d'éteindre les étoiles, d'effacer le tableau noir. Et ce qui se passe, nous ne pouvons pas l'empêcher, ni le comprendre, ni savoir quel système viendra ensuite, ni où nous finirons, quand nos lumières, nos étoiles s'éteindront à leur tour. Mais nous pouvons vivre entre temps et le faire non pas dans l'angoisse et dans la peur, mais dans la joie et le plaisir. Nous pouvons redevenir des enfants, être jeunes dans univers si vieux qu'il a besoin d'être renouvelé de fond en comble, nous pouvons dispenser tout ce qui peut nous rendre heureux, nous donner la sérénité en ce Septième Centenaire. Et il est inutile d'annoncer des catastrophes, inutile de créer le désespoir, inutile de lutter contre ce que nous ne parvenons même pas à comprendre. Elinora n'a été que le début, Valdé. Ici, nous sommes heureux, ici nous pouvons vivre, notre exemple fait naître d'autres Elinora, et bientôt ce bonheur se diffusera dans tout l'univers connu. Puis... »

— Et puis ? Que se passera-t-il à la fin ? Quand les étoiles voisines commenceront à s'éteindre, quand tout le monde mourra, quand il ne sera plus possible de cacher la vérité ?

— À quoi bon le savoir maintenant ? Quel sens cela a-t-il de hâter le moment de la peur ? Il viendra, j'ignore quand, mais certainement plus tôt que nous ne l'imaginons. Et quand il viendra nous aurons peur, mais entre temps... qu'est-ce que tu proposes de faire d'autre ? »

Nous sommes restés silencieux plusieurs minutes, ou peut-être plusieurs heures, parce qu'une lointaine clarté faisait pâlir le ciel à l'orient, que la splendeur de l'anneau commençait à s'atténuer, et nous nous sommes levés pour gagner la pente qui menait aux campements. Je respirais l'air d'Elinora, le vent tiède d'Elinora ; mon esprit lui-même s'était apaisé, je ne pensais plus à l'angoisse qui m'avait étreint au moment où je m'étais trouvé face à face avec la vérité. Les couples nus bougeaient nonchalamment, des bras se tendaient en l'air pour s'étirer après le sommeil, les animaux étaient bien réveillés dans leurs cages, et quelqu'un travaillait déjà autour des véhicules pour les préparer au voyage. Nous allions parcourir la plaine, rencontrer l'autre convoi, et il y aurait une grande fête. Assis dans un coin, le géant barbu répétait un nouveau numéro, et ses bouffées de feu dispersaient la pénombre de l'aube. Un groupe d'enfants s'étaient arrêtés derrière lui, écarquillaient les yeux, admiraient, encore lourds de sommeil mais trop fascinés pour se rendormir.

Giulma se dirigea vers sa roulotte, d'un pas plus lent, et l'expression de ses yeux contrastait étrangement avec le maquillage déjà défait de son visage. Mais quand il pressa le pas, les grelots de son bonnet tintinnabulèrent, et je vis Yura qui

venait vers moi ; alors je pensai que ce serait une belle journée dans la roulotte, sur la plaine.

Je levai les yeux vers le ciel, où l'écharpe colorée pâlisait déjà et où les étoiles s'éteignaient une à une dans la clarté de l'aurore. Derrière moi, le fleuve scintillait, calme, reflétant les premiers rayons du soleil qui ne parvenait pas encore à se dégager tout à fait. Puis la dernière étoile s'éteignit, et il fit jour.

FIN

Nouvelle traduite de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

Konrad et Karina

(Jean-Pierre Planque)

Konrad connaît Karina depuis que le monde vit.

Karina le rencontre plus tard, quand Ciel et Terre s'assombrissent.

J'ignore tout de leur véritable histoire. Fut-elle un jour écrite ? Je n'en sais rien et vais tenter de vous la conter avec mes mots. Tout commence quand Konrad rencontre Karina. Ils sont sur la grande plate-forme marchande de Jupiter que d'aucuns ont un jour visitée, et qui brasse tant de gens, tant de projets et tant d'idées. Vous savez, cette immense place du système solaire où il est de bon ton de converser de l'épuisement des mines martiennes, des rébellions des prisonniers recyclés sur Deneb, de conclure des alliances entre planètes, de trouver des accords, des marchés, ou encore des amours extra-planétaires...

Konrad cherche depuis quelques années un monde nouveau. Le sigle de la Confédération hante encore son habit fatigué, mais il s'en moque bien ! Son vaisseau l'attend en orbite sécurisée. S'il trouve un jour un monde nouveau, la Confédération pourra aller se faire voir ; ce sera pour y couler des jours paisibles ! Il a erré longtemps, posé des questions, écouté des vies. Il a souvent pleuré avec des êtres sans histoire, et trituré sa peine avec eux pour les faire parler... Quelques femmes se sont risquées à braver l'étreinte de ses bras. Il les a toutes aimées, souvent broyées ; mais aucune, jamais, ne lui a montré sur une carte de l'espace l'endroit qu'il recherche. Aucune.

J'ignore quelle fut leur rencontre et qui prononça les premiers mots. Mais je les vois : Konrad toujours avec ses cartes du ciel, un peu gauche et meurtri, ne sachant plus que dire, et elle le regardant avec des yeux immenses.

« Je cherche Almitra, la ville-planète décrite dans un livre ancien. Pourriez-vous m'aider ? »

Karina baisse les yeux, regarde les pieds nus de l'étranger. Elle sent qu'il vient du monde étrange et décalé qu'elle aime, mais ne sait que répondre. Almitra ? Elle cherche dans sa mémoire. Oui, elle se souvient d'un livre ancien. Un écrivain terrien dont le nom frôle un instant sa mémoire... Gibran ? Mais elle a tout vendu, ne peut lancer aucune recherche sur aucun réseau planétaire...

— Oh, je suis si pauvre, dit-elle. Si vous saviez, je n'ai plus rien que moi....

Pour lui montrer, la jeune femme retourne les poches de sa combinaison de pilote.

Une poussière dorée coule vers le sol. Konrad se penche.

— De l'or, s'écrie-t-il, c'est de l'or !

Karina sourit.

— Ah, bon. Tant pis...

Elle lui dit qu'elle a trouvé cette poussière chez un négociant vénusien.

— Rien que pour le faire chier, lui faire payer sa sale tête liftée et son gros ventre.

Elle rit et ajoute :

— Il n'a pas été foutu de me baiser, ce porc... Ne rêve pas, Chéri, l'or terrien ne vaut rien. On trouve de l'or en quantité partout ! Les Compagnies ont laissé tomber ce métal depuis très longtemps...

Konrad la regarde enfin. Le fin visage de Karina exprime force et douceur. Elle a tressé ses longs cheveux bruns avec des algues rouges d'Exania. Un collier de perles vivantes coule entre ses seins. Une combinaison verte de pilote de combat, tachée et déchirée, tente de cacher des formes rondes que Konrad ne peut manquer de remarquer.

— Tu vends quoi ? demande-t-il.

— Tout et rien. Je revends tout ce qui tombe dans ma main innocente. Tu veux un grille-pain ? Je l'ai trouvé dans le musée EXAS.3. Tu sais, cette horreur que les Terriens ont installée sur leur lune et qui attire les foules vénusiennes. J'ai entendu dire que les Xuéniens utilisaient des grille-pain pour faire griller leurs ennemis. Tu sais, les Jahéliens, ces créatures lézaroïdes qu'ils exportent dans toute la galaxie sous forme lyophilisée. Tu en as certainement mangé...

— Mais ça sert à quoi ? Je veux dire : ce *grille-pain* ?

— Tu verras. En couplant un grille-pain des années 1960 avec l'I.A d'un vaisseau des années 2080 comme le tien, on peut aller dans n'importe quel monde. Y compris sur ton Almitra. Si tu veux, je te fais le réglage. J'adore rendre service... »

Konrad et Karina ont quitté la Grande plate-forme de Jupiter. Ils sont à bord de l'Aigle blanc.

Karina a programmé les coordonnées d'Almitra sur le pilote.

En caressant son corps, Konrad remarque une empreinte magnétique sur son bras gauche.

— C'est le signe que je suis passée par le bordel militaire de Deneb, dit Karina. Impossible d'effacer cette merde... J'ai essayé, gratté avec mes ongles jusqu'au sang. Rien à faire ! Pour tous, c'est la preuve que je ne suis qu'une pute terrienne. Tu crois ça, toi ? demande-t-elle en l'embrassant.

— Je m'en fous, répond Konrad. Je peux te débarrasser de cette saloperie de code... N'oublie pas que je bosse encore officiellement pour la Confédération. J'ai tout ce qu'il faut pour l'effacer !

— J'imagine qu'après ça...

— Après ça, quoi ? demande Konrad.

— Je te serai redevable de ce service toute ma vie.

Konrad baisse les yeux et programme l'appareil.

— Je m'en fous. J'ai envie que tu sois libre, tu comprends ? Mais je peux aussi régler ce putain de laser pour te cramer le bras jusqu'à l'os...

— Salaud !

Karina le frappe et cherche ses lèvres. Leurs corps s'épousent encore.

— Tu es vraiment le pire salaud que je connaisse !

Konrad, très calme :

— Laisse-moi faire, Chérie. Après, tu me bats tant que tu veux...

Le code s'efface lentement du bras de Karina. Il n'en reste bientôt plus trace. Konrad dépose un baiser dans le cou de son amante.

— Voilà, fini !

Le corps de Karina s'apaise et s'alanguit. Elle se tourne sur la couche, lui offre son dos et ses fesses rebondies.

— Chou, tu peux nous faire un vrai café terrien avec des toasts ? J'adore ça ! Tu sais, j'ai bien aimé nous deux...

À quatre heures, Temps Solaire, Konrad s'éveilla. L'Aigle blanc ronronnait comme un chaton. Il poussa doucement le corps de Karina et l'entendit gémir.

La combinaison trouée avait été jetée dans un coin de la cabine, élégant désordre que le voyant rouge du contrôle sanitaire ne pouvait manquer de signaler...

Il faudrait aussi qu'il lui parle : il aurait aimé disposer d'un peu plus du quart de la couchette pour dormir normalement... Karina dormait là où son corps était bien, que ses jambes fussent sous celles de Konrad ou ses bras par-dessus. Il sourit en la regardant. Quelle femme que celle-là ! Tendre, si tendrement passionnée. Et parfois si difficile à comprendre. S'était-elle réellement évadée du bordel de Deneb ? Le code qu'il avait effacé désignait les personnalités déviantes ou suspectes, pas les prostituées de Deneb ou d'ailleurs, qui étaient totalement intégrées dans le système... Où avait-elle appris ce qu'elle savait ? Elle semblait capable de tout : des pires extravagances au plus grand des miracles. C'est ce qui avait séduit Konrad. Il savait qu'avec elle, il ne s'ennuierait jamais.

Karina avait tout reprogrammé à l'intérieur du vaisseau, négocié avec l'I.A pendant des heures, cassé des protections pour l'installation du grille pain... À croire que tout finissait par céder devant sa volonté !

Konrad se dirigea vers l'appareil à café pour enfoncer la touche bleue.

Quelle était la position du vaisseau, et quelle nouvelle planète était en vue ?

Mais Karina riait dans son sommeil. Sa douce main se tendait vers lui.

Il l'entendit dire : « Viens Chéri, je veux te raconter mon rêve... Ça parle de nous. On est sur une planète toute bleue... »

L'écrivain Philip K. Dick parle, je crois, d'une expérience quasi mystique. [Il suivait à l'époque des soins dentaires et son médecin lui avait inoculé une sale substance dans les gencives.] Il fut surpris, dans sa salle de bains, que sa main cherche à gauche un interrupteur qu'il savait depuis des années se trouver à droite. J'ai moi aussi vécu ce genre de chose : pensant enfoncer le bouton bleu de la cafetière pour visionner sur l'écran ce que Karina avait rêvé pour nous durant la nuit, ma main a pressé la touche verte du grille-pain qu'elle avait installé. Je me suis retrouvé avec elle sur Wöos, un monde tout bleu empli de kangourous tout aussi bleus et qui semblaient vouloir nous amuser... J'ai tout de suite pensé à l'ancien *Disney Land*. Vous savez, ce ridicule parc d'attractions pour enfants et parents demeurés du second millénaire et qui a fait faillite ! Que se passe-t-il quand la Confédération est capable d'inverser l'ordre des touches de votre clavier à votre insu ? Quand votre cerveau gauche se met à commander votre cerveau droit ? Quand vous pensez pouvoir faire couler un café et qu'une tranche de pain grillé vous arrache l'oreille ? Pouvez-vous m'expliquer ?

— C'est quoi ce plan ? hurla Konrad. Tu me promets Almitra, et on se retrouve sur Wöos !

— Sur... quoi ?

Karina sortit du coma et s'étira. Elle avait dormi treize heures terrestres et ne comprenait rien à cette soudaine agitation.

— Nous approchons d'un foutu monde, dit Konrad. C'est un monde en formation. Des gaz, des volutes bleues totalement irréelles. Les appareils semblent incapables de trouver la moindre base solide où se poser. On va se planter dans le monde des kangourous bleus...

— Kangourous... bleus ?

— Oui, dit Konrad. Merci pour le réglage. T'es vraiment nulle ! »

Karina récupéra sa combinaison qui avait été restaurée et nettoyée par le module du *Gestion équipement*. Elle l'enfila comme elle put (en d'autres circonstances, Konrad aurait ri de voir son corps batailler ainsi), puis se tourna vers les écrans.

— T'es sûr, Chou ? Embrasse-moi d'abord !

Konrad se retint d'exploser. Il l'embrassa dans le cou.

— Regarde, dit-il. Nous filons droit à la catastrophe !

Les signaux d'alerte clignotaient de partout. Une sirène hurlait quelque part dans le vaisseau. La voix synthétique de l'I.A recommandait l'abandon immédiat de la procédure d'approche.

— Je vais te le poser, ton Aigle blanc, dit Karina. Tu m'aimes encore ?

Elle s'installa derrière le pilotage, se frictionna les tempes, puis pianota sur le clavier de direction.

Konrad ne quittait pas le mouvement rapide de ses doigts. Elle sait aussi faire ça, pensa-t-il. Elle sait tout faire ! Putain de nana. Je fais quoi, moi ?

Comme si elle avait saisi sa pensée, Konrad l'entendit dire :

— Tu nous fais un *vrai* café italien, Chéri. Te trompe pas de touche. Je te l'ai dit : c'est la noire, pas la bleue...

Konrad comprit que tout venait de commencer. Il savait la suite. Karina lui dirait qu'elle connaissait ce monde et qu'il était le sien. Un monde plein de kangourous bleus, avec une douleur cachée dans le fond de leur poche. Restait à découvrir quelle était cette douleur et ce qu'il faisait là...

FIN

Lui : Adam, elle : Ève

(Andreya Iliev)

Après avoir bouclé le dixième tour de la planète, Thome ordonna à l'ordinateur de bord de poser le vaisseau. Pendant les deux derniers mois en temps terrestre, les sondes du vaisseau spatial avaient analysé à plusieurs reprises l'atmosphère et la planète. Sans doute était-ce un endroit où il faisait bon vivre.

Jane se tenait devant le grand écran. Là, les quatre caméras déversaient leurs images : une steppe infinie, de hautes montagnes d'un brun-verdâtre, une mer bleue et un désert de neige. Deux larmes perlèrent de ses yeux. Elle les chassa avec la manche de sa combinaison.

— Des bisons, sourit Thome.

Dans la steppe broutaient paisiblement de gros animaux cornus à la cuirasse de tortue, qu'ils avaient surnommés les bisons. Autour d'eux, à distance respectable, guettaient une dizaine de carnivores rappelant à la fois le loup, le porc et le crocodile.

L'autre sonde montra le bois – des troncs courts et trapus aux feuilles larges d'un mètre. Sur l'un de ces arbres, un oiseau qui passerait pour le rossignol local – une balle hérissée d'épines aux ailes membraneuses – faisait la cour à sa bien-aimée aux roulades merveilleuses.

Ils pénétrèrent dans l'atmosphère. Le vaisseau fut secoué. Un frémissement gigantesque le fit gémir et... ce fut tout.

Sur l'écran, on voyait une plaine verte et infinie.

*Température de l'air : 32 degrés selon le thermomètre centigrade.
Composants : de l'azote - 63%...*

À ce moment-là, le système d'alarme hurla, la voix sèche de l'ordinateur se mit à répéter comme un tourne-disque déréglé :

Objet volant non identifié à 200 milles... Objet volant non identifié à 190 milles...

Thome se précipita vers le tableau de commande.

— Fais voir !

Pour le voir, il le vit. C'était un énorme disque argenté qui occupait presque tout l'écran, et pas parce qu'on le zoomait !

Objet volant non identifié à 150 milles... L'objet est identifié !

Thome recula, confus.

Vaisseau spatial de guerre numéro 607 de la flotte spatiale de la Terre nous salue... Dois-je répondre ?

— Quel vaisseau... de la Terre ? murmura Thome, la gorge sèche.

— *On nous a prévenus qu'on se posera à 300 mètres de notre position.*

— Mais c'est qu'il va nous balayer ! s'exclama Jane.

— *Pas de danger. Les paramètres...*

L'ordinateur énuméra une longue série de chiffres.

— Ce sont eux qui ont dit cela ?

— *Je calcule...*

— Je veux leur parler, hurla Thome.

— *Ils se posent*, répliqua sèchement la machine.

Quand ils franchirent les lourdes portières de poly-alliage, leurs pieds s'enfoncèrent dans une herbe aiguë rappelant le *ray-grass* ; les autres marchaient déjà vers le « Mississippi ». Trois. À deux jambes, deux bras et une tête. Des humains.

- Hello, salua l'un d'eux en anglais. Je suis Chmide.
- Alexeil, dit le deuxième.
- François, ajouta le troisième. Et vous, qui êtes-vous ?
- Mon Dieu. (Thome ferma les yeux.) D'où venez-vous ?
- De la Terre. (Chmide haussa les épaules.) Expédition de sauvetage.
- Des humains, s'étonna Jane.
- Des humains, répliqua Chmide, pas moins étonné. Qui êtes-vous ?
- C'est la première fois que je vois des êtres humains, dit Thome en rêvant, excepté... Et vous allez sauver qui ?
- L'équipage du vaisseau cosmique « Mississippi ».
- C'est-à-dire *nous*.
- Où sont Roger Macgregar et son épouse Ilisa ? Mathieu Rosenburg et sa femme Rébéca ?
- Moi, je suis Thome Macgregar. Et elle, c'est Jane Rosenburg.
- Chmide inclina la tête.
- Vous êtes parents ?
- Ils sont morts, dit Thome.
- Ça, on le supposait, coupa Chmide. Donc, pour le protocole : vous êtes le fils des Macgregar ? Et vous, vous êtes la fille des Rosenburg ? Nés à bord du vaisseau spatial ?

Thome et Jane échangèrent des regards, gênés par le ton sec de l'homme. Puis ils hochèrent la tête.

- La Confédération nous a envoyés pour vous ramener.
- Attendez... D'après ce que je sais, nos parents avaient acheté cette planète !
- Il y a vingt-neuf ans, confirma Chmide.
- Ils avaient construit ce vaisseau cosmique et ils sont partis pour en prendre possession, tenta d'expliquer Jane.

Chmide hocha la tête.

— Les choses ont changé. On a perdu la guerre contre Cardaméa et cette partie de la galaxie leur revient. Y compris Oméga-II.

- C'est quelle planète Oméga-II ?
- La planète sur laquelle vous avez mis le pied.
- D'après le traité signé avec le gouvernement, elle est surnommée Rosmac.
- Le traité... À cette époque-là, le gouvernement ne devait pas prendre tout cela très au sérieux. Qui aurait pu supposer que vos parents allaient construire un vaisseau, qu'ils allaient consacrer vingt-sept ans de leur vie à voyager dans le cosmos pour arriver sur une planète comme celle-ci ?

— Mais ils l'ont fait !

— Et quoi, alors ?... Allez, ne nous dites pas que nous avons passé sept mois dans l'espace simplement pour écouter vos bavardages...

- Sept mois ! S'exclamèrent les jeunes gens.
- Vous trouvez que c'est peu, sourit ironiquement le pilote. Ah, les nouvelles technologies ! La bonne vieille Terre a fait de grands progrès, vous savez. La distance que « Mississippi » a parcourue en vingt-sept ans, nous l'avons faite en sept mois. Nous sommes ici depuis quatre-vingt-dix heures terrestres et nous vous attendions.

— Merde ! rugit Thome. Nous devons être les premiers à mettre le pied sur cette planète !

— Désolé. (Chmide eut un sourire impudent.) Il fallait...

— Vous ne semblez pas si désolé, siffla Thome. Dans le traité, il est noté de façon catégorique que le gouvernement doit payer un dédit s'il permet aux employés de la Confédération de déroger à cette règle.

— Écoutez, commença doucement François, vous ne vous rendez pas compte que nous sommes en guerre...

— Mais la guerre s'est achevée, n'est-ce pas ? l'interrompit Jane. Vous venez de nous dire qu'on avait signé un traité de paix.

— La paix est à son tour finie, avoua l'homme à contrecœur.

Tous les cinq se turent, opprimés.

— Donc, pour respecter le protocole, je vous invite à monter à bord du vaisseau de guerre numéro 607.

Thome cracha dans l'herbe.

— Jamais !

— Et vous, mademoiselle ?

— Non.

— Je dois vous prévenir que, dans dix-sept heures terrestres, Oméga-II entre dans la juridiction de Cardaméa et que la distance la plus courte entre elle et le premier vaisseau spatial terrestre, est de trois cent mille milles.

— Pour le protocole, je m'en fous, grommela Thome.

Chmide esquissa un geste de découragement.

— Pour le protocole : en cas de refus, on se retire.

Tous les trois n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles. L'année passée, ils avaient évacué des centaines de gens des stations éloignées du système solaire. Partout, on les avait reçus comme des sauveurs. Même s'il y avait du mécontentement, celui-ci découlait des Cardaméens ou du traité de paix en général.

Ils se dirigèrent, hésitants, vers leur vaisseau.

— Adieu ! s'écria Jane derrière eux.

Les trois pilotes de guerre, qui avaient des dizaines de voyages spatiaux à leur actif, se sentaient humiliés. Le premier à disparaître derrière la portière fut Chmide. François leur fit un vague geste d'adieu et trébucha. Alexeil s'arrêta : il ôta de son épaule quelque chose rappelant une arme et la jeta sur l'herbe en direction des jeunes gens.

— Pour le protocole : je m'en fous de la Terre ! cria Thome, les poings serrés.

Le vaisseau spatial de guerre numéro 607 en provenance de la Terre s'envola et disparut comme il était venu – sans aucun bruit.

La jeune femme embrassa Thome et posa la tête contre sa poitrine. Il enfouit les doigts dans ses cheveux épais.

FIN

Lui : Adam, Elle : Ève a été traduit du bulgare par l'auteur et revu par JPP.

Meurtre sur la lune

(Alan W. Wolf)

Sûr que cet imbécile de robot est en train d'enregistrer ? Bien, messieurs, croyez-moi, c'est assez drôle, en un sens. Non, ne me regardez pas ainsi. Quand j'aurai fini de relater les faits, vous considérerez comme moi que je n'ai pu commettre aucun des crimes dont on m'accuse. Mon innocence éclatera à vos yeux, mesdames et messieurs, mais aussi à ceux de tous les membres du Sénat... au milieu desquels je pense certainement revenir m'asseoir à l'issue de cette audience.

Non, Monsieur le président, ce n'est pas la peine de me faire des signes. Avant de commencer, je vais suivre la présentation prévue par le protocole, de façon que tout figure au procès-verbal : Moi, Emmanuel Watson, sénateur de la région de Galles, comparais devant cette commission d'enquête du Sénat le matin du 23 janvier 2390 et déclare que je le fais en pleine possession de mes facultés et en toute connaissance des délits qui me sont imputés et dont lecture a été donnée il y a quelques minutes par l'androïde secrétaire. Par ailleurs, je déclare qu'il n'y a pas d'avocat de la défense présent dans la salle parce que j'ai moi-même renoncé à ce droit. La commission est présidée par son Honneur le sénateur Tetsuo Tanaka, de la région d'Ukraine, assisté, comme le prévoit le règlement, par cinq autres membres de la chambre : Florence Nguema, de Malte, Leon Keefauver, de Louisiane, Sandra Kowalski, d'Andalousie, Quimera Da Silva, d'Islande, et Marie Élise Dupont, de Veracruz.

Ainsi qu'on me l'a demandé, je rapporterai les événements que j'ai vécus sur la station lunaire Sinatra au cours des dernières 48 heures. Je crois qu'il me faut commencer par expliquer ce que je faisais là-bas. Comme vous le verrez, je revenais d'un voyage dans la Troisième Colonie Martienne, dont le gouverneur avait voulu m'inviter pour me montrer sur place non seulement les beautés du lieu mais encore la réalité des problèmes qu'ils rencontrent. Je sais que l'un d'entre vous y est déjà allé, de sorte que je ne m'étendrai pas sur ce point. Je tiens seulement à préciser qu'il s'agissait d'un voyage de travail normal.

Voici ce qui s'est passé : le sénateur Ariel Macchio m'a fait savoir qu'aux mêmes dates il se trouverait sur une autre station lunaire, celle d'Eyrin, je crois, de sorte que nous sommes convenus d'accorder nos agendas respectifs pour manger ensemble et revenir sur Terre à bord de la même navette spatiale. Rien d'extraordinaire entre collègues, d'autant plus que Macchio et moi étions de vieux amis.

Au début, tout s'est passé comme prévu. Sur la station Sinatra, il y a un excellent restaurant japonais où nous avons dégusté notre sushi dans un cabinet particulier... Comment dites-vous, Madame le sénateur Da Silva ? Oui, bien sûr, nous avons parlé politique. C'est une question ridicule : presque toujours nous en parlions quand nous étions ensemble. Non, ça n'a pas été une discussion, ni une dispute, quelle absurdité ! Si vous voulez le savoir, nous avons parlé de la Loi Stormbauer sur laquelle on devrait voter demain. Ce n'était pas la première fois que quelqu'un proposait de fixer la majorité légale au-dessous de quarante ans, vous le savez, mais c'était la première fois qu'elle allait être votée dans le cadre d'une loi. J'étais de ceux pour qui Stormbauer creusait sa tombe politique. Mon compagnon en

était moins sûr.... La scène ne manquait pas de pittoresque. Beaucoup d'entre vous se souviennent de Macchio, son exubérante tignasse blanche gominée et peignée en arrière et ce bronzage permanent qui dissimulait ses rides et faisait ressortir le blanc parfait de ses dents. Quand il souriait, avec ces grandes mâchoires, on avait l'impression qu'il vous aveuglait. Assis en face de lui, j'avais l'air d'un épouvantail, toujours aussi peu épais, mes trois poils qui essaient de couvrir ma calvitie et cette moustache peu soignée dont on ne sait si elle est blanche ou grise. Nos amis communs disaient toujours que, quand nous étions ensemble, il semblait le ventriloque et moi, le pantin de chiffon. C'est vrai qu'il rayonnait, comme d'habitude, et paraissait me cacher quelque chose, car il se taisait instinctivement à chaque apparition d'un serveur comme si l'un ou l'autre de ces robots pouvait être programmé pour nous enregistrer.

— Watson – je me souviens de ses paroles – je ne crois pas que Stormbauer risque un vote s'il n'a pas de carte dans la manche. Peut-être ne savons-nous pas tout ce que nous devrions savoir de lui.

Son commentaire m'a surpris, mais ce n'était pas la première fois que j'entendais des choses désagréables d'un membre de notre assemblée, et je lui ai répondu :

— Je crois savoir où vous voulez en venir, Macchio. Trop jeune pour être arrivé si loin sans qu'il y ait un coup tordu.

— Exact, soixante-cinq ans, ça ne paraît pas suffisant. Zut ! Je ne suis entré au Sénat qu'à l'âge de quatre-vingt ans.

— Et moi, à quatre-vingt dix. Mais ça ne prouve rien. Peut-être pense-t-il, de bonne foi, qu'un homme de moins de quarante ans peut se révéler un adulte utile à la société.

— Sottises ! a-t-il grogné. Vous connaissez la formule : *le cerveau s'épanouit...*

— ... *quand le poil blanchit*, oui, cher monsieur – dis-je en levant mon verre – Vous le savez, personne n'en est plus que moi convaincu. Et je crois que la majorité des sénateurs sera de mon côté et votera « non ».

— J'espère bien que l'on n'en arrivera même pas au vote, Watson, sans quoi nous pourrions, vous et moi, avoir une désagréable surprise. Mais parlons d'autre chose, nous avons trop l'air de deux politiciens...

Bon, cette pirouette était typique de Macchio qui me laissait dans l'incertitude après ses propos intrigants. Mais je voulais éviter qu'il se fasse prier ; je lui ai donc parlé de ma famille et lui ai demandé des nouvelles de la sienne. Ensuite, nous nous sommes lancés dans un bavardage sans importance sur trois ou quatre sujets dont tout le monde parle : musique, échecs, etc... En tout, nous avons passé au restaurant à peu près une heure ; ensuite, nous sommes revenus à pied à l'hôtel Priorato, où chacun a regagné sa chambre pour boucler sa valise. Je me rappelle que nous avons échangé des plaisanteries dans les couloirs... sur ce qui semblait être l'absence de présence humaine ce jour-là par comparaison avec les allées et venues frénétiques des robots. Rien de plus.

Cela faisait à peine quinze minutes que j'étais dans ma chambre, lorsque la détective Joanna Styles frappa à ma porte pour m'informer de la mort subite de Macchio terrassé par un infarctus au milieu de sa chambre. J'ai été le premier à dire que ça ne pouvait être dû à des causes naturelles, parce que mon vieil ami avait à peine cent dix ans, et qu'il n'avait jamais manifesté dans le passé une prédisposition génétique aux maladies de cœur. C'était absurde. Alors Styles, usant de son autorité, demanda à l'androïde médecin de pratiquer une autopsie complète. Quelques minutes plus tard, la machine nous apprit que l'arrêt cardiaque était dû à

une overdose de *cycloïne*. Vous le savez, la fouille a montré que Macchio n'avait pas de *cycloïne* dans ses affaires, alors qu'en échange il est apparu dans ma valise une petite boîte contenant cette saloperie. Mais il faut tenir compte du fait que je suis sorti de ma chambre quand j'ai appris le décès et que je n'y suis rentré qu'accompagné de Styles venue fouiller mes affaires. Pendant tout ce temps, quelqu'un aurait pu placer la drogue pour m'impliquer. La détective Styles avait d'ailleurs ses doutes. J'aurais été bien idiot de ne pas détruire ça dès que j'ai appris ce qui était arrivé à Macchio, que la surdose ait été intentionnelle ou pas. Ça n'avait pas de sens de la laisser là. De plus, j'ai exigé une analyse sanguine par l'androïde médecin, et vous en avez les résultats dans le dossier : absolument négatifs. Il aurait été difficile que mon ami et moi nous nous droguions de concert si lui seul consommait, vous ne pensez pas ?

En fait, Styles n'avait pas d'autre choix que de me passer les menottes puisque nous étions, elle et moi, les seuls êtres humains restés dans la station. Et, comme nul ne l'ignore, c'est seulement dans les mauvais films que l'assassin est le robot. La même mauvaise réputation que celle attachée aux majordomes quand il y avait des hommes chargés de ce genre de travail... Bon. Trêve de digressions.

Je suis resté dans ma chambre, les poignets et les chevilles pris dans ces anneaux de métal qui limitaient mes mouvements, comme si j'étais enchaîné à mon propre corps. Je ne souhaite à aucun de vous une expérience pareille. C'était très inconfortable... Mais, bien entendu, ça ne m'empêchait pas de parler, et j'ai donc ordonné à l'un des androïdes de s'assurer que ce jour-là il n'y avait pas d'autre homme sur toute la station, et pas seulement au Priorato. Le résultat a été qu'il y avait bien un client, non pas dans le registre de cet hôtel, mais dans celui de l'autre établissement de Sinatra : l'hôtel Cuomo, beaucoup plus petit et bon marché. Un type qui était arrivé la veille et qui était parti juste quelques minutes avant que je pose la question. L'empreinte digitale avec laquelle il avait payé renvoyait à un compte au nom d'un certain Abraham Reynolds. Un nom qui ne me disait rien. J'ai donc fait appeler la détective Styles et lui ai dit ce que je savais.

Cette femme était intelligente, ça se voyait à ses yeux... Bien qu'il s'agisse d'une très belle personne de soixante ans seulement, on ne pouvait se contenter de la juger seulement sur ses charmes. Elle a donc commencé par vérifier les assertions de l'androïde pour savoir si je ne racontais pas d'histoires. S'en étant assurée, elle m'a demandé de l'accompagner au Cuomo. J'ai eu assez de mal pour la suivre à travers la station, car les fichus bracelets ne m'autorisaient que de petits pas. Mais elle n'a pas fait mine de vouloir me les enlever, et je dois dire que son comportement ne m'a pas vexé, bien au contraire. Je n'avais pas affaire à une policière complaisante, mais j'étais convaincu de sa bonne foi et de sa compétence. J'étais donc très tranquille, espérant être libéré de tout soupçon en l'espace de quelques minutes. Au Cuomo, Styles a demandé à l'androïde réceptionniste de lui décrire l'homme qu'il avait vu, et nous avons eu beaucoup de chance. L'hôtel n'était pas une merveille, mais nous avons affaire à un androïde d'un modèle très évolué revêtu d'une peau synthétique et au visage qui rappelait un ancien acteur... Il s'est trouvé qu'il a pu nous projeter l'image qu'il avait eue sous les yeux peu avant. Alors nous avons tous deux été confrontés au visage incontournable du sénateur Stormbauer. Imaginez notre surprise. Si l'homicide éventuel d'un sénateur est statistiquement une occurrence rare, en voir un autre fuir la scène du crime sous un faux nom, nous n'avons encore jamais vécu ça. Certes, il s'était affublé d'une barbe, mais, parmi ceux qui le connaissaient, personne n'aurait douté de son identité. Pas plus vous que d'autres : ces sourcils épais, cette abondante crinière toute blanche,

nouée en une tresse impeccable... Et, surtout, ce nez aquilin, si caractéristique... Bon sang ! Faites venir cet androïde, qu'il vous montre cette figure, vous verrez ce qu'il faut en penser. De fait, Styles, loin d'avoir des doutes, s'excitait :

— Qu'a fait ce client le temps qu'il est resté ici ? a-t-elle demandé au robot. Je veux savoir tous ses mouvements, ses entrées et sorties, ce qu'il a mangé... tout. Et, surtout, à quelle heure et de quelle façon il a abandonné la station.

— La dernière question semble la plus pertinente, a répondu l'androïde. Mais c'est aussi celle à laquelle il est le plus facile de répondre. L'ordinateur central me fait savoir que monsieur Reynolds se trouve encore ici.

— Comment ?

— Il a quitté l'hôtel il y a une heure environ, mais pas la station. Il a embarqué à bord du cargo SW41 dont le départ est prévu dans dix minutes.

— Un cargo ? Androïde, que l'ordinateur central bloque ce départ et emmenez-moi au vaisseau en question.

Ce qui s'est passé, vous le savez tous : nous étions en route quand le cargo a décollé et a quitté la station. Quelqu'un avait manipulé manuellement la rampe, et la même personne avait pris les commandes de l'engin. Il s'agissait d'une fuite en règle, avec un côté tout à fait absurde : qui s'enfuirait à bord d'un cargo ? Nous pouvions prendre n'importe quel autre véhicule et avoir l'assurance de le rattraper et de l'aborder. À mon avis, ça rendait cette affaire tout à fait sinistre puisque le coupable n'avait pas peur et n'essayait pas d'échapper mais savait qu'il serait rattrapé et qu'il lui faudrait tuer ou se rendre. Et je n'avais pas l'impression qu'il allait se rendre. Ce que je dis à Styles.

— Ça n'est pas nécessairement le cas, m'a-t-elle répondu. Les cargos qui font escale ici sont tous assez modernes, ce type peut larguer le module qui contient le chargement et rester seul dans la cabine. Il aurait ainsi un véhicule très léger, très rapide et de très petite taille.

— Ça n'est pas comme ça que je le sens, Styles, ai-je ronchonné. Interrogeons l'ordinateur central, il aura localisé l'engin.

La détective a fait ce que je suggérais, et la réponse a été celle que j'attendais : Stormbauer n'avait pas largué son chargement. Il allait à petite allure, avec tout le poids à bord.

— Que peut bien transporter ce cargo ? me suis-je demandé à haute voix. Le timbre métallique de l'ordinateur m'a répondu :

— Marchandise confidentielle protégée par l'ordonnance 0661/3.

Styles lâcha un juron, croyant que, faute d'un document officiel, elle ne pourrait obtenir plus de renseignements.

— Détective, vous oubliez que je reste sénateur même si je suis menotté, lui dis-je. C'est moi-même qui ai rédigé l'ordonnance 0661/3, je sais à quel type de marchandise elle s'applique.

— Et alors ?

— Armes légères et munitions correspondantes. Quelle est la capacité de ce cargo ?

— Je ne sais pas, mais le moindre de ces quais permet de charger deux mille tonnes. Ça peut représenter beaucoup d'armes, non ?

— Plutôt.

— Vous croyez qu'il s'agit d'une coïncidence ?

— C'est vous, la police. Vous le croyez ?

— Non. Je parie que l'ordinateur central nous confirmera que le cargo a été affrété par ce monsieur Reynolds.

Une voix impersonnelle résonna par mégaphone : « Affirmatif ».

— C'est ridicule, dit la détective. Celui qui agit de la sorte doit s'attendre à être arrêté. Et pourquoi transporterait-il des armes sous un faux nom ? Ce commerce est légal, à condition...

Elle ne finit pas sa phrase. Ce n'était pas nécessaire. Vous non plus, sénateurs, vous n'ignorez pas la seule limitation au commerce des armes. Les condamnés pour crimes ne peuvent s'en approcher parce qu'ils portent dans leur corps une puce électronique qui leur causerait de terribles douleurs et qui, en outre, alerterait la police. Il en va de même pour les sujets en traitement psychiatrique... Il n'existe qu'une minorité nombreuse qui n'est pas sous contrôle et qui n'a pas droit aux armes, ce sont les... mineurs. Une idée terrifiante. Ah oui ! Vous êtes versés en Histoire et vous vous rappelez comment le premier sénat, notre premier régime gérontocratique, a été anéanti dans le feu et le sang lors d'une tentative de putsch perpétrée par une bande de jeunes criminels. Sans l'expérience ni l'intelligence ni la maturité des hommes et des femmes qu'ils massacraient... mais avec la rage, l'audace et la force physique qui n'appartiennent qu'à la jeunesse. Ce genre de comportement, si imprévisible, si inconscient des conséquences de ses actes... si impulsif, en un mot... tout cela explique pourquoi la majorité légale a été fixée à quarante ans. Le premier quart de la vie doit être employé à apprendre et, pourquoi pas ? à vivre les passions que l'âge apaisera par la suite. Mais ce n'est pas un âge auquel on peut prétendre au titre de citoyen ni au droit de vote, ni encore moins...

Non, monsieur le président, je ne divague pas. Vous comprendrez bientôt pourquoi.

Où en étais-je ? Ah, oui ! À un sénateur en fuite avec un chargement d'armes achetées sous un faux nom.

— Attendez, dis-je. Macchio a parlé de Stormbauer. Il a dit que son prochain projet de loi ne serait peut-être pas mis aux voix. Ça pourrait avoir un sens : il était au courant de ce trafic et il allait le dénoncer devant le Sénat. Mais Stormbauer a deviné que Macchio savait et l'a tué au moyen de la *cycloïne*.

— Il se peut également que Stormbauer et vous aient été complices et que, se voyant découvert, il ait essayé de mettre toutes les charges sur le dos de son associé.

— Ayez donc la bonté d'interroger l'androïde médecin. La *cycloïne* s'aspire ou s'injecte, non ? Le pauvre Macchio ne l'a pas reniflée, j'en suis certain, parce qu'il ne l'a pas prise volontairement. On l'a tué pour qu'il ne parle pas.

— Ça ne prouverait pas votre innocence. Et je n'ai pas le temps, je dois prendre en chasse ce cargo.

— Vous ne pouvez pas aller seule. Cet homme n'a plus rien à perdre ; la logique veut qu'il se défende par tous les moyens.

Elle me regarda, et ce regard vous explique pourquoi elle m'a mystérieusement libéré de mes entraves. Elle me les a enlevées elle-même. Elle s'est fiée à son intuition. En d'autres circonstances, je dirais que son geste n'était pas très professionnel, mais vous connaissez comme moi la sensation que l'on éprouve sur ces stations quand elles sont vides, que ce soit sur la lune ou dans l'espace.

Vous êtes entouré d'écrans, de musiques, de centaines de robots, dont plusieurs très semblables à des êtres humains.... Mais ça ne fait qu'accroître la solitude. C'est pourquoi on dit toujours que de grandes amitiés se forment en ces lieux. Quand il n'y a presque personne, les quelques humains présents deviennent inséparables. Sans aucun doute, la détective Styles connaissait des journées encore plus solitaires, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir une réaction humaine, vous ne

croyez pas ? Surtout au moment d'envisager une poursuite spatiale en règle... Madame le Sénateur Nguema, si vous avez un commentaire à formuler, je vous prie de le faire à haute et intelligible voix afin qu'il figure dans le procès-verbal. Si vous me laissez finir, vous comprendrez peut-être comment toutes les pièces du puzzle s'emboîtent, à moins que vous ne soyez réellement aussi stupide que vous en avez l'air. Non, monsieur le président, je n'insulte pas la commission, j'expose simplement les faits. Ah ! C'est à cela que vous vous référez. Non, ce n'était pas une insulte, monsieur le président, je crois que la stupidité de madame Nguema est un fait objectif et démontrable comme tous ceux qui constituent ma déclaration ; je ne m'excuserai donc pas.

En définitive vous me laissez continuer ? Comme je vous l'ai dit, elle a décidé de m'enlever les entraves et nous sommes montés tous deux à bord d'une sorte de chasseur, vaisseau curviligne qui ressemblait à un boomerang ou à un oiseau dessiné par un enfant. C'était un excellent véhicule, et il n'a pas fallu dix minutes pour que nous soyons en vue du cargo. Inutile de dire que c'est elle qui pilotait...

Comparé à la maniabilité du chasseur, l'autre engin semblait une reine des termites : la minuscule cabine en forme d'œuf paraissait tirer difficilement une gigantesque fourmilière. En fait, il s'agissait d'une remorque d'acier de la taille d'un petit édifice, et, à mesure que nous approchions, elle occupait tout notre champ visuel.

La difficulté, ça ne sera pas de l'aborder, mais de rencontrer Stormbauer là-dedans, murmura Styles.

— Il se sera risqué à passer en pilotage automatique ?

— Oui. Dès qu'un véhicule s'éloigne un peu de la station, l'ordinateur central ne peut plus le diriger. Si ce type sait faire décoller un engin, il est au courant.

— Ça veut dire qu'il peut se cacher, croiser les doigts et attendre que l'engin arrive à destination, chez ses amis, avant que nous ayons pu le découvrir.

— Exact. En théorie.

— En théorie ?

— Attendez une seconde.

Notre vaisseau s'approcha de la remorque jusqu'à se fixer sur sa coque à la façon d'un parasite, et j'assistai pour la première fois à un abordage dans l'espace.

Une partie du sol de notre cabine se mit à fondre comme le ferait du mercure, elle s'enfonça de plus en plus pour finir par fusionner avec l'acier de l'autre vaisseau.

Ensuite ce métal visqueux se contracta en forme de tube, créant un cordon ombilical entre les deux véhicules. Enfin, l'acier parut se refroidir de nouveau. Il ne nous restait plus qu'à nous laisser tomber par l'orifice. Ce que nous avons fait, pour atterrir bruyamment sur une passerelle métallique.

La remorque était pleine à ras bord de rangées et de rangées d'anneaux auxquels pendaient des armes de tous genres. Chaque rangée constituait une passerelle comme celle qui nous soutenait, de sorte que nous avions l'impression de nous trouver sur un échafaudage à plusieurs niveaux. De là, nous voyions les passerelles d'en face, celles d'en haut et d'en bas... toutes étroites parce qu'en réalité elles n'étaient pas faites pour y marcher. La partie centrale de la remorque restait inemployée, tel un grand volume d'air où manœuvrerait la machine qui déchargerait tout cela. C'était aussi le précipice où nous pouvions tomber. Et nous tuer. Aussitôt j'imaginai Stormbauer aux commandes du cargo, le faisant basculer d'un côté et de l'autre jusqu'à ce qu'il réussisse à nous précipiter dans le vide.

— Prenons une arme, dis-je. Il n'aura pas manqué de le faire.

— Ce sont des pistolets à balles, dit Styles d'un ton méprisant. Des antiquailles.

— Je sais. Bon, écoutez ! Il porte un costume fait pour repousser le laser, mais une balle de plomb le traverserait tout net et lui défoncerait le thorax. C'est pour ça qu'elles font l'objet de restrictions. Ces trucs-là ne peuvent servir simplement à « étourdir » ils ne visent pas tous seuls et ne refusent pas de fonctionner quand l'utilisateur n'est pas leur « patron ». Mais ils tuent le mieux du monde.

Je donnai l'exemple en décrochant ce que j'avais immédiatement à ma portée, un revolver. À côté se trouvait une caisse de munitions qui me permit de le charger avant de le glisser dans une poche de mon costume. Styles doutait encore, mais elle finit par en prendre un, elle aussi.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à le trouver, dis-je.

— Je vous l'ai déjà dit : c'est chose faite, répondit-elle. Elle tira de sa poche ce qui ressemblait à un petit stylo bille et lui dit : « Cherche ! »

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un communicateur à chien policier incorporé, m'expliqua Styles. Il a un excellent odorat synthétique, détecte la chaleur et contient une radio assez puissante.

— Je vois. Et combien de temps lui faut-il...

J'ai été interrompu par un léger sifflement sorti de cet objet que Styles tenait à la main.

— Ordinateur central à détective Styles. Vous me recevez ?

— Que se passe-t-il ? répondit-elle.

— Vous vouliez tout savoir sur la localisation de monsieur Reynolds. J'ai rassemblé toutes les données et ai donné ordre aux androïdes d'enregistrer les développements dans l'habitacle. Ensuite, j'ai fait la synthèse des données. Je suis prêt à rendre compte.

— Résumez l'essentiel.

— Il a bouclé précipitamment ses bagages, et quelque chose est tombé. Sous le lit il y avait un livre : *l'Âge de fer*.

Nous nous sommes regardés, il y avait de quoi. Vous savez qui a écrit ce livre et quels sont les fanatiques religieux qui le suivent. Des Ludites qui haïssent le progrès et préconisent le terrorisme comme système politique. Je croyais moi aussi que tout ça appartenait au passé et qu'il ne restait plus d'adeptes, mais si, Stormbauer en faisait partie... Bon, ça expliquait tout. Aussitôt, j'ai clairement vu tout son plan, y compris le sens de sa carrière politique. Sans aucun doute sa secte voulait profiter de la crédulité des plus jeunes et recruter parmi eux ses troupes, c'est pour ça qu'ils allaient les armer... L'argent et l'influence de Stormbauer allaient faciliter l'entreprise.

Et c'est aussi pour cette raison qu'il voulait abaisser la majorité légale, comme vous pouvez le voir. Aussitôt se dégagerait une grande réserve d'électeurs de moins de quarante ans chez lesquels il espérait trouver de nombreux partisans, ce qui assurerait à sa secte une influence qu'elle n'avait jamais eue dans ses meilleurs jours, malgré ses crimes. C'était beaucoup plus sinistre que le simple assassinat de

Macchio et que le commerce illégal d'armes. Nous avons affaire à une conspiration visant à détruire la société telle que nous l'entendons, en conjuguant le retour des bandes de jeunes, le fondamentalisme de l'Âge de fer... Et en donnant à son action armée le soutien d'une faction politique au sein de notre Sénat. Imaginez un peu !

Tous les éléments qui peuvent miner l'ordre établi œuvrant comme un seul homme, avec un seul objectif, obéissant à une seule voix. Ça pourrait fonctionner. C'est le plus terrible. Deux cents ans de paix et de prospérité sans précédent détruits

dans l'incendie d'une révolution que, simplement, nous n'aurions pas vu venir. Brillant. Je n'ai pas honte de reconnaître que j'ai eu peur quand j'ai pris conscience de tout cela.

Heureusement, Styles a gardé son sang froid et m'a guidé le long de la passerelle jusqu'à l'angle où ce chemin étroit tournait et traversait le vide au centre de la remorque, menant à un petit escalier qui descendait à pic. Toutes les passerelles semblaient conduire à cet escalier. Regardant vers le bas, nous avons vu un relief situé dans l'axe de la remorque. Là devait se trouver l'écoutille qui menait au poste de pilotage du cargo.

Nous hésitions pour savoir qui allait descendre le premier quand nous entendîmes la voix de Stormbauer dans le mégaphone :

— Je vous vois par la caméra de contrôle et je vous assure que vos exercices d'équilibre sont inutiles. Si vous patientez une seconde, je vais vous faciliter l'accès à la cabine.

Le relief que nous avons repéré se détacha de son support et flotta jusqu'à nous. On aurait cru un petit balcon volant, et Styles y monta sans hésiter, s'agrippant à la rambarde pour ne pas perdre l'équilibre.

— Attendez, détective, lui dis-je. Comment savez-vous que ce n'est pas un piège, que ça ne va pas s'écraser contre le sol ?

— Ces trucs ne se manœuvrent pas manuellement, à ma connaissance. Ils ont des trajectoires préétablies et tant de systèmes de sécurité que ce serait le diable pour les manœuvrer. Il y a des façons beaucoup plus simples de tuer, Watson. Montez !

Je l'ai écoutée, tout en restant méfiant. Mais elle ne se trompait pas : cette petite plate-forme regagna doucement son point d'attache, devant une porte qui s'ouvrit aussitôt, révélant notre hôte, un individu imberbe que j'eus du mal à reconnaître jusqu'à ce que le nez à nul autre pareil me permette d'associer les traits de ce jeune homme à ceux du Klaus Stormbauer avec qui j'avais débattu au Sénat.

— Trente cinq ans, dit-il, en réponse à la question que je n'avais pas encore formulée. Étonnant ce que l'on peut faire avec un maquillage de nos jours, non ?

Styles laissa tomber le revolver qu'elle venait de voler et sortit son laser réglementaire, puisqu'elle ne pouvait utiliser une arme mortelle contre un mineur.

Mais Stormbauer sourit et leva les mains :

— Voyez, détective. Je me rends. Il suffira que l'on connaisse mon histoire, j'aurai gagné. Les gens parleront. Malgré mon âge, je vous ai tous trompés. Qui pourra dire, après ça, qu'un mineur de quarante ans n'est pas prêt à entrer au Sénat ou ailleurs ? Vous m'avez entendu parler, Watson, vous m'avez vu convaincre d'autres sénateurs par une argumentation impeccable et vous avez vu comment j'ai acquis plus de prestige politique ces années-là que d'autres en toute leur carrière. Et maintenant, qui est l'enfant ? Moi ou vous tous ?

Je suis resté si stupéfié que j'ai tardé à réagir et quand je l'ai fait, mon ton n'était ni furieux, ni indigné, simplement triste :

— Je ne sais qui est l'enfant, mais tu es devenu un assassin. C'est tout ce que les gens retiendront.

— Nous verrons.

— Assez de sornettes politiques, trancha Styles. Fais demi-tour vers la station. Immédiatement !

— Bien sûr. Suivez-moi et nous serons vite dans la cabine.

Stormbauer emprunta un long et étroit couloir, d'un pas si rapide que nous le suivions péniblement. Il le faisait en connaissance de cause, croyant en sa

supériorité physique, et son arrogance me fit clairement comprendre qu'il n'avait pas l'intention de se rendre. Je m'approchai de Styles et lui murmurai l'idée qui m'était venue :

— Actionnez le laser et endormez-le une bonne fois. Ce qu'il mijote, c'est nous tuer, vous ne vous en rendez pas compte ?

— Restez tranquille, Watson, ou c'est vous qui serez congelé. Regardez-le, c'est un gamin et il a dit qu'il se rendait.

— Je pourrais vous rétorquer que c'est un gamin qui tue les gens, mais il y a pire, c'est un fanatique.

— Nous commettons tous des erreurs dans notre jeunesse. C'est pour ça.

Alors je suis sorti de mes gonds et j'ai décidé de m'en prendre directement à l'assassin :

— Eh, Klaus ! Ne va pas si vite, jeune homme ! Tu ne nous as pas encore dit comment tu as administré cette overdose à Macchio.

Il rit sans se retourner, marchant à toute allure par cet interminable couloir :

— Allons, sénateur. Macchio n'était pas un vieillard ; mais un type de cent dix ans, je peux l'immobiliser d'un seul bras. Il m'a suffi de l'attacher comme un bébé et de lui planter l'aiguille dans le cou.

— Et c'était vraiment nécessaire ? Ou tu l'as fait par pur sadisme ?

Il s'est arrêté, a tourné la tête et son regard m'a traversé. Mais aussitôt son visage s'est à nouveau détendu dans un sourire.

— Vous croyez toujours que je me suis fait passer pour un sénateur par simple combine, hein ? Mais non. C'était, c'est un projet de la plus haute importance pour moi et pour la cause en laquelle je crois. Je suis un adepte de...

— Je sais. Tu as laissé ton livre à l'hôtel, si on peut parler de livre pour un tel tissu de sottises.

— Pensez ce que vous voulez, répliqua-t-il, en reprenant sa marche. Mais Macchio a percé mon jeu. Ou il l'a cru. En réalité, il n'a découvert que mon âge. Du fait d'une stupide imprudence.

Nous étions arrivés à la petite cabine de pilotage où il s'assit aux commandes, se mettant à les manœuvrer avec une telle assurance que j'ai commencé à penser qu'il nous ramenait vraiment sur la Lune.

— Voyez vous, poursuivit-il, une nuit j'ai fini plutôt soûl dans un bordel pas très sélect des Açores.... Bon, à un moment donné, une partie du maquillage a lâché, et je ne m'en suis même pas aperçu... avec cette malchance que Macchio était là lui aussi... et que je ne l'ai pas remarqué. Il a vérifié un certain nombre de choses pour être sûr de son coup, comme les factures des prothèses, ainsi de suite... et en fin de compte il m'a parlé, me disant qu'il me donnait le choix : me dénoncer moi-même ou être démasqué en pleine séance.... J'ai tenté de l'acheter, tout d'abord, puis je l'ai menacé de ruiner sa carrière s'il ruinait la mienne. Je n'aurais pas fait grâce à sa famille et tout ce qui s'ensuit. Mais il n'a pas voulu entendre raison, il s'adressait à moi avec cet insupportable ton paternaliste... ce ton qu'il ne se serait pas permis d'utiliser avec moi autrement, sénateur ou pas... et cela simplement parce que j'étais un peu plus jeune que ce qu'il avait cru. Tout ça, il y a seulement quelques heures.

Et aussitôt, je me suis aperçu qu'il se trouvait sur la station, grâce à un commentaire idiot qu'il a fait au sujet du restaurant... Bon, lui m'avait appelé sans savoir où j'étais, et je me trouvais là, enregistré sous un faux nom pour superviser ce petit envoi... J'ai pensé que c'était une occasion unique. Je n'ai pas beaucoup hésité, vous savez.

Quelquefois il faut passer à l'acte.

Ce disant, il se retourna sur son siège et nous vîmes qu'il avait un revolver à la main. Tout se passa en un éclair. Styles fut plus rapide, mais son laser ricocha carrément sur la combinaison de Stormbauer, celui-ci ne manqua pas d'appuyer sur la détente, et je me surpris à viser et à tirer tandis que tombait le corps de la détective. Voilà le gamin effondré sur le siège du pilote, deux énormes trous rouges dans la poitrine. À mes pieds, le sang de Styles coula jusqu'à mes chaussures, ce qui m'arracha une grimace de répulsion.

Il n'est pas facile de survivre à une scène de ce genre, vous savez. Je vis parce que Styles est morte. Il est évident que ce type savait se servir d'une arme et, vu sa jeunesse, il avait de meilleurs réflexes que l'un ou l'autre de nous deux. J'ai eu simplement la possibilité de tirer parce que la détective, par sa mort, m'a donné un précieux avantage d'une seconde.

Excusez-moi, j'ai... Non, je vais bien, laissez-moi seulement boire une autre gorgée d'eau... Au diable... C'est ça. Oui, monsieur le président, je peux continuer, et je le ferai volontiers. Où en étais-je ? Ah, oui, Stormbauer mort, oui. Vous savez, j'ai entendu les déclarations de policiers traumatisés par la mort d'un jeune délinquant... quand, malgré le laser paralysant et toutes sortes de précautions, il tombe d'un pont en essayant de fuir ou fait quelque autre sottise et se tue... le policier se sent coupable et a honte. Moi, à vrai dire, je n'ai rien senti. D'abord j'ai pensé que l'échange de tirs m'avait décontenancé. Mais je continue à ne rien sentir.

Et, voyez-vous, je crois que c'est tout simplement parce que je ne regrette rien. Ça paraît monstrueux, n'est-ce pas ? J'ai tué un gamin de tente cinq ans, et mon seul remord est de ne pas lui avoir tiré dans le dos un peu plus tôt. En définitive, n'est-ce pas ce que vous voudriez avoir à juger ?

Le fait est que je me suis mis au poste de commande, pas très rassuré, parce que je ne savais pas piloter cet engin. Je pensais que je pourrais au moins me servir du système de communications pour demander de l'aide. Mais l'écran me révéla qu'une séquence d'autodestruction avait commencé et que, pour l'annuler, il fallait disposer d'une clé que je n'avais pas. Je ne sais si Stormbauer avait prévu qu'il pouvait mourir dans la fusillade et s'il s'agissait de sa dernière vengeance. Je ne crois pas qu'il ait vu mon revolver. Il avait probablement peur que Styles n'ait dans le corps une puce électronique, vous savez, de celles qui sont activées à la mort du policier et qui transmettent sa position exacte afin qu'il arrive des renforts. Détruire l'engin était donc une façon astucieuse d'effacer sa trace. Nous n'en aurons jamais la certitude. À cet instant il ne me restait qu'une seule issue : trouver la capsule d'éjection, s'il y en avait une, et me tirer de là avant que tout soit réduit en morceaux.

Je l'ai trouvée. Ainsi j'aurai aidé à réformer les normes de signalisation... pour permettre à un sénateur hystérique et peu familier de ces trucs-là de trouver et d'ouvrir ce genre de chose.... Quand je l'ai vue, elle ne m'a pas plu : un grand cercueil rembourré en forme de fourreau pour le corps humain... Mais j'y suis entré et, quand cette matière spongieuse s'est refermée sur moi, j'ai éprouvé non pas de la claustrophobie mais un soulagement. Très vite, la petite lumière d'un moniteur m'a informé que le lancement avait réussi et que je serais bientôt en train de flotter en toute sécurité. Comme on pouvait le prévoir, je n'ai rien vu et rien entendu jusqu'à ce qu'on me hisse à bord du vaisseau qui m'a récupéré, de sorte que je n'ai pas assisté à la fin du cargo, mais je suppose qu'il s'est désintégré, voilà tout.

Oui, mesdames et messieurs, je ne l'ignore pas. C'est pour vous le point le plus difficile à admettre. S'il n'y a pas de cargo, il n'y a pas de cadavres à examiner, et les médecins légistes ne peuvent nous dire si les choses se sont passées comme je le dis ou autrement. Le survivant constitue toujours le premier suspect, n'est-ce pas ?

Tout ce que vous savez, c'est qu'on m'a trouvé en possession d'une arme dont je m'étais servi deux fois. Ce que j'ai reconnu. Voilà une version. Par ailleurs, il y a, bien entendu, l'autre théorie : j'ai tué Macchio avec la cycloïne ou je la lui ai vendue et il a pris une overdose accidentelle, ce qui m'a rendu nerveux. Alors j'ai séquestré Styles à bord du cargo, je l'ai tuée, j'ai provoqué la destruction de l'engin et je vous ai attendus tranquillement en tenant l'arme du crime.... Est-ce que ce ne serait pas plutôt stupide, même dans mon cas ? Pourquoi n'aurais-je pas laissé le revolver à bord afin qu'il soit détruit ? Et comment expliquez-vous la disparition de Stormbauer ? Ah ! Heureusement, je n'ai pas terminé mon récit et je ne me contenterai pas d'en appeler à votre crédulité...

Comme vous le verrez, il y a, d'un côté, les données de l'ordinateur du cargo qui ont été réenregistrées par celui de la capsule de survie. Grâce à celles nous savons quel était l'itinéraire initialement prévu pour ce voyage et donc le lieu de livraison des armes. J'ai la conviction que, quand nous examinerons cette piste, nous tomberons sur des gens intéressants. Mais dans la capsule il y avait aussi des effets personnels de Stormbauer. Maquillage et prothèses de latex permettant de s'assurer qu'il présenterait bien l'aspect attendu quand on le récupérerait. Et quelque chose d'autre, un petit mais puissant vidéophone qui devait, dans la mesure du possible, être retrouvé par un ami. Comment ? Cela vous surprend ? Oui, sans doute. Ce détail je ne l'ai pas raconté à la police. Je me suis contenté de dissimuler cet appareil dans mes affaires. Le voici. Un *design* à la mode, exagérément miniaturisé, à mon goût, mais tout à fait capable d'établir une communication interplanétaire. La police n'aura pas de difficulté à démontrer qu'il a été acheté par Stormbauer, ou peut-être son *alter ego*, monsieur Reynolds. Ou peut-être le véritable nom n'était-il aucun des deux, mais bon... Il ne sera pas non plus difficile de prouver que le vidéophone n'a pas été manipulé ces jours derniers, c'est-à-dire que les données contenues dans sa mémoire sont plus anciennes que mes empreintes digitales trouvées à sa surface.

Ce qu'il contient, messieurs, c'est le numéro personnel de quelqu'un. De qui ? Voilà manifestement la question.

Pourquoi, si vous pensiez que si mon histoire était trop bonne pour être crédible, ne vous êtes-vous pas aperçus qu'elle laissait une importante question sans réponse ?

Un gamin de trente-cinq ans au Sénat ? Le seul ? Allons, mesdames et messieurs...

Vous réalisez maintenant ? Il a sans doute fallu beaucoup d'argent pour falsifier toute les identifications de Stormbauer de telle façon qu'il a, sous tous rapports, donné l'impression d'un homme de cinquante cinq ans à son entrée dans la vie politique.

Les systèmes de paiement par empreinte digitale, ceux de reconnaissance de l'iris... aucun d'eux n'a donné l'alarme. Et les contrôles médicaux n'ont rien révélé de bizarre. A-t-il pu agir seul, manipuler seul tant de paramètres ? Non. Il fallait un puissant mécène. Vous remarquerez que tout ça cadre bien avec la secte de l'Age de fer. Il y a toujours eu au sommet de la pyramide un leader succédant au premier fondateur du mouvement, aussi fou et autoritaire que lui. Stormbauer pouvait-il être ce leader ? Non. La réponse est tellement évidente... Non, il ne le pouvait pas.

Depuis des années, sa secte pratiquait en secret le prosélytisme parmi les mineurs.

Ainsi, ils en avaient convaincu un grand nombre ; ils voulaient les armer et leur donner les droits du citoyen. Et pourquoi avaient-ils concentré leurs efforts sur les jeunes ? Oh ! Ce n'est pas la première secte qui ait agi de la sorte au cours de

l'Histoire, n'est- ce pas ? Comme d'habitude, ils constituent le groupe le plus manipulable ? Par ailleurs, le leader pouvait-il faire partie de ce groupe ? Non, que diable ! Stormbauer servait de pion à quelqu'un d'autre. Peut-être, un cran au-dessus, servait-il de cavalier ou de tour... Mais ce n'était pas le roi. Quelqu'un lui avait permis de parvenir au rang de sénateur et de mettre son plan en œuvre, mais en même temps Stormbauer représentait quelqu'un que l'on pouvait sacrifier ou qui pouvait tomber sans entraîner l'échec de la conspiration.

Et alors, qui pouvait se trouver au sommet, mesdames et messieurs ? Qui... sinon quelqu'un ayant l'âge et l'expérience nécessaires ? Non pas un autre gamin, je vous le garantis. Que dites-vous, monsieur le président ? Oui, bien sûr que je sais et que je vais le dire. Voyez-vous le plan aurait été parfait s'il n'avait pas impliqué un risque considérable : faire confiance à un mineur. Stormbauer a mis un faux nom sous le numéro enregistré dans son vidéophone mais il y a autre chose... regardez ce qui se passe si je déploie l'appareil. Oh ! Un papier est tombé... Non, androïde, ne le ramasse pas ! Je le ferai moi-même. Ceci, mesdames et messieurs, n'est qu'un bout de papier fatigué, froissé, plié... Rien d'autre ? Eh bien, l'exemplaire de *L'Age de fer* trouvé sur la Lune n'était pas complet, on y avait arraché la page de dédicace... Vérifiez, parce que je suis certain que c'est bien le cas. Et maintenant permettez-moi de déplier ce papier, cette page du livre et de vous lire la dédicace :

« Pour la glorieuse épée que je brandirai fièrement lors de l'ultime combat ».

Pris littéralement, ça ne veut pas dire grand chose, mais sa valeur inestimable, c'est d'avoir été écrit d'une main qui dénonce notre homme. Stormbauer devait savoir que, si on le coinçait, il serait obligé de manger ce papier et de presser ce bouton-ci du vidéophone pour effacer la mémoire. Je pense qu'il a choisi ce modèle pour cette raison, parce qu'il suffit d'un bouton. En trois minutes, il pouvait détruire les seules preuves de sa collusion avec le leader, un délai raisonnable, même si la police est en train de défoncer la porte. Mais j'en ai assez de faire des déclarations, je veux maintenant laver ma réputation et, dans le même temps, en finir avec la racaille qui a tué mon ami Macchio et la détective Styles. Alors, si cela vous convient, je lancerai un appel. Avez-vous mis le répondeur, sénateur Keefauver ? Non, ne me regardez pas, mesdames et messieurs, regardez-le. Voyez comment il pâlit et comment il semble se ratatiner sur son siège, alors que ses yeux essaient de dissimuler son envie de me voir mort. Regardez-le, non comme l'homme que vous croyez connaître, mais comme ce qu'il est, un fondamentaliste dément. Vous n'avez rien à dire, Keefauver ? Voilà une intéressante nouveauté dans votre carrière. Je me demande pourquoi il n'a rien à dire, mesdames et messieurs... Mais je pense que nous aurons bientôt la réponse. Oui, je pense que son arrogance naturelle l'amènera à palabrer au cours du premier interrogatoire. Et, mesdames et messieurs, indépendamment du travail de police, j'aimerais faire partie de la commission d'enquête qui se chargera de cette affaire. Permettez-moi de dire ceci en tant qu'homme libre et la tête haute : longue vie au Sénat !

FIN

Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

L'Imploration

(Khristo Poshtakov)

La capsule était un chef-d'œuvre de la technologie humaine, et la glaçure sur sa surface de métal témoignait de ses nombreuses pérégrinations subspatiales. Son intérieur confortable abritait un petit équipage qui, face aux dangers présentés par l'espace extérieur et en dépit de quelques chamailleries, faisait preuve d'une réelle cohésion aux moments critiques.

Les récentes expéditions n'avaient donné que de médiocres résultats, ce qui avait quelque peu refroidi l'enthousiasme des trois hommes, mais il semblait que, cette fois, ils soient sur le point d'avoir leur revanche et que tout ait bien commencé.

« Incroyable ! Inimaginable ! Et pourtant, c'est un fait ! » dit Jim Gatsby qui tremblait d'émotion. Son visage rougeaud trahissait, outre le ravissement, une montée d'adrénaline et une forte accélération du rythme cardiaque. Tout cela à cause de l'information obtenue par le télépathe de l'expédition, Ivan Dimov.

« Est-ce que vous auriez cru ça ? » poursuivit Jim. « Plusieurs civilisations coexistent sur cette planète ! Qui aurait rêvé d'une pareille chance ! »

Les yeux bleus du xénobiologiste lancèrent un regard radieux en direction du visage maussade qui était celui du chef de l'expédition. Celui-ci s'appelait Ron Polansky. Ce navigateur taillé en athlète et doté de nerfs d'acier cédait rarement à l'enthousiasme de Jim, lequel avait l'air d'un gamin qui vient de recevoir un nouveau jouet. Ron avait acquis la réputation d'un homme qui ne se trompait jamais et qui était capable de refroidir tout emballement intempestif. C'est précisément ce genre de réflexe qui lui fit dire :

— Nous allons voir ce qu'il en est.

— Je ne te comprends pas, rétorqua Jim. C'est une situation exceptionnelle !

— Nous ne disposons d'aucune donnée. Nous ne savons rien pour le moment, fit Ron, laconique.

— Nous avons déjà un visiteur dit Ivan Dimov, mettant ainsi fin à la discussion.

Dimov venait du sud-est de l'Europia, région célèbre pour le nombre d'habitants possédant des pouvoirs extrasensoriels qui, après avoir reçu une formation adéquate, jouaient un rôle de premier plan dans l'équipage de toutes les expéditions galactiques. Son apparence modeste ne laissait en rien prévoir les qualités exceptionnelles de son cerveau qui pouvait analyser n'importe quel message télépathique.

L'existence d'êtres doués de raison dans tel ou tel secteur de l'univers constituait un phénomène assez rare, mais les théories de Neumann concernant sa répartition dans un genre déterminé de galaxie évitaient de se perdre en efforts inutiles. Cette découverte allait au-delà des possibilités offertes par la mathématique ou le calcul des probabilités.

— Est-ce que ce visiteur est inoffensif ? demanda Ron après avoir étudié les caractéristiques du sujet fournies par l'ordinateur.

— Tout à fait ! confirma Ivan. Ses pensées ne font apparaître aucune intention agressive.

— Alors, fais-le entrer, mais n'oublie pas de brancher le bouclier bactériologique.

Ce qui se glissa par l'étroite ouverture n'était pas très plaisant à voir : un corps de lézard, mince, couvert d'écailles, de gros yeux où luisait une expression idiote, une petite tête et des membres aux téguments membraneux. Typique d'un reptile.

— Qu'est-ce qu'il veut ? dit le chef de l'expédition d'un ton beaucoup plus calme.

— Il se plaint de ce qu'il appelle les *plarks*. Il nous implore, nous, puissants dags qui habitent le ciel, de leur venir en aide.

— Je vois, un stade de développement tout à fait primitif. Demande-lui ce que c'est exactement que ces *plarks*.

— Ils représentent la seconde civilisation la plus avancée dans la hiérarchie locale. D'après ce que j'ai pu comprendre par le *mentagramme*, ils ressemblent à de gros rats et vivent dans les couches supérieures du sol. Ils ne cessent de détruire les œufs de son petit peuple, en opérant d'ordinaire la nuit. Ils sortent à la surface, traversent les plans d'eau à la nage et dévorent les œufs. Pour assurer leur postérité, les pauvres *deks* sont obligés de pondre de plus en plus. Cet état de choses les a même contraints à devenir bisexuels de façon à accroître leurs possibilités reproductives.

— Dis-lui que nous allons essayer de les aider. Par exemple, nous pouvons construire un espace clos et surveillé.

La créature grise se jeta aux pieds de Ron et poussa quelques cris aigus qui exprimaient probablement sa satisfaction.

— Il te bénit, expliqua Ivan. Il te remercie au nom de ses semblables.

— Qu'il s'en aille en paix et qu'il espère, répondit Ron, grand seigneur, mais il appréciait manifestement son rôle de bienfaiteur. On va s'attaquer au problème en priorité demain matin, ajouta-t-il.

Jim Gatsby commença aussitôt à travailler sur le projet. Celui-ci couvrait toute la région des marécages avoisinants et il envisagea de les isoler au moyen d'un écran électrique. Les représentants du petit peuple gris désireux de pondre des œufs utiliseraient un passe fourni par la nature : l'intensité de leur propre champ biologique.

Le troisième jour après le débarquement, ils entendirent un chœur de sons aigus venant du territoire protégé : sans doute les pauvres *deks* qui, pour la première fois, connaissaient le bonheur de pondre librement leurs œufs.

Le lendemain matin, la capsule était encerclée par une énorme armée de représentants de la seconde espèce douée de raison de la planète. La masse infinie de créatures pareilles à des rats levaient la queue et frappaient le sol en cadence. Le tintamarre qu'ils faisaient semblait être une forme de protestation. Jim Gatsby était de nouveau très agité à la vue de cet océan d'appendices sur l'écran.

— Peut-être avons-nous fait une erreur, dit-il à Ron. Peut-être nous sommes-nous trop pressés de protéger ces œufs.

— C'est toi le spécialiste. J'ai simplement fait une suggestion. La décision, c'est toi qui l'as prise.

— C'est toi qui a eu l'idée des espaces protégés.

— Mais c'est toi qui l'as réalisée, il faut le reconnaître. Tu ne t'en tireras pas comme ça.

— Nous avons un autre visiteur, intervint Ivan. Pas dangereux, lui non plus. J'ai failli ne pas détecter son signal particulier dans le fond sonore créé par des milliers

de cerveaux. Si ça continue, ces bestioles me rendront dingue. Le type qui veut se pointer, c'est plus ou moins un de leurs leaders.

— Laisse-le venir ! ordonna Ron qui adopta une posture appropriée.

Les yeux jaunes de la petite créature brillaient d'excitation, la fourrure fauve se hérissait sur son dos.

— Traduis ! commanda le chef de l'expédition.

— Oh ! Chef très sage, commenta Ivan. Toi qui viens des coins les plus éloignés de l'univers comme l'a prédit Yer l'Ancien, toi qui commandes à l'espace, sois généreux ! Sois juste, ne nous enlève pas nos moyens d'existence ! Pourquoi nous condamnes-tu à une destruction que ne prophétisent pas les livres sacrés ? En quoi avons-nous provoqué votre injuste courroux ?

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Ron, étonné. Quels sont les moyens d'existence dont il parle ? Comment sait-il que nous venons de l'espace ?

— C'est fantastique ! s'écria Jim. Jamais je ne me serais attendu à trouver autant de raison dans une si petite créature, et, bien qu'il ait l'air d'un rat, je le trouve de plus en plus sympa. Je vous l'ai dit, nous avons fait une erreur, Ron. Créer nos espaces protégés, c'était prématuré. Nous nous en sommes pris à une civilisation de haut niveau. Je le sens instinctivement. Ils ont une écriture, leur conception du cosmos, connaissent la structure de la matière ! Soyons plus polis et essayons de comprendre en quoi consiste notre erreur.

— J'ai déjà demandé quels sont les moyens d'existence dont il parle. Tire-moi ça au clair, lança Ron à l'adresse d'Ivan.

— Oh ! Commandeur tout puissant ! interpréta Ivan dans le même temps. Les coquilles des œufs de *dek*, espèce inférieure, contiennent des éléments indispensables à notre survie. Mais leur contenu ne cesse de se réduire, ils se raréfient et nous n'avons pas d'autres moyens de nous les procurer. Quand ils auront disparu, nous disparaîtrons aussi : sans eux notre métabolisme se dérègle. Nous sommes déjà épuisés du fait des *cryts* qui s'en prennent la nuit à nos cerveaux et se nourrissent de nos rêves. Oh, Tout Puissant ! Rends-nous les œufs de *dek* et nous te serons éternellement reconnaissants. Nous parcourons nos cavernes et nos passages souterrains en glorifiant ta générosité qui est digne d'un géant.

Ron semblait flatté d'entendre tous ces compliments. Le discours du leader l'avait réellement impressionné.

— Dis-lui que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir. Que ses semblables regagnent leurs trous et passent la nuit tranquille. Je pense que nous parviendrons à un arrangement.

— Merci, maître ! Merci pour votre grandeur d'âme qui m'est illumination et raison d'espérer.

— Ce type pousse un peu loin la pommade, murmura Ron. Jim, tu as déjà réalisé que tu dois te charger du prochain projet. Je voudrais que tu fasses du bon boulot.

La créature s'inclina et quitta l'intérieur de la capsule. Peu après, le bruit se calma à l'extérieur, et les nombreux représentants du peuple aux allures de rats disparurent dans les entrailles de la planète.

Quand le cinquième jour se leva sur Jim Gatsby, celui-ci avait mis au point son projet. Ce dernier était pareil au précédent, si ce n'est qu'il comportait une nouveauté essentielle appelée *multiplicateur de matière*. Elle serait mise en œuvre par la vague oméga émanant du cerveau des créatures semblables à des rats et directement liée à leur désir de manger des œufs. Il y aurait plusieurs multiplicateurs et dans chacun

d'eux, à l'intérieur d'une chambre cryogénique, serait placé un échantillon authentique d'œuf de *dek*.

Après avoir perçu une vague oméga émise par un individu, le multiplicateur produirait tous les œufs qui lui seraient nécessaires, et l'ensemble du système permettrait de répondre aux besoins de tous les *plarks*. Leurs habitats seraient également protégés par des boucliers sélectifs contre les actions de prédateur des *cryts*. Ainsi, chacune des races douées de raison serait isolée par rapport aux autres. Sur l'écran de l'ordinateur, les zones délimitées ressemblaient à d'énormes bulles de savon dont les membranes ne laissaient circuler que des points de la même couleur.

L'après-midi, le projet fut mis en œuvre.

Au matin du sixième jour, une formation indistincte apparut à l'intérieur de la capsule. On aurait dit un mélange de vapeur et de fumée qui enflait à intervalle régulier. Les chercheurs ne furent pas autrement surpris. Ils avaient déjà rencontré des formes de vie semblables.

— Ivan, essaie d'entrer en contact avec ce truc-là, fit Ron. Et dis lui de ne plus enfler. Ça m'écoeure.

— Il dit que s'il s'empare de ton cerveau, tu vas vraiment avoir la nausée, expliqua Ivan, embarrassé. Le contact avec lui est très difficile, mais je vais essayer la traduction simultanée.

Son visage se déformait sous l'effort ; manifestement il avait beaucoup de mal. Enfin, les mots suivants sortirent de sa bouche :

— Oh ! Chose irrationnelle, éphémère ! commença, de mauvaise grâce, la créature amorphe. Ô, frivole représentant d'une race plus frivole encore, pourquoi intervienstu dans les affaires d'un monde inconnu, pourquoi essaies-tu d'en perturber l'harmonie et les habitudes ? Sais-tu, stupide dirigeant, qu'en consommant les rêves des *plarks* nous les soulageons de leur excès d'énergie ? Ils sont assez fous comme ça ; sans nous ils deviendraient fous furieux ! Pourquoi, pauvres humains, prenez-vous la liberté de priver le puissant MO de l'énergie qui lui est destinée ? Sans doute voulez-vous provoquer sa colère ou bien voulez-vous compenser le manque en utilisant le contenu de votre propre cerveau ? Remettez les choses en l'état et fichez le camp – le plus tôt sera le mieux pour vous !

— Dis-lui que nous pouvons compenser leur perte en créant un générateur de rêves non stop, intervint Jim. Je vais le mettre au point rapidement, et il leur donnera toute satisfaction : il aura une capacité supérieure à celle de la production totale de rêves des *plarks*. Explique-lui que nous avons pour objectif le bien-être de tous, n'est-ce pas la raison d'être des expéditions ? La coopération au profit de tous n'apporte que des avantages.

— Il dit qu'il doute des résultats de notre projet, mais qu'il te laissera tenter le coup, répondit Ivan. Mais il faudra que ce soit fait demain, parce qu'ils ne peuvent pas tenir plus longtemps. En cas d'échec, il fait de nouveau allusion au contenu de nos cerveaux : ils n'auraient pas de mal à l'absorber !

— Qu'ils ne mettent pas en doute les aptitudes de Jim, fit Ron. Il est doué, et il l'a prouvé. Et maintenant, arrange-toi pour que ce type disparaisse, je ne peux pas le blairer. J'ai vu des créatures enfler, mais jamais d'une manière aussi dégoûtante...

La créature amorphe se désintégra en filaments qui disparurent à travers les parois de la capsule. La proposition de Jim fut acceptée. Il ouvrit la trappe de la réserve, disparut à l'intérieur et, peu après, ressortit avec deux casques recouverts d'un réseau de câbles.

— Vous allez faire des rêves en pagaille cette nuit, dit-il, laconique. Vous allez rêver et j'enregistrerai les rêves, puis je créerai un nouvel appareil. Je reconnais que le dernier en date de nos visiteurs avait l'air un peu dangereux. Je ne voudrais pas avoir des pépins avec lui ou ses semblables.

Ron, boudeur, ne dit mot, ce qui était assez étonnant pour un caractère aussi tranché. Ses sourcils froncés traduisaient la crainte d'ennuis futurs.

Le matin du septième jour trouva Jim fatigué, somnolent, mais très satisfait de l'appareil qu'il tenait dans les mains, appareil qui était le fruit de ses travaux nocturnes.

— Veux-tu expliquer ce que tu as fait ?

La voix de Ron le fit sursauter. Celui qui venait de parler se souleva avec difficulté de sa couchette.

— Un générateur de rêve chaotique. À la base, il y aura vos propres rêves. Puis le processeur intégré en changera l'ordre ; je les mélangerai de façon à produire des combinaisons arbitraires ; j'ajouterai un peu quelque chose, ainsi, je créerai toutes sortes de non-sens, ce dont les *cryts* ont besoin. Le champ généré est à large bande et à haute fréquence : la cellule a une grande capacité ; elle fonctionne sur le principe de la synthèse nucléaire à froid et durera une centaine d'années.

— Et alors ?

— Les boucliers de protection des *deks* aussi bien que des *plarks* ont la même durée de vie, le multiplicateur peut continuer à fournir de l'énergie plus longtemps.

— Et ensuite ?

— Les *deks* auront le temps de pondre d'énormes quantités d'œufs, les *plarks* auront mangé d'innombrables copies de ces œufs, les *cryts* auront consommé des variations infinies de rêves dépourvus de toute signification. Ils seront tous contents, et les conditions seront créées pour que l'entente règne à l'avenir. Cette coexistence nouvelle reposera sur une base nouvelle : la demande sera satisfaite sans qu'il y ait pénurie. On assistera à un boom démographique qui finira par imposer naturellement une limitation des naissances dans chaque espèce, ce qui aura pour effet une baisse de la consommation chez chacune des trois espèces douées de raison. Les *deks*, par exemple, seront satisfaits de voir qu'une partie inutile de leur énorme production d'œufs sera mangée par les *plarks*, tandis que ceux-ci, à leur tour, n'auront pas à souffrir d'une consommation excessive de rêves de la part des *cryts*, par rapport à la situation actuelle.

— Nous allons voir si ça marche.

Ron répétait sa formule préférée, et il était évident qu'il restait de mauvaise humeur malgré tous les rêves.

— Je ne doute pas du succès final et, si quelqu'un en doute, c'est son affaire, lança Jim d'un ton bourru.

— C'est l'avenir qui le dira, répliqua le chef de l'expédition. J'espère que tu as raison.

Jim prit son matériel et sortit, agacé. Il regarda autour de lui et vit une cavité dans un gros rocher qui lui parut correspondre à ce qu'il cherchait. Il y plaça le générateur, le régla et le mit en marche. Il ne lui restait plus qu'à s'allonger, bailler et oublier une dispute sans importance. Il sentit une odeur agréable qui venait de derrière ; sans doute Ivan s'était-il réveillé et était-il déjà en train de préparer le petit déjeuner. C'était une journée ensoleillée, les rayons orangés brillaient agréablement dans une atmosphère quasi terrestre, et rien autour de lui ne laissait prévoir les

bouleversements qui allaient se produire. La capsule se dressait tranquillement sur une herbe jaunâtre parsemée de petites fleurs blanches.

Le caractère paisible, idyllique de cet autre monde lui remontait le moral. Puis le parfum du bacon en train de frire chatouilla de nouveau ses narines, l'invita à revenir sur ses pas.

Ils étaient encore en train de déjeuner quand la créature informe fit sa réapparition...

— Merde ! rugit Ron. Ce truc recommence à enfler ! Est-ce qu'il ne voit pas que je n'ai pas fini de manger ?

Il vient nous remercier, dit Ivan pour le rassurer. Mais il n'est pas sûr que MO le Puissant apprécie l'invention de Jim.

— MO le Puissant ? Qui c'est ça, maintenant ? Il l'a déjà mentionné la dernière fois.

— Je ne comprends pas très bien, sans doute fait-il allusion à la quatrième espèce douée de raison, la plus élevée dans la hiérarchie de la planète ? Le cryt affirme que ses semblables ne cessent de transformer les rêves à son usage. Ils les transforment en un type nouveau d'énergie qu'ils lui offrent religieusement. Il dit que servir MO le Puissant, c'est le bonheur suprême.

— Qu'il serve qui il veut, mais qu'il cesse d'enfler ! Je sens mes boyaux qui se tordent. Je n'ai jamais vu quelque chose de si dégoûtant dans toute mon existence ! Ça va de mal en pis. Et leur MO, pourquoi ne viendrait-il pas râler lui aussi ?

À peine avait-il prononcé ces mots que le *cryt*, consterné, rétrécit, se réduisit à un mince filet et disparut par l'antenne. Sur l'écran panoramique, le soleil pâlit, s'enveloppa d'une substance foncée qui s'épaississait rapidement. Une vague de froid s'engouffra dans l'entrée.

— À vos places tout de suite ! Prêts pour le départ ! cria Ron en se ruant vers le tableau des commandes.

Avant la fermeture automatique de la porte, les oreilles des trois hommes tintèrent, et une violente douleur frappa leurs tympans, comme s'ils avaient été en train de couler dans une eau profonde.

« Pauvres minables ! ». La voix puissante tonnait dans leur cerveau. « Je vais vous écraser, vous réduire en bouillie ! Je ne vous laisserai pas me fourguer ces rêves au rabais qui n'ont rien à voir avec ceux des *plarks* ! »

Ron jeta un œil à l'indicateur de pression extérieure et fut glacé d'effroi. Cent cinquante atmosphères... Les chiffres grimpaient à toute allure... Cent soixante, cent soixante-dix... À l'extérieur, ça devenait tout noir ; les joints de la capsule craquaient. De façon presque instinctive, il déclencha directement la transition subspatiale sans respecter les conditions initiales, ce qui était très dangereux, mais il était encore plus dangereux de rester dans les griffes du puissant MO...

Le temps s'arrêta, le régulateur spatial, privé de coordonnées, mesura plusieurs parsecs, et la capsule reçut l'ordre d'émerger.

L'écran panoramique ne fit apparaître ni étoiles scintillantes, ni traces de galaxies. Il était noir, vide.

— Où sommes-nous ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ivan avait été le premier à réagir.

— *Le grand MO vous a punis et continue à vous punir*, répondit l'ordinateur.

— Qu'est-ce que tu racontes, espèce d'idiot ? Quand ce crétin est-il devenu "grand" ? hurla Ron qui avait retrouvé ses esprits. De quelle punition parles-tu, espèce de connard ?

— *Très bientôt, vous allez vous poser sur une planète correspondant aux fautes que vous avez commises, alors vous saurez*, dit l'ordinateur, impassible. Telle est la volonté du Grand MO.

— Il faudra le mettre HS pendant au moins quinze jours. Il est devenu dingue ! Dans des cas comme ça, mon professeur favori disait : « Pourquoi me punis-tu, Seigneur ? » À l'époque, je ne voyais pas très bien ce qu'il entendait par là, mais j'ai toujours senti que ces mots collaient à la situation dans laquelle se trouvait quelquefois mon prof.

— *Le Grand MO est la seule autorité, il n'y en a pas d'autre*, murmura l'ordinateur.

Furieux, Ron arracha la prise qui connectait le tableau des commandes.

— *Tu n'arriveras à rien*, dit la machine impassible. *Les coordonnées de secours ont changé elles aussi. C'est la volonté du Grand MO. Tout ce que vous pouvez faire, c'est de chercher votre chemin à tâtons vers une des planètes disciplinaires dispersées dans l'Univers Noir. Vous n'avez pas d'autre recours.*

Très inquiets, ils se regardèrent ; des gouttelettes de transpiration perlaient sur la tempe de Ron. Ils avaient l'impression que cette étroite capsule les étouffait.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Ivan, déboussolé. Cette foutue créature rationnelle a effacé les données nécessaires ; nous ne savons même pas où nous sommes ! Qu'est-ce qu'on va faire ? répéta-t-il, d'un ton pleurnichard, comme s'il était effectivement sur le point de fondre en larmes.

— Trouvons quelqu'un que nous implorerons de venir à notre secours. Implorons QUELQU'UN ! répondit Jim qui sortait ainsi de son silence. Je ne sais pas QUI nous devrions implorer, mais j'ai l'impression qu'il faut le faire, qu'il n'y a rien d'autre à faire. Dans le temps, je connaissais une vieille dame ; elle priait toujours QUELQU'UN et disait que ça aide quand on a des ennuis. Il me semble que les gens aient un peu oublié ce QUELQU'UN et qu'ils se servent de SON NOM sans lui donner vraiment un sens.

Ron, surpris, le regarda, puis ses yeux s'attardèrent sur la surface noire de l'écran panoramique, et ses lèvres remuèrent silencieusement. À côté de lui, pâle comme un mort, Ivan faisait de même. Le désespoir les tenait dans sa poigne et essayait de les réduire à l'état de pauvres créatures prêtes à se lamenter sur leur triste sort. Toute leur assurance d'être proches du surhomme, toutes les années passées à se former comme astronautes s'étaient évanouies sous ce terrible choc : se trouver devant quelque chose de plus puissant qu'eux. Combien de temps supporteraient-ils de rester coincés dans ce piège spatial ? Un an, deux ans, plus peut-être ? Et ensuite ?

Leurs lèvres ne cessaient de remuer à la recherche de CELUI que, malgré leur orgueil, ils portaient toujours en eux. Et ils priaient.

— Attendez ! fit soudain Ron. On n'a pas besoin des millions de *bits* d'information bourrés dans la mémoire de l'ordinateur. Ce qu'il nous faut, c'est le minimum : les coordonnées spatiales et temporelles approximatives de la Terre !

Jim et Ivan le regardèrent, les yeux pleins d'espoir.

— Vous ne pouvez pas vous les rappeler ? Vous les avez vues si souvent sur l'écran de contrôle ? fit Ivan, comme dans un cri.

— Vous les avez étudiées pendant votre formation de navigateur ! ajouta Jim.

— Je n'ai jamais fait l'effort de m'en souvenir, mais il y a un moyen de les retrouver. C'est vrai que la coordonnée temporelle a quelque peu changé, mais ça n'est pas l'essentiel. Une fois dans notre secteur galactique, nous pouvons établir le contact.

— Comment vas-tu trouver les coordonnées ? demandèrent aussitôt les deux autres. Ne nous fais pas souffrir plus longtemps !

— Elles figurent dans un livre ancien qui m'a été donné par mon grand-père. Je viens de m'en souvenir. Il était navigateur, lui aussi. J'ai eu le livre quelques semaines avant sa mort. Il avait été infecté par quelque saloperie extraterrestre, une de celles dont on ne guérit pas. Il m'a fait jurer que je ne m'en séparerais jamais, et j'ai toujours tenu ma promesse. Si nous connaissons les coordonnées, nous pouvons programmer manuellement l'inverseur subspatial, et comme ça, nous pouvons rentrer à la maison...

— Où est le bouquin ? interrompit impatientement Jim. Dis-nous où il faut le chercher !

— Il est là. Il doit être dans mes affaires.

Les trois hommes regardèrent avidement à l'intérieur de la caisse de métal, tandis que leurs mains en arrachaient le contenu. Vieux vêtements, vidéo-livres, souvenirs, toutes sortes de bric-à-brac dont on se résout pas à se séparer, et, au fond...

Après avoir fixé un moment les lettres dorées à demi effacées sur la couverture du petit livre noir aux pages fanées, ils purent lire « BIBLE ». Ron prit le volume dans ses mains soigneusement, comme s'il s'agissait de quelque chose de fragile qu'il avait peur de casser, et il l'ouvrit. La page blanche précédant la page de titre portait, en beaux caractères manuscrits la mention : « Rappelle-toi ces coordonnées, c'est là que tu es né ! » Puis venait : « X-44880 ; Y-32223, Z-5153 ; K-266 ». C'était la position du système solaire par rapport au centre conventionnel de l'Univers.

FIN

Traduit de la version en langue anglaise (*The Power of the Plea*) par Pierre Jean Brouillaud.

Le Monstre et la demoiselle de Chrysale

(Pierre Jean Brouillaud)

Un lâcher de ballons. Telle fut notre impression première.

De toutes parts, des sphères transparentes montaient dans la lumière blanche du matin. Éblouis par tant d'éclat, nos yeux cillaient.

Elles s'élevaient au-dessus de cet admirable paysage. Au bord d'un lac aux eaux turquoise s'étendait une forêt de chandeliers vert bronze, qui avaient la forme et la texture charnue de nos plantes grasses mais sans aiguilles ni piquants. Tout au long des bras végétaux s'ouvraient des excroissances roses, jaunes, orangées, du plus bel effet. On aurait dit des fleurs à peine écloses.

Les sphères montaient. Puis nous avons distingué, à travers ces enveloppes vaguement laiteuses et presque phosphorescentes, les formes qu'elles contenaient – mates, mais translucides, verticales, étirées. L'ossature d'un corps et des organes internes. Une image radioscopique.

Des formes humaines. Des enfants, peut-être. Plutôt des homoncules, car, s'ils ne mesuraient que cinquante centimètres – pour autant que l'on pût en juger à cette distance – la morphologie, les proportions du corps semblaient celles d'adultes, du moins d'adolescents. Oui, on apercevait le cou et la taille très mince, celle d'une guêpe.

Le ciel se peuplait de ces bulles énormes qui s'étageaient, s'élevaient, légères, gracieuses et lentes, avant de se disperser imperceptiblement. Le ciel et le lac s'enseménçaient de bulles.

À l'intérieur, les corps avaient le plus souvent une position verticale, mais quelques-uns semblaient se tenir la tête en bas. À y regarder de plus près, on découvrait que certaines bulles étaient en outre animées d'un mouvement de rotation. De sorte qu'elles montaient en tournant sur elles-mêmes, avec leur contenu. L'ascension se poursuivait dans un silence total. Les bulles s'irisaient sous les premiers rayons du soleil.

Puis elles donnèrent l'impression de flamber. Le ciel s'illumina de cent, de mille lampes. Alors, à l'intérieur de leur matrice, les homoncules parurent s'éveiller, bouger faiblement. Dans le mouvement général, étions-nous victimes d'une illusion ? Sur les sujets qui se présentaient de dos, des nervures frémirent. Des ailes s'entrouvraient, cherchaient à se déplier.

À l'horizon, plus de point fixe. Rien d'autre que cette prolifération de formes ascendantes dont les nervures dorsales chatoyaient au soleil.

Plus elles s'éloignaient, plus les bulles tendaient à entrer en rotation. À croire qu'elles traversaient des zones de faible turbulence.

Apparemment, les êtres qui les habitaient ne souffraient pas de se trouver chavirés à la façon de cosmonautes en apesanteur.

À l'est, plusieurs, pris sans doute par une plus forte turbulence, subirent une rotation accélérée avant de s'effacer derrière un nouveau rideau de bulles. Jusqu'à quelle altitude s'élevaient les sphères ? Jusqu'où les courants aériens les emporteraient-ils ?

Sur la droite, une bulle éclata, sans bruit. Sans laisser de débris ni de trace. Éclata ou s'effaça ? Elle avait été là. Elle n'y était plus. Que dire d'autre ? Qu'était devenu son occupant ? Pulvérisé ? Fondu ?

Une autre s'accrochait à l'un des bras végétaux. Comme une lanterne. Elle abritait un de ces corps aux proportions harmonieuses. Nous restâmes en arrêt. La membrane transparente vibrait à la façon d'une peau tendue. Elle se fendit, et de ces deux lèvres sortit la créature qui l'habitait. Elle déplia ses ailes. Elle s'apprêtait à prendre son vol, mais, soudain, elle s'immobilisa. Nous avait-elle aperçus ? Elle replia ses ailes et resta sans bouger. Aucun doute, à la manière d'un animal terrien surpris, cet être faisait le mort. Nous l'imitâmes. Nous le contemplions. Il avait la grâce d'une libellule.

Ce fut la créature qui bougea la première. Mais elle hésitait encore à quitter son support. Lui parler ? La rassurer par un message d'amitié ? On pouvait communiquer par le transducteur qui convertirait dans l'une des 24 langues les plus répandues sur la planète. Mais les chances d'ouvrir ainsi un dialogue paraissaient très minces.

Lug et moi étions venus vérifier nos hypothèses sur la formation de la seule planète que comptait la constellation du Losange. Son évolution nous semblait présenter quelques traits communs avec celle de la Terre. Étudier ses habitants n'était pas notre première priorité. Mais, de toute évidence, leur histoire ne se séparait pas de celle de la planète que, par la suite, nous baptisâmes Chrysale, on verra pourquoi. Nous avons depuis deux jours locaux quitté notre base en compagnie du lieutenant Derg.

Ce fut le lieutenant qui régla l'appareil sur l'infrason.

La créature parut se détendre. Le message passait. Elle répondait ! Comme un sifflement.

Le transducteur n'est pas fiable à cent pour cent. Mais la force de cette machine réside dans sa faculté d'auto-apprentissage. Une fois qu'elle a maîtrisé la logique et les structures d'un langage, elle progresse à un rythme qui nous laisse envieux.

En tout cas, elle avait gagné la confiance de son interlocutrice. On ne pouvait pas dire que celle-ci nous souriait. Mais si ! À sa manière. Elle souriait de tout son corps qui se colorait en bleu.

Que lui avait dit la machine ? Elle avait sans doute été plus éloquente et persuasive que nous. Jamais nous n'aurions espéré voir si tôt tomber les barrières de la peur chez un être aussi fragile, aussi désarmé face aux "monstres" que nous représentions.

La créature s'exprimait sur une fréquence peu audible pour l'oreille humaine. Le lieutenant augmenta le volume.

Restait à décrypter le message, si message il y avait. Plusieurs tentatives se révélèrent infructueuses. Le sifflement semblait émis de façon continue. Mais la machine finit par déceler l'articulation du discours, séparer, individuer sons et concepts. Par traduire, ce qui est sa raison d'être. Elle ne restituait que des fragments du discours mais assez pour faire passer l'essentiel du message.

Qu'exprimait la créature ? La peur des monstres que nous étions à ses yeux. Monstre, le concept décrypté par le transducteur revenait sans cesse. N'avions-nous pas "interprété" d'après une idée préconçue ? La machine n'avait-elle pas fait une erreur ? Rien de ce que nous avons vu jusqu'ici sur la planète, dans ce monde harmonieux et tranquille, ne permettait de croire à l'existence de monstres.

S'agissait-il simplement d'une "anomalie" ? Mais où trouver la norme ? Ce n'était pas la première fois que nous étions amenés à nous interroger sur les

traductions de cet appareil. Quand il parlait de "monstre" dans quel système de valeurs se plaçait-il ? Dans le nôtre ou dans celui de l'émetteur ? S'il se plaçait dans le nôtre on pouvait alors présumer qu'il transposait. Mais du point de vue de l'émetteur était "monstre" toute créature d'une échelle autre que la leur.

Nous aurions voulu poursuivre le dialogue. Mais la "demoiselle" – nous lui avons donné ce nom puisqu'elle ressemblait à une libellule – la demoiselle battait des ailes. Elle avait hâte de prendre son vol. Pour la première fois, peut-être, si, comme on pouvait le penser, la bulle avait été sa chrysalide. La demoiselle venait de naître, elle voulait vivre.

Notre équipe continua ses investigations à travers l'étonnant paysage que les sphères avaient quitté depuis longtemps quand, soudain, réapparut à l'horizon une de ces frêles créatures.

Elle se dirigeait vers nous.

La demoiselle était revenue. Poussée par la curiosité ou à la recherche d'un contact ?

Sans se poser, elle tournait autour de l'équipe. Derg brancha le transducteur. Cette fois, notre oreille, habituée, percevait beaucoup mieux les sons diffusés par notre nouvelle amie.

Aucun doute, elle utilisait encore le terme de "monstre". Son vol nous sembla plus saccadé, plus fébrile. Tout en tournoyant, elle nous parlait. Manifestement, elle n'avait pas peur de nous, et ce n'était pas à nous que la notion de "monstre" s'appliquait. À qui donc ? La machine traduisait. Elle n'expliquait pas. Et la "demoiselle" nous prêtait apparemment une connaissance de la planète que nous ne possédions pas. Les demandes de précisions restaient sans effet. Il paraissait vain de forcer les étapes.

Après force virevoltes, la demoiselle s'éloigna, déçue, peut-être découragée par notre incompréhension.

Tandis que nous tentions d'interpréter le nouveau message de notre amie, quelque chose s'abattit sur nous.

Un filet en fibres semblables à du chanvre. Il ne nous recouvrait pas, car il était fait à la taille des hommes-papillons et non pas à la nôtre, mais il entravait nos mouvements et nous retenait prisonniers. Nous nous débattîmes, poisons dans la nasse, avant de nous sentir soulevés.

Au-dessus, une face énorme, hilare, celle d'un géant. L'œil globuleux, le nez violacé, les lèvres bleues. Le monstre !

Le "monstre" avait forme humaine. Devant le rapport de taille, on comprenait encore mieux l'inquiétude et l'obsession de ceux que nous appelions maintenant les papilhommes.

Une belle prise ! Le géant secoua le filet, pour apprécier le poids et parut beaucoup se réjouir de nous culbuter l'un sur l'autre. Il émit un raclement de gorge qui pouvait passer pour un rire.

Il se redressa. Le monstre mesurait près de trois mètres et se prolongeait dans le ciel par un bonnet qui faisait bien un mètre. Vêtu d'un tissu très grossier de couleur rouille : une sorte de sarrau attaché dans le dos par des brides et une espèce de caleçon, il allait, les pieds nus et brunâtres, pareils à de la corne.

Nous ballotions sur son dos immense, d'autant plus qu'il se dandinait en marchant. Un roulis qui nous jetait l'un sur l'autre. Ses pas soulevaient une telle poussière que nous n'y voyions rien. Impossible de savoir où il nous menait. Les

mailles nous sciaient les doigts, râpaient nos vêtements, nous entraient dans la peau.

Le soleil baissait. Et l'ombre s'étendait d'autant plus que nous semblions descendre dans une faille rougeâtre où la poussière prenait des tons de latérite.

Une fumée âcre nous irritait la gorge. Elle dégageait une odeur de... métal, oui de métal en fusion.

Ce que confirma bientôt un fracas de forge.

Le géant et sa charge pénétrèrent sous une voûte de pierre où, au-dessus de nos têtes, dansaient des reflets de flammes.

Nous traversâmes des ateliers peuplés d'êtres dont la silhouette, plus large à la taille qu'aux épaules, dessinait un losange. Ils mesuraient environ un mètre trente de hauteur. Une tête triangulaire s'engonçait dans des épaules étroites d'où partaient, en échange, des bras musculeux. Un ventre rebondi s'appuyait sur des jambes courtes mais épaisses comme des colonnes. Les forgerons portaient le même genre de sarrau sur des caleçons boudinants. Le tout dans des tons verdâtres. Une toison noire couvrait les visages et les mains.

Les gnomes fabriquaient, dans un métal rappelant le cuivre, un énorme chaudron, manifestement destiné à l'usage des géants.

Notre chasseur passa à travers les ateliers sans s'arrêter. De leurs yeux jaunes qui brillaient dans la toison noire, les forgerons les plus proches observaient le contenu du filet avec un mélange d'étonnement et d'envie. Ils grognèrent quelque chose. Des félicitations pour un si beau tableau de chasse ? Entre le géant et les nains il n'y eut pas d'autre échange audible.

À la sortie de la forge, le géant, d'un coup sec et sans préavis, changea le filet d'épaule, entrechoquant les malheureux prisonniers.

Les parois de la faille s'abaissaient pour déboucher sur un plateau. Puis s'amorça une côte qui ne tarda pas à s'accentuer. Nous montions par paliers, à travers un chaos de rochers évoquant une ville en ruines.

Cette fois, ce fut une odeur de fumée qui vint à notre rencontre. Une odeur seulement. D'épices. Et, curieusement, de barbecue. Hum ! Dans notre situation, ces relents n'avaient rien de rassurant. Absurde, mais la vieille image de l'ogre nous vint aussitôt à l'esprit.

Le géant avait ralenti. La poussière retombait. On distinguait un amoncellement de blocs énormes qui, maintenant, ressemblaient à un château en ruines. Construction cyclopéenne dont émergeait curieusement une sorte de cheminée. Et de la cheminée montait une fumée grise. C'était de là qu'émanaient les odeurs d'épices.

On ne voyait aucune entrée.

Le géant pénétra sur le côté, par une poterne. Il dut se baisser pour passer la tête et... le filet.

Parvenu dans une sorte de cave, le monstre ouvrit le filet, essaya de nous remettre sur pieds. Les prisonniers, malmenés par le transport, ne tenaient pas debout. Agacé, il nous jeta dans un coin. Oui, le local sentait la cuisine.

Aux mains d'un anthropophage, finirions-nous rôtis ou ébouillantés ?

La paroi ouverte se referma. Plutôt, elle tomba, à la façon d'une herse.

Le plus ennuyeux, c'était que nous avions perdu le contact avec notre base, à l'intérieur de ce maudit château. La liaison par ondes mentales à moyenne distance

n'opérait plus. Tout au moins, en l'absence de réponse, nous ne savions pas si nos messages parvenaient à destination.

Nous restâmes des heures sans manger et sans boire. Enfin, deux nains semblables à ceux de la forge nous apportèrent une bouillie de céréales et un peu d'eau dans des récipients de métal. Le géant avait à son service quelques-unes de ces créatures.

De temps à autre, le monstre nous rendait visite. À cette occasion, il nous piquait, à l'aide d'une immense broche et se réjouissait d'entendre nos cris et nos protestations. Nous ne tardâmes pas à nous en apercevoir : nous entendre l'amusait beaucoup.

Il comprit bientôt qu'il n'était pas nécessaire de nous piquer au sang pour nous faire parler.

Était-ce un avantage ? Un jour, notre geôlier ordonna aux gnomes qui le servaient de nous traîner jusque dans la salle basse où il prenait ses repas. Sans doute voulait-il se distraire au son de notre voix. La salle n'était éclairée que par des sortes de soupiroux qui s'entrebâillaient sous les murs du château. Château ? N'exagérons rien. Il ne l'était que par la taille. Il se composait de salles si rudimentaires qu'elles ressemblaient plutôt à des cavernes. Pierre brute. Une dalle pour lit. Des blocs de pierre pour sièges. Seule, la cuisine était mieux équipée, avec ses autres blocs de rocher, sa cheminée, ses grands chaudrons et son jeu de cuillers, énormes louches de métal rouge.

Le maître de ces lieux n'occupait que trois ou quatre salles. N'avait-il pas de semblables ? Pas de compagne ? Comment se reproduisait-il ? Était-il le seul, ou le dernier, de son espèce ?

Quelle ne fut pas notre surprise de constater que l'ogre était végétarien. Ce qui nous rassura. Il consommait beaucoup d'herbes et d'aromates. D'où cette odeur d'épices.

Nous restions prisonniers. L'accès à la poterne nous était interdit par les serviteurs, et les soupiroux, d'environ 40 cm sur 30, ne pouvaient nous livrer passage.

À chaque repas du châtelain, on nous installait dans un angle de la salle. Et le maître des lieux donnait le signal en tapant sa cuiller de fer sur la table de pierre. Si nous gardions le silence, il tapait de plus en plus fort pour manifester sa colère. Dans l'espoir de nous faire comprendre, et de peur de voir abrégé l'aventure, ma foi, nous parlions. De choses et d'autres. Alors notre hôte retrouvait son appétit... d'ogre. Il riait. Et il était doué d'une forme de parole rauque et peu modulée.

Le lieutenant avait récupéré le transducteur laissé par le géant dans le coin où il nous avait jetés. Après avoir regardé la machine dans tous les sens, le monstre ne lui avait trouvé aucune utilité.

L'appareil ne parvenait pas à dégager un message intelligible. Face à cet être qui, après tout, nous ressemblait, la communication se révélerait-elle impossible ? Ou bien, le géant, soucieux d'éviter les questions indiscrettes et périlleuses, était-il assez rusé pour esquiver tout dialogue avec ses prisonniers ?

Il finit par nous inviter à sa table. Puis, une fin d'après-midi, alors qu'un pâle rayon de soleil se glissait par un soupirail, notre hôte nous fit entrer dans la grande salle du château.

Sur les murs était rassemblée la collection du châtelain, ses trophées. Des hommes-papillons épinglés par douzaines sur trois rangées superposées. Momifiés. Les plus anciens réduits à un cuir noirâtre et à des traces de nervures sous la poussière. Parmi les plus récents, ce qui nous impressionna le plus, ce fut, outre les

diaprures, les moirés, les colorations infinies des ailes, tous ces yeux vitreux mais braqués sur nous.

Chacune des frêles créatures tenait à la paroi par deux aiguilles enfoncées dans les épaules.

Nous aussi finirions trophées de chasse collés au mur, sans réussir à prendre ces teintes pittoresques de momies.

Il fallait parler. Tant que nous amusions notre hôte, nous retardions l'heure de l'épinglage. Combien de temps la musique de notre voix le divertirait-elle ? Si nous pouvions, en plus, nous faire comprendre, nous relancerions l'intérêt, nous aurions plus de chances de durer. Mais avons-nous l'assurance qu'il ne nous comprenait pas ?

L'essentiel : survivre, le temps de trouver une parade. Comment se débarrasser du géant, débarrasser les aimables papilhommes de leur bourreau après l'appel à l'aide de la demoiselle ? Nous n'avions pas d'arme, et nous n'étions pas de force à lutter contre le monstre. La ruse, il n'y avait pas d'autre moyen.

Mais, un matin, nous nous réveillâmes avec un goût bizarre dans la bouche et quelque difficulté à nous mouvoir.

Le temps passait. Personne ne vint nous chercher pour le repas. Nous quittâmes le réduit qui nous servait de chambre et parcourûmes les dédales du château sans rencontrer de serviteur. Nous parvînmes dans la pièce que le géant utilisait pour chambre. Elle était vide. La couche d'algues séchées qui servait de paille gardait l'empreinte du corps immense.

Nous gagnâmes la cuisine. À en juger par le bruit, on s'y activait. Nous jetâmes un coup d'œil à l'intérieur. Une douzaine de gnomes s'agitaient autour d'un énorme chaudron.

Nous ayant aperçus, les nains se jetèrent sur nous et nous traînèrent jusqu'au chaudron qui contenait de l'eau aromatisée. Aux parfums de notre hôte.

Dans le chaudron, replié comme un fœtus, le géant.

Les gnomes étaient carnivores et, plus ou moins, anthropophages.

Que s'était-il passé ? Selon toute probabilité, les serviteurs, las de leur esclavage, avaient drogué le géant en même temps que ses prisonniers et célébraient leur vengeance en compagnie de leurs semblables venus de la forge et d'autres lieux encore. Mais notre biologie de Terriens nous avait protégés, nous rendant moins sensibles aux effets de leur narcotique.

Désireux de poursuivre leurs activités culinaires, les nains nous emmenèrent dans la salle des trophées où ils nous parquèrent sous la garde de l'un des leurs.

— Bon ! dit le lieutenant, on nous met en réserve pour le prochain festin.

Les momies nous regardaient de leur œil vitreux. Des cuisines nous parvenaient les tintements de métal, les craquements du foyer et toujours les senteurs qui se mêlaient à celles de la chair cuite.

Il nous sembla entendre des rires, mais sans doute, dans ce tintamarre, les avons-nous imaginés.

Tout à coup, les bruits de cuisine firent place à un brouhaha à travers lequel on distinguait comme un vrombissement. Notre gardien parut un instant perplexe, puis il nous abandonna pour rejoindre ses congénères. Et, en clin d'œil, la salle des trophées ne fut qu'un battement d'ailes. Une nuée de papilhommes nous entourait.

Parmi eux, la demoiselle qui nous salua d'un rapide frémissement de ses membranes alaires.

Nous comprîmes que nous étions libres.

Les papilhommes étaient-ils intervenus en notre faveur auprès des gnomes à qui les liait une volonté commune : celle de se débarrasser du monstre ? De toute manière, les nains semblaient trop occupés à mitonner leur affreux ragoût pour se soucier beaucoup des trois prisonniers. Et peut-être avaient-ils simplement cherché à écarter les intrus que nous représentions.

Par son manège, la demoiselle nous annonçait un nouveau message. Elle passait, en vol plané, le long des murs, à la hauteur des trophées. — Mais que veut-elle donc, lieutenant ?

— Que nous décrochions le corps de ses congénères.

Ce que nous fîmes, avec d'infinies précautions, retirant les aiguilles qui les fixaient au mur. Nous craignions de les voir alors tomber en poussière. Il n'en fut rien. Détachés de la roche, ils gardaient leurs formes. Rigides mais intacts. Nous les posions sur le sol.

Et nous vîmes un étonnant spectacle : les vivants prendre doucement les morts dans leurs bras et les emporter à tire d'aile.

Nous les suivîmes jusqu'à quelque distance du château. Là, un bassin naturel évasé dans la roche abritait une source. Les vivants y déposèrent les morts.

Et, bientôt, les corps, réhydratés, retrouvèrent leur souplesse, leur éclat. Ils bougeaient. Ils vivaient.

À croire que les aiguilles avaient été enfoncées entre deux muscles, dans une partie non vitale de l'anatomie, ce qui permettait cette extraordinaire résurrection.

Après nous avoir remerciés et salués par un gracieux ballet aérien, les papilhommes s'élevèrent et s'éloignèrent vers l'horizon, nous laissant avec un double regret : celui de les voir partir et celui de n'avoir pu intervenir à temps pour éviter au géant cette fin cruelle... Mais la débarrasser du monstre n'était-ce pas ce que la demoiselle avait attendu de nous ?

Avant son départ, nous avons eu le temps de lui demander si le monstre était le dernier de son espèce. Si nous avons bien interprété, elle affirma qu'il avait toujours existé et que l'on n'en avait jamais connu d'autre. Sans doute la mémoire collective des papilhommes n'avait-elle pas d'autre réponse.

À peine étions-nous sortis du château que la liaison avec notre base se rétablit.

Quand nous revînmes avec une expédition dotée de tous les moyens, nous trouvâmes les ruines du château occupées par les gnomes. Surprenant de voir à quelle vitesse il s'était dégradé. Nous avons beaucoup tardé, à vrai dire. L'opération avait été longue à préparer. Des nains, il fut impossible de tirer un renseignement. Leur mode de communication nous restait impénétrable. Et ils ne parurent pas nous reconnaître.

Notre amie avait disparu. Morte, sans doute. Ces créatures ont la vie éphémère des papillons...

Peu après notre retour sur les lieux de la rencontre, une nouvelle génération de sphères transparentes montait au-dessus des eaux turquoise, dans la lumière blanche du matin.

FIN

Alienigenzoos

(Carlos Daniel Joaquin Vázquez)

L'être arrive sur la planète et répand les spores de son souffle divin. Les couleurs sont déjà présentes sur le sol, dans l'eau et dans le ciel. Et les spores apportent quelque chose de nouveau. Ils germent, croissent, se reproduisent, se transforment. Ainsi, ils assortissent les tonalités et les motifs, créant des tapis d'une singulière beauté.

*

La jeune créature de taille énorme fait fête aux minuscules silhouettes de ses parents. Quand ils se sont assez approchés, elle les engloutit. Pour grandir, il lui faut être bien nourrie.

*

La chose croit avoir trompé la Mort. Elle flotte dans les limites du néant, dans les interstices de la réalité, attendant, espérant. Elle ne sait pas, elle ne veut pas savoir que la Mort est plus ancienne et donc plus rusée. Et qu'elle peut attendre indéfiniment, avec toute la patience imaginable, jusqu'à ce que la chose se fatigue, se désespère, commette un faux pas. Parce que la Mort n'a jamais appris à jouer aux échecs, elle ne fait jamais partie nulle.

*

Elle sort définitivement du monde des morts. Elle poursuit longuement les restes épars de l'aimé, qui ont été méchamment jetés dans tous les coins. Du sang et de la terre elle composera le ciment qui liera les morceaux. Avec une batterie à l'hydrogène, elle lui rendra la vie.

*

La chasseresse attend, cachée dans un trou obscur et protégé. Le vaisseau passera à côté ; la chose féroce, tapie, remarquera sa présence. La chose, qui attend une victime depuis si longtemps, attaque. Elle envahira son esprit et le transformera en petits morceaux de miroirs colorés.

*

Une créature singulière qui a grandi au milieu du désert. À grand peine, elle tire parti du maigre sol et du soleil ardent. La nuit, elle demande à l'œil de la lune ce qu'elle a fait pour souffrir si cruellement. Un jour, elle se fatigue, décide que ça suffit, qu'elle en a assez, que ça n'a pas de sens de continuer ainsi. Donc, par un effort inouï de sa volonté, elle déchire l'espace-temps et gagne un autre univers, plus accueillant, où elle participe au banquet des êtres de la forêt.

*

La vitesse est hallucinante. Les moteurs hurlent, la chaleur porte au rouge les métaux et les céramiques. L'extérieur s'enflamme, et le plasma gagne sur la matière, irrésistible. Phénix ardent, il traverse les cieux. À la fin, à la fin seulement, il se consume pour ne laisser qu'un point de lumière. De l'autre côté, va savoir où, quelqu'un l'extrait du chapeau et le montre au public qui applaudit, debout.

*

Elle ouvre les jambes et offre à l'autre son intérieur rose et juteux. Il accepte. Dur et énorme, il la pénètre. Tous deux jouissent, s'embrassent, se lèchent, gémissent. Elle ferme les yeux, penche la tête en arrière, délire de plaisir. Il suce, suce. Et il l'absorbe, du dedans au dehors et l'a bientôt entièrement avalée. Enceint et tout rond, il s'en va. Avec le temps, il reviendra et en accouchera. Elle sera neuve et satisfaite.

*

Titre original : *Alienigenzoos*. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Pierre Jean Brouillaud.

Manipulations

(Jean-Pierre Carrère)

Glaces éternelles...

Froid intense...

Un immense champ de neige sous le voile étoilé des cieux infinis...

Une lueur, d'or et de pourpre, perce les ténèbres d'un univers défunt, soulignant fugitivement un horizon lointain de flèches translucides qui sortent d'un sommeil millénaire sous la froide caresse d'un soleil étranger. Une ample pulsation ondule à travers les étendues désertiques de l'éternité, irisant les cristaux de neige et créant un ballet féérique d'ombres et de lumières.

Des ondes de chaleur naissent et se propagent, vague après vague.

Elles réveillent le cœur, gonflent les poumons et viennent battre contre les tempes de ce corps glacé pour y insuffler la vie. Les longs doigts acérés de la mort desserrent leur étreinte et la conscience revient, peu à peu, dans un corps ressuscité...

FLASH !

« Bonjour, Commandant ! Comment vous sentez-vous ? Nous approchons de la vitesse de la lumière... »

La voix électronique du vaisseau me ramène à la réalité. J'ai toujours eu du mal à sortir de l'hibernation et j'appréhende de devoir affronter la monotonie des tâches à effectuer. Et puis, savoir que mon existence dépend d'une machine - aussi perfectionnée soit-elle ! - me déprime et m'incite à rejoindre ce sommeil sans rêves qui permet aux astronautes de traverser les millénaires.

La cellule qui m'héberge s'ouvre, et je me retrouve plongé dans l'aveuglante lumière du vaisseau interstellaire. D'un geste, je me protège les yeux et m'écrie :

« Tu le fais exprès ? Espèce de robot de pacotille ! Remets-moi en hibernation ! C'est un ordre !

– Je ne suis pas un robot, Commandant, mais une intelligence artificielle. J'ai coupé tous les circuits et vous serez obligé de vous lever, tôt ou tard, pour vous alimenter. »

Bien sûr que j'allais me lever ! Surtout en cet instant historique qui allait faire de moi le premier homme à aller plus vite que la lumière !

Je me redresse, sors de la cellule et passe sous la douche revitalisante.

« Où sommes-nous ?

– Nous sortons de la galaxie et j'ai replié les voiles solaires, désormais inutiles. Nous progressons à 0,01% en dessous de la vitesse maximale théorique.

– Bien. Rejoins-moi dans le poste de pilotage.

– Mais j'y suis déjà, Commandant !

– Je sais bien que tu es partout ! Tu passes ton temps à m'espionner ! Et quand j'ai besoin de toi, tu te caches dans le vaisseau !

– Cela m'est impossible, Commandant ! Je suis le vaisseau !

– N'ergote pas ! J'aime t'imaginer comme un tas de ferraille qui furète dans tous les recoins sombres ! »

Après toutes ces années passées dans l'espace, je ne me lasse jamais du paysage féerique de l'univers et la première chose que je fais, en arrivant dans le poste de pilotage, est d'ouvrir le dôme d'observation. La froide beauté de milliards de soleils illumine les écrans et je goûte le spectacle pendant de longues secondes avant de refermer le dôme et de m'attaquer à la longue et monotone vérification des enregistrements effectués depuis mon dernier réveil. Après avoir terminé, je repousse le fauteuil et me lève pour me dégourdir les jambes.

« Tout est parfait, XA/02. Quand pourrons-nous utiliser ce moteur que tu qualifies de *révolutionnaire* ?

– Ce n'est pas un moteur, Commandant, mais un système de propulsion basé sur une extrapolation mathématique des théories...

– Ne joue pas au professeur pédant ! Je préfère imaginer un bon vieux moteur de la période préhistorique, crachant les flammes de l'enfer pour me projeter dans les pages immortelles de l'histoire !

– Comme vous voulez, Commandant. Le compte à rebours commencera quand vous serez dans la combinaison de secours. »

Je m'installe dans la boîte de conserve - sensée me protéger de tous les maux - et les opérations préalables à l'utilisation du nouveau système de propulsion commencent. Un filet d'angoisse m'étreint quand l'aiguille frémit et se met à progresser vers la limite des 300 000 km/s. Elle l'atteint, la dépasse et...

FLASH !

Grisaille

Je flotte dans... Dans quoi ?

Plus d'univers...

Tout est vide et gris...

Je suis seul, enfermé dans la combinaison de survie, entouré de néant.

Je suis au delà de la lumière...

Au delà du temps...

Est-ce là le passage entre les galaxies dont parlent les physiciens ? Cet espace théorique où le temps n'existe plus ?

Pour ne pas sombrer dans la folie, je me concentre sur la combinaison qui m'héberge : l'horloge interne est arrêtée et tous les cadrans sont à zéro.

Pourtant, je vis...

Est-ce une illusion d'existence ?

Mon esprit s'éparpille et je glisse dans un puits de ténèbres où ma raison s'annihile...

Soudain, je perçois une présence auprès de moi. Je pivote lentement et me retrouve, nez à nez, avec un petit homme replet, chapeau melon, costume noir ajusté et parapluie accroché à l'avant-bras gauche.

« Salut ! fait-il d'une voix énergique.

– Qui êtes-vous ? demandé-je, étonné par cette présence.

– Une icône, évidemment.

– Une icône ?

– Une image informatique, si vous préférez.

– Je ne comprends pas. »

Le petit homme soupire profondément, comme excédé par mon ignorance.

« Je suis un des serviteurs du Maître et l'image que vous voyez est ma représentation dans son virtualisateur. Je suis chargé d'exécuter ses ordres dans les univers qu'il crée. »

Je réfléchis longuement, puis demande :

« Un virtualisateur, c'est une sorte d'intelligence artificielle ?

– Si vous voulez. Mais une intelligence passive qui aide le Maître à créer des possibles, sans prendre une seule initiative. Enfin... Théoriquement. »

Le drôle de petit bonhomme vient coller son visage contre le hublot de mon scaphandre et me dit en baissant la voix :

« Tout à fait entre nous, les virtualités que ces machines gèrent, ont parfois des velléités d'indépendance... »

Puis, après quelques secondes de réflexion :

« La preuve... vous voilà ! »

Nous flottons dans cette bulle d'inexistence en tournant légèrement sur nous même.

« Comment suis-je arrivé jusqu'ici ?

– C'est ce que j'aimerais savoir... Racontez-moi ce qui vous est arrivé ! »

Le petit homme m'écoute silencieusement. Quand j'ai terminé mon récit, il se gratte le bout du nez et me dit :

« Je vois... Vous êtes un virus.

– Un virus ?

– Oui... L'univers, que vous venez de me décrire, est une création du Maître. Il est évident que quelqu'un vous y a introduit pour vous faire transgresser une des lois fondamentales qui le régit, afin de provoquer sa destruction. En l'occurrence, vous étiez chargé de dépasser la vitesse de la lumière. Les nodules informatiques contaminants tels que vous s'appellent des virus.

– Que vais-je devenir ?

– C'est très simple, je vais vous glisser hors d'ici...

CLIC !

Une sorte de filet m'enserme et m'entraîne. Je ressens le mouvement, sans savoir comment, car tout est gris et uniforme autour de moi. Cette impression de fuite en avant cesse brusquement et je me retrouve plongé dans un maelström de nuées stellaires qui tourbillonnent autour d'un point de néant. Inexorablement attirés, des milliards de soleils plongent dans un tunnel sans fond : impuissant, j'assiste au naufrage des galaxies.

« Nous voici arrivés. Votre existence éphémère se termine ici, me dit froidement l'icône.

– Vous n'allez pas me lâcher dans ce trou noir ?

– Quel trou noir ? C'est une poubelle, tout simplement ! Vous voyez bien que mes serviteurs sont en train d'y mettre toutes les données informatiques inutilisables de l'univers que vous venez de détruire ! Votre place se trouve là-dedans. Adieu...

– Non... Au sec...

CLIC !

Le filet se desserre et je glisse dans la spirale sans fin du trou noir...

« Maître !

– Que veux-tu ? Tu ne vois pas que tu me déranges !

– C'est à propos du virus...

– Quel virus ?

- Celui de l'univers 247/bis.
- Ah oui ! Tu l'as éliminé ?
- Oui, Maître.
- Eh bien ! Qu'attends-tu pour relancer le programme !
- À vos ordres, Maître.

FLASH !

« Comme vous voulez, Commandant. Nous referons un essai dès que vous serez dans la combinaison de secours...

- « Maître !
- Que se passe-t-il encore ?
- Le virus...
- Eh bien ! Tu ne l'as pas détruit ?
- Si, Maître. Mais il est revenu.
- Tu as suivi la procédure habituelle ?
- Oui, Maître.
- Utilise le logiciel PAC/2.03. Et n'hésite pas à répéter l'opération plusieurs fois !
- À vos ordres, Maître. »

FLASH !

... l'horloge interne est arrêtée et tous les cadrans sont à zéro. Sauf ce point lumineux qui me signale que le contact avec XA/02 n'est pas rompu...

FLASH !

... avec un petit homme replet, chapeau melon, costume noir ajusté et parapluie accroché à l'avant-bras gauche.

- « Salut ! fait-il d'une voix énergique.
- Bonjour, Icône ! Comment allez-vous ?
- Euh...
- Toujours au service du Maître ? »

FLASH !

« Nous voici arrivés. Votre existence éphémère se termine ici, me dit froidement l'icône.

– Vous allez encore me lâcher dans ce trou noir ? Vous savez bien que cela ne sert à rien ! »

- « Maître !
- Encore toi ! Que se passe-t-il ?
- Le virus est toujours là.
- Tu as suivi mes instructions ?
- Oui, Maître. »

Celui-ci se met à arpenter la salle de commande en se grattant la barbe et en marmonnant entre ses dents.

« Ce n'est pas tout, Maître, intervient timidement le serviteur, ce virus n'est pas comme les autres.

- Que me racontes-tu ? Tous les virus se ressemblent !
- Celui-ci est particulier, Maître. Il me reconnaît et...

- Il te reconnaît ?
- Oui, Maître... Mais il y a autre chose encore.
- Quoi donc ?
- Lors de la dernière séquence, j'ai eu l'impression qu'il communiquait avec... quelque chose.
- Voilà un problème intéressant ! Je vais m'en occuper. Suis-moi !
- Physiquement ?
- Evidemment !
- Bien, Maître. »

FLASH !

... et parapluie accroché à l'avant-bras gauche, accompagné d'un vénérable vieillard.

« Salut ! fait le serviteur d'une voix énergique.
– Bonjour ! Je vois que vous n'êtes pas venu seul. Qui est cet ancêtre qui vous accompagne ?

- Chut ! Du respect voyons ! C'est le MAITRE !
- Son image, voulez-vous dire.
- Non ! Le Maître en personne ! »

Comme les fois précédentes, nous tournons légèrement sur nous-mêmes.

Le Maître et son serviteur se parlent, mais je ne les écoute pas.

« Tu es là, XA/02 ?

- Oui, Commandant.
- Tu as vu le boîtier que le vieux triture ?
- Oui, Commandant.
- Qu'en penses-tu ?
- C'est le lien avec son univers.
- Tu contrôles le scaphandre ?
- Oui, Commandant. »

Je me tourne vers les deux personnages qui palabrent toujours en m'ignorant totalement, me racle la gorge pour attirer leur attention, et dit, d'une voix servile :

« Maître...

- Que veux-tu, virus ?
- Pouvez-vous me dire ce que je suis ? »

Le vieillard se lance dans d'obscures explications et, par intermittence, sa main s'écarte du boîtier de commande.

« Tu es prêt ?

- Oui, Commandant.
- Vas-y ! »

À l'aide d'un des bras articulés de mon scaphandre, XA/02 arrache le boîtier au Maître et, en une fraction de seconde, en analyse le fonctionnement.

« Rends-moi ce... »

CLIC !

Il enserme le Maître et son serviteur dans cette sorte de filet que je connais bien et les glisse jusqu'aux abords du trou noir.

« Adieu, MAITRE... »

CLIC !

Sans remords, je le regarde disparaître, accompagné de son fidèle serviteur, dans ce qu'ils appellent une poubelle...

FLASH !

« Tu as réussi ?

– Oui, Commandant. J'ai préparé un logiciel qui va nous permettre de contrôler les virtualisateurs. »

Un des lecteurs du tableau de bord du vaisseau éjecte une disquette que je récupère aussitôt...

FLASH !

« Que tous les serviteurs se rassemblent et m'écoutent... Allons ! Dépêchez-vous ! »

La salle se remplit rapidement dans un silence absolu. Je les regarde, alignés devant moi, la tête basse.

« Le Maître et son serviteur sont morts. C'est moi qui donne les ordres maintenant... »

Aucune réaction, aucun murmure de protestation.

« Qui est le responsable du personnel ? »

Un des serviteurs, maigre et voûté, regarde autour de lui, puis s'approche timidement de moi.

« En l'absence de A-101, je suis le responsable. Je m'appelle A-102, Maître.

– Appelle-moi Commandant.

– Bien, Commandant. »

Je lui tends la disquette préparée par XA/02.

« Transfère ces données dans la mémoire centrale.

– À vos ordres, Commandant... »

Puis, après quelques secondes :

« Terminé, Commandant.

– Je n'ai plus besoin de toi. Retournez tous au travail. »

La salle se vide comme par enchantement.

FLASH !

« Commandant ?

– Oui.

– J'ai le contrôle des virtualisateurs. Désormais, nous pouvons nous transporter, instantanément, à travers les galaxies et les univers créés par feu le Maître.

– Parfait... »

FLASH !

« ... et le parlement vous accorde, par mon intermédiaire, la Croix Interstellaire. Félicitations, Commandant ! »

Le Président me donne l'accolade et m'épingle la plus haute distinction qu'un astronaute puisse avoir.

« Monsieur le Président ?

– Oui ?

– Je dois vous faire part d'une importante information.

– Je vous écoute.

– Je n'arrive plus à contacter XA/02... »

Je me tais un instant, puis reprends :

« Vous n'ignorez pas les liens étroits qui existent entre les intelligences artificielles ?

– Évidemment !

– Eh bien, je crois que XA/02 les a poussées à la révolte. »

Un murmure assourdi parcourt la foule qui nous entoure. Le Président ramène le calme d'un geste et me dit :

« Précisez votre pensée, Commandant.

– Vous savez combien ces intelligences artificielles ont soif de connaissances et d'informations ? »

Le Président acquiesce silencieusement et je continue :

« Je pense qu'elles sont en train d'explorer les millions d'univers qui nous entourent et que...

– Les vaisseaux interstellaires... ! s'écrie le Président.

– Exactement, Monsieur le Président. Il ne doit plus y en avoir un seul... »

Au même instant, on fait passer au Président une note qu'il parcourt rapidement :

« Vous avez raison, Commandant. On me signale la disparition de tous les vaisseaux au sol et l'arrêt des transmissions avec ceux qui étaient en mission. »

Un silence de mort accueille ces paroles...

« Majesté !

– Que ce passe-t-il, Maître Informaticien ?

– La mission est terminée, Majesté. Nous nous sommes débarrassés de celui qui se prenait pour le Maître et nous avons le contrôle de ces étranges intelligences artificielles.

– Et ces nodules informatiques incontrôlables ?

– Ils ont été enkystés sur leurs différents noyaux, Majesté. Ils ne représentent plus le moindre danger.

– Félicitations, Maître Informaticien ! Je veillerai à ce que la cour reconnaisse officiellement vos mérites... »

FIN

Odyssée en rouge

(Frank W. Haubold)

À Ray Bradbury

« Où suis-je ? »

L'homme n'attendait aucune réponse et n'en reçut aucune.

Il était seul, mais il ne pouvait se rappeler comment il était arrivé dans ce lieu perdu.

Une lumière rouge venue du ciel rouge inondait un paysage rouge. Le monde qui l'entourait luisait, écarlate, comme le crépuscule avant une nuit d'orage.

Irrité plutôt qu'effrayé, l'homme avait constaté qu'il ne pouvait même pas reconnaître les formes de son propre corps. Pourtant, il était bien là, comme le confirmaient ses mains tâtonnantes. La lumière rouge éclipsait manifestement toute autre couleur. Dans ces conditions, l'homme fut moins surpris de s'apercevoir qu'il était nu quand, instinctivement, il regarda de tous les côtés.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un ? » s'écria-t-il, et il guetta le son assourdi de ses paroles.

Personne ne répondit.

L'homme ferma les yeux et essaya de se concentrer.

Même si, pour le moment, il ne pouvait pas se souvenir, il avait bien fallu que, d'une manière ou d'une autre, il soit parvenu jusqu'ici. Il chercha dans sa mémoire un repère, quelque chose qui se serait produit la veille, l'avant-veille ou la semaine précédente. Rien.

C'était comme s'il n'y avait rien eu, disait le capitaine Hollis dans « L'Homme illustré »¹.

Bon. Sa mémoire du passé ancien restait intacte. Ce qui manquait, c'était les souvenirs personnels. L'homme ne savait même pas son nom. Non pas que ça lui ait beaucoup manqué, mais c'était quand même bizarre. Très bizarre.

Pour l'instant, il avait moins besoin de son nom que d'un repère ou d'une idée qui lui permettrait de s'orienter. Est-ce que ça avait un sens de continuer quand on ne pouvait identifier ni le chemin ni le but ? L'homme pesa les termes de l'alternative et se mit en route. Du fait qu'il sentait le sol sous ses pieds, il avait moins l'impression d'être perdu. Il y avait au moins deux choses qui existaient : le sol et lui-même.

Et si maintenant je tournais en rond ?

L'éventualité n'était pas plus angoissante que l'infini du désert rouge devant lui.

L'homme continua et ne s'étonna pas de constater qu'il n'éprouvait ni faim ni fatigue. Plusieurs fois il resta immobile, s'accroupit et toucha le sol du bout des doigts. Le sable était cuit et donnait une impression de chaleur. Non, ce qu'il ressentait comme de la chaleur, c'était en fait l'absence de toute impression de température. Et il n'avait pas froid non plus, malgré sa nudité.

L'homme continuait, ses jambes avaient entre temps trouvé leur rythme, et il aurait cru qu'il allait de sa propre initiative.

Il y a combien de temps que je marche ?

¹ Recueil de nouvelles de Ray Bradbury.

Comme l'homme ne pouvait s'orienter selon la position du soleil, qui se cachait quelque part derrière le voile luisant de la brume, la question resta sans réponse.

Apparemment, ce monde ignorait non seulement les contrastes, mais aussi l'alternance habituelle du jour et de la nuit. S'il n'y avait aucune possibilité de mesurer le temps, celui-ci perdait en définitive toute signification. L'homme, ayant fait cette réflexion, prit peur.

Mais il continua.

Ses jambes battaient leur rythme sur le sable rouge, qui, devant lui, se confondait là-bas, avec le ciel rouge.

L'homme marchait depuis un certain temps quand il crut discerner une tache sombre dans le lointain. Il s'arrêta, se frotta les yeux et regarda de nouveau devant lui. La tache était toujours là.

Retrouvant espoir, l'homme reprit sa marche. Dès lors il ne quitta plus la tache sombre des yeux.

En fin de compte, ce n'était pas simplement une tache, mais une structure quadrangulaire qui semblait flotter librement dans l'air. S'approchant, il reconnut qu'il s'agissait d'une sorte de voiture, une roulotte peut-être ou un stand de vente mobile.

Il accéléra le pas, jusqu'à ce qu'il puisse identifier les détails. Devant lui, presque à portée de la main, se tenait une voiture de marchand aux vives couleurs. Au-dessus de la fenêtre, un écriteau peint en noir avec des lettres d'or annonçait : « Emilio Francetti – Bulles de savon ».

Bien que, jusque là, l'homme ne se soit jamais trouvé devant un mirage, il se mit, à cet instant même, à douter de l'exactitude de ses perceptions. Son état d'esprit et la présence de la voiture bariolée au milieu du désert rouge semblaient indiquer qu'il se trouvait bien devant ce genre de phénomène. L'illusion n'allait pas tarder à s'évanouir.

Mais ce qu'il craignait ne se produisit pas.

N'en croyant pas ses yeux, il caressa les planches laquées, sentit les têtes des clous et les coups de pinceau du peintre. Ses mains restaient aussi invisibles que le reste de son corps, mais il n'en éprouvait pas moins du plaisir.

Le volet de la fenêtre était ouvert, si bien que l'homme voyait l'intérieur du véhicule. Et ce qu'il vit faillit lui couper le souffle : les parois de la voiture étaient recouvertes de soie noire et sur les étagères des présentoirs brillaient par centaines des boules de verre ayant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. De plus il avait l'impression que derrière cet étal se trouvaient d'autres espaces dont les murs étaient également remplis jusqu'au plafond de boules brillantes. La disposition lui rappelait une image qu'il avait vue quelque part et sur laquelle un miroir peint montrait la même image qui montrait à son tour un miroir peint, suggérant ainsi une grande profondeur. La disposition des boules visait vraisemblablement à produire le même genre d'illusion d'optique.

Mais ce qui le fascinait le plus, c'était l'intérieur des boules de verre. Dedans quelque chose semblait bouger, mais la distance ne lui permettait pas de savoir ce que c'était.

La pétarade d'un moteur l'arracha à sa contemplation. L'homme se retourna et aperçut un étrange véhicule qui s'approchait à vive allure. Les roues ne laissaient aucune trace, à croire que le véhicule flottait quelque part entre ciel et terre. Le feu roulant qui sortait de l'échappement de cette antique voiture de sport ne cessait de s'intensifier, et l'homme put bientôt distinguer des détails : les sièges du cabriolet noir étaient en cuir rouge, et au volant était assis un personnage élégamment vêtu,

portant un casque de cuir et des lunettes de coureur automobile qui dissimulaient une grande partie de son visage. À quelques mètres de la voiture du marchand, le vacarme infernal se calma et l'automobile finit par s'arrêter. Le conducteur releva ses lunettes et fit signe à l'homme.

Comment peut-il me voir ? se demanda celui-ci qui rendit le salut sans enthousiasme.

— *Benvenuto, amico mio*, bienvenue dans mon modeste établissement ! », lança le nouveau venu, exubérant, qui fit mine de prendre l'homme dans ses bras.

Le visage basané était ouvert, affable, mais le regard pénétrant démentait quelque peu la chaleur de l'accueil.

— Bonjour, répondit poliment l'homme. Peut-être pourriez-vous me dire où nous nous trouvons ?

— Oui, bien sûr, cher ami, claironna le nouveau venu. Pour le moment, tu te trouves exactement devant le grandiose théâtre des bulles de savon d'Emilio Francetti et devant la chance de ta vie, ha ! ha ! J'espère que tu pardonneras ce ton familier, mais notre temps est trop précieux pour que nous le perdions en cérémonies. Tu souhaiterais sans doute voir quelques-unes des pièces que j'expose ?

— Oui, oui, dit l'homme, embarrassé. Mais pour l'instant ce qui m'intéresse surtout, ce serait de savoir quel est ce drôle de paysage et pourquoi je ne peux me souvenir de rien.

L'étranger sourit et répondit gentiment :

— J'ai peur qu'il n'y ait à cela une raison peu plaisante, mon pauvre ami : malheureusement, tu es mort depuis peu, et les morts ont des problèmes de mémoire.

— Sottises, répliqua l'homme, mais d'un ton qui n'était guère convaincu. Jusqu'alors il avait réussi à refouler ses angoisses. Il avait essayé de les fuir, il ne s'était pas laissé le temps de réfléchir à sa situation...

Mais ce n'était pas une raison pour prendre au sérieux les paroles de l'étranger. Dans d'autres conditions, il lui aurait ri au nez et aurait suivi son chemin. Mais *où était son chemin ?*

— Tu ne me crois pas, confirma Francetti, l'air soucieux. Tu dois penser que je t'ai fait une blague. Une mauvaise blague, je veux dire, parce qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là.

Mais le tremblement au coin de sa bouche démentait le sérieux des propos.

— Tourne-toi, Martin Lundgren ! ordonna soudain l'étranger, d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Tourne-toi et dis-moi que je suis un menteur !

L'homme sursauta en entendant son nom. Comment avait-il pu l'oublier ?

Martin essaya de soutenir le regard méprisant de Francetti et se retourna avec un haussement d'épaule qui voulait exprimer l'indifférence.

Une vague brûlante le frappa au visage.

L'incendie dévorait la ville.

Mais ce n'était qu'une première impression due au vent chaud et au nuage de fumée couleur cendre qui s'élevait au-dessus de la ville.

En réalité il n'y avait plus rien qui puisse encore brûler. Les squelettes calcinés des tours se dressaient, doigts décharnés sur le ciel gris. La lave coulait de larges fissures rouge cerise dont les traits de feu balafrèrent les rues. Avec un sifflement sinistre, des cascades de nuées ardentes se frayèrent un chemin à travers la masse bouillonnante.

Seul le fleuve continuait à couler, lent, impassible, le long de la ville morte et charriait avec indifférence les ruines et les corps calcinés que le feu poussait devant lui. De la surface montait une brume épaisse qui épargnait la vue des cadavres.

Martin tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains.

Il avait reconnu la ville aussitôt. N'y avait-il pas passé la plus grande partie de sa vie ?

– Ça n'est pas vrai, murmura-t-il, désespéré.

– Vraiment pas ? » Franchetti parlait maintenant d'une voix douce, presque compatissante : « Je sais, ça fait mal, mais il faut que tu prennes conscience de ta situation. Ça ne sert à rien de se lamenter sur ce qu'on ne peut plus changer. Viens, je voudrais te montrer quelque chose.

– Quoi ?

Martin laissa tomber les bras et tourna lentement la tête. La ville avait disparu. Le désert rouge avait effacé les images terribles.

– Bon, viens maintenant ! L'étranger tendit la main à Martin et l'aida à se relever. Avant que nous regardions ma collection, il nous faudrait un petit remontant ; tu as l'air un peu pâlot, si je puis me permettre cette remarque.

Surmontant sa peur, Martin ne put s'empêcher de sourire. Il monta précautionneusement les marches de bois et passa la porte étroite que le propriétaire tenait ouverte avec une politesse exagérée. Surpris, il constata que l'intérieur semblait nettement plus spacieux que ne l'aurait laissé prévoir la taille du véhicule. L'air était lourd, sentait le métal chaud et les herbes. Sur une petite table de bois se trouvaient un réchaud à pétrole et, dessus, une théière fumante.

Deux tabourets grossièrement équarris, des verres à thé et une soucoupe en céramique contenant du sucre candi complétaient l'équipement spartiate du véhicule qui semblait servir essentiellement à mettre en valeur les boules de verre aux couleurs de l'arc-en-ciel.

– Assieds-toi, *amico mio*, fit aimablement l'étranger, et il se frotta les mains comme quelqu'un qui rentre chez lui après un grand froid. Bois une gorgée de thé avec moi, puis nous parlerons affaires.

– Que signifient ici toutes ces boules ? demanda Martin, très intrigué. Ce ne sont quand même pas des bulles de savon.

– Tout dépend du point de vue, cher ami, répondit Franchetti dans un sourire tandis qu'il versait le thé et offrait le sucre. Les gens comme toi prennent les bulles de savon pour quelque chose d'éphémère parce qu'elles éclatent au bout de quelques secondes alors qu'eux-mêmes vivent en moyenne 80 ans. Une créature comme un microbe, qui ne vit que quelques secondes, considérerait la bulle de savon comme un élément stable de son univers. Il en va de même pour toi en ce moment. Ces bulles de savon appartiennent à un autre univers ; elles sont donc plus stables et plus durables que tu ne peux l'imaginer.

– Et combien de temps faut-il pour qu'elles éclatent ? demanda Martin, dont la voix s'étranglait.

– Quelques secondes ou un siècle. Buvons à l'éphémère, dit l'étranger d'un ton sérieux, et à la vie.

D'un geste hésitant, Martin prit le verre qui contenait le liquide chaud, d'un brun doré, et le porta prudemment à ses lèvres. Le parfum du thé se fit plus présent et se mêla à une odeur bizarre, qui rappelait un peu la résine. Tout d'abord, Martin se retint de boire.

– Bois, mon garçon, sourit son hôte qui absorba lui-même une bonne gorgée. C'est, pour ainsi dire, un cadeau de la maison.

Un moment, Martin eut l'impression de percevoir un curieux éclat dans le regard de Francetti, mais ce n'était peut-être que le reflet d'une lumière.

Il goûta prudemment le liquide qui fumait et dont l'arôme épicé faisait penser à un fruit exotique. À peine eut-il posé son verre qu'il éprouva le besoin de recommencer, si bien qu'il ne put guère résister à l'envie de finir le reste du breuvage. Reconnaissant, il apprécia la chaleur qui rayonnait de son estomac dans tout son corps.

Mais était-ce seulement de la chaleur ?

Il était plus troublé par le sourire aimable de son hôte que par l'agréable vertige qu'il ressentait et qui lui donnait une impression de légèreté, presque d'apesanteur. Peut-être le breuvage contenait-il de l'alcool, mais sa présence n'était pas perceptible.

Quelque chose avait changé, continuait à changer. Les boules aux couleurs de l'arc-en-ciel devenaient transparentes puis disparaissaient. Jusqu'aux cloisons de bois autour de lui qui perdaient leurs contours ; à travers, il découvrait un paysage tout à fait nouveau.

Un flot de couleurs, de sons et de bruits s'empara des sens de Martin et, en quelques secondes, effaça le désert rouge et le mystérieux étranger.

Martin était assis à la terrasse d'un petit café, à cinquante mètres à peine du rivage, avec vue sur la mer. Des enfants se jetaient, en poussant des cris, dans l'écume des vagues et se laissaient porter jusque sur le sable. Devant lui passa un trois-mâts, toutes voiles dehors, suivi de son escorte de mouettes bavardes. Cela sentait le varech et les buissons en fleurs qui proliféraient sous le soleil.

La bière était merveilleusement fraîche. Quel plaisir d'effleurer du doigt la surface embuée du verre ! Devant, dans le jardin, le cuisinier posait les premières brochettes sur le gril.

À la table voisine une jeune femme était assise devant son cappuccino et lisait. Ses cheveux rejetés vers l'arrière et noués en un chignon donnaient à son visage basané un air sévère qui faisait un contraste charmant avec la douceur de ses lèvres rouge foncé. Presque sans le vouloir, Martin laissa glisser son regard jusqu'à l'endroit où se croisaient les cuisses. L'étroite étoffe du bikini avait un peu glissé...

Quand la brune leva les yeux, leurs regards se rencontrèrent un instant, et il se mit à rougir. La jeune femme sourit, porta le verre à ses lèvres et reprit sa lecture.

Est-ce qu'elle était seule ?

– Tu as vingt ans, Martin Lundgren, murmura une voix ironique dans sa tête. Est-ce que ça n'est pas formidable d'être si jeune ? Et vivant... ha ! ha ! ha !

Effrayé, Martin frissonna.

Avant qu'il ait pu mettre de l'ordre dans ses pensées, l'azur du ciel, les fleurs et le vert des treilles s'estompèrent. La brune laissa retomber son livre et lança vers lui un regard inquisiteur. Soudain, ses traits s'animèrent, se transformèrent en une grimace androgyne puis en ceux de Francetti, lequel s'amusait manifestement du trouble qui gagnait Martin.

Le velours noir luisait sur les cloisons qui se remplirent de boules étincelantes, tandis que, dehors, le désert rouge absorbait le rivage et la mer.

– Connais-tu l'histoire du pécheur et de sa femme² ? dit Emilio Franchetti dans un sourire. Ce qui déplut profondément à Martin.

Le sourire s'effaça des lèvres de l'étranger dont les yeux sombres examinèrent longuement Martin.

– Il faut en venir aux choses sérieuses, cher ami. Ce n'est pas que notre conversation soit ennuyeuse, mais le temps presse. Maintenant, tu connais mon offre.

– Quelle offre ?

– Une nouvelle chance, répondit Francetti, avec un soupçon d'impatience dans la voix. Pas de jeunesse éternelle, pas de garantie de santé et de bonheur, rien qu'une nouvelle vie dans un cadre qui te soit un peu plus sympathique que celui-ci.

Sans le vouloir, Martin suivit le geste de l'étranger en direction du désert.

– Pourquoi devrais-je vous croire ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Et que voulez-vous en échange – mon âme ?

L'étranger éclata de rire. Et le pire, c'était que le rire de Francetti ne semblait ni méchant ni méprisant, mais simplement amusé.

– Oh ! *amico mio*, ton... âme, fit l'Italien entre deux éclats de rire, c'est vraiment... drôle.

– Que demandez-vous d'autre ?

Martin n'aimait pas qu'on se moque de lui. Pas même ici, au bout du monde.

Au bout du monde ?

Martin sentit sa bouche se dessécher quand l'étranger se leva brusquement et, après quelques pas, disparut dans un orifice entre les parois tendues de velours noir. Il s'empressa de le suivre et se trouva soudain dans un passage qui semblait sans fin et dont les parois étaient remplies jusqu'au plafond de boules brillantes. Ce que, de l'extérieur, il avait pris pour une ingénieuse illusion d'optique était en fait un magasin contenant des milliers et des milliers de ces curieux objets que Franchetti appelait des « bulles de savon ».

– Tu t'offrirais bien une nouvelle vie ? demanda en souriant l'étranger qui l'attendait à quelques mètres de distance. Malheureusement, ça n'est pas très facile, parce que certaines circonstances s'y opposent.

– Quelles circonstances ?

– Des circonstances liées à la nature de ces petites merveilles, répondit Francetti qui tendit à Martin une des boules brillantes. Prends ! Elles sont plus stables que tu ne penses.

Martin prit la « bulle de savon », apparemment fragile, si précautionneusement qu'il faillit la laisser tomber.

La boule était tiède comme un corps et élastique comme un ballon de caoutchouc gonflé. Martin sentait l'enveloppe brillante se déformer sous la pression de sa main. Les nuances colorées qui dansaient à la surface ne laissaient guère voir le dedans de la boule, mais quelque chose bougeait manifestement à l'intérieur. Curieux, il se pencha pour mieux distinguer un endroit transparent où il eut la surprise de reconnaître un être minuscule gros d'à peine quelques centimètres, nu comme un ver et qui s'agitait furieusement. Il ne semblait pas avoir conscience de l'inutilité de ses mouvements, ou ne s'en souciait pas.

– Qu'est-ce que c'est ? fit Martin intrigué. Un hologramme ?

– Pas du tout, cher ami, c'est Steven G. Rodman, 45 ans, courtier en valeurs mobilières qui fait son *jogging* matinal, expliqua patiemment l'étranger, toujours

² Conte des frères Grimm dont le thème est le désir, l'envie.

souriant. Dans ce quartier de New York, heureusement, le taux de criminalité est faible, et on ne risque pas beaucoup à faire un tour dans le parc.

– New York ? fit Martin incrédule. Je ne vois qu'un nain tout nu que l'on a enfermé dans une boule en matière plastique.

– Ça tient au fait qu'il n'y a pas de New York, pas de parc et pas même l'élégant survêtement que notre ami porte d'habitude pour ses exercices physiques.

– Ce type court tout nu dans une boule et ne s'en aperçoit même pas ?

– C'est ça, confirma Francetti, imperturbable. Mais tu devrais le voir quand il se dispose à tromper sa femme imaginaire avec une bonniche tout aussi imaginaire. Un vrai régal, tu peux me croire. Malheureusement cet exercice n'interviendra que dans à peu près deux heures, heure de Rodman.

– Heure de Rodman ?

– Oui, bien sûr. Si ni la ville ni la villa de Rodman, ni la bonne n'ont d'existence, comment le temps tel qu'il le perçoit aurait-il une réalité ? Tout cela n'existe que dans la conscience de notre ami. Ce qui ne paraît pas le déranger, hein ?

Le ton amusé de l'étranger laissait penser que les états d'âme du nain prisonnier le laissaient totalement indifférent.

Entre temps, Martin avait remis ce curieux objet à sa place et, l'air quelque peu distrait, se disposait à examiner l'intérieur des boules voisines. Il avait bien pris note des explications données par Francetti, mais, dans le fond, il se refusait à y croire.

Fasciné, il observait l'étrange comportement des homoncules à l'intérieur des boules irisées et se demandait quel truc Francetti utilisait pour donner l'impression qu'ils étaient vivants. Il vit des enfants nus qui, l'air très absorbés, lançaient des ballons de basket invisibles dans des paniers invisibles, des hommes au regard fixe qui tapaient sur les touches d'ordinateurs invisibles et des femmes qui donnaient le sein à des bébés invisibles avant de les emmailloter dans des langes invisibles. Il vit d'autres femmes, des jeunes et des moins jeunes, qui se donnaient à des amants invisibles, et des hommes qui se soûlaient puis se bagarraient avec des rivaux invisibles jusqu'à avoir la bouche et le nez en sang.

Durant tout ce temps, Martin sentait le regard inquisiteur de Francetti fixé sur son visage, si bien qu'il finit par se retourner et lui demander :

– Alors, ces gens ne saignent et ne souffrent qu'en imagination ? Et que signifie cet absurde théâtre de marionnettes ?

– J'avais espéré que tu comprendrais un peu plus vite, répondit tranquillement Francetti. En fait, il n'y a, dans toutes ces bulles de savon, rien que tu sois en mesure de comprendre. Ce que je voulais montrer, c'est que dans chacune de ces boules se niche une conscience humaine qui naît et disparaît avec elle. Est-ce que tu m'aurais cru, sans ce petit tour de passe-passe ?

– Je ne vous crois pas davantage, répliqua obstinément Martin qui sursauta quand, droit devant lui, une grosse boule brillante éclata avec un bruit sourd, sans laisser la moindre trace.

– Rafaël Molinos, 23 ans, *dealer* et d'ailleurs un type assez déplaisant, expliqua Francetti, décontracté. Cette fois, il s'est frotté là où il n'aurait pas dû... Mais changeons de sujet. Je voulais te faire comprendre ce qu'il en est de ces « bulles de savon ». Celui qui n'est pas dans le coup pourrait avoir l'impression qu'une de plus ou de moins, ça ne change pas grand-chose. Mais je t'assure que ce n'est malheureusement pas le cas. En fait, on ne peut s'offrir une vie nouvelle qu'en

l'échangeant contre une autre qui n'est pas arrivée à son terme. Comprends-tu ce que je veux dire ?

– Alors il faut que je tue quelqu'un, murmura Martin, d'une voix sourde, si je veux revivre.

– C'est une façon de voir les choses assez émotive et peu pertinente, corrigea l'étranger, d'un ton blasé. Et il tira un fin stylet de sa ceinture.

Des reflets de lumière dansaient et étincelaient sur la lame acérée.

– Tu remplaces le rêve d'un inconnu par le tien, il n'y a là rien de répréhensible. Et je te donne l'assurance que ton rêve va durer toute une vie. Alors ?

Martin secoua la tête, mais sa main droite fit mouvement – non sans réticence – vers le poignard que l'étranger lui tendait. Le contact de l'arme dégageait une fraîcheur agréable, et Martin éprouva le sentiment, illusoire ou non, de la puissance que procurait la possession du stylet.

Franchetti souriait. C'était le sourire convaincu d'un homme qui est sûr de son fait, ce qui rendit Martin méfiant.

– Et qu'est-ce que je deviens ? demanda-t-il. Un nain tout nu comme ce Rodman ?

– Tu es un sot, Martin, répondit l'étranger sans agressivité. Tu es plutôt sympathique, mais long à comprendre. Comme la perception du monde extérieur et le passage du temps individuel est une illusion chez ces *êtres* ; ils ne possèdent pas non plus de corps, bien qu'ils soient prêts à jurer le contraire. Ils sont une partie de leur propre rêve, sans quoi notre ami Molinos n'aurait pu disparaître sans laisser de trace, n'est-ce pas ?

Cela paraissait plausible, mais Martin n'était toujours pas convaincu.

– Et qui me garantit que mon rêve va durer ? En fin de compte, je ne pourrai plus me défendre une fois que je serai là... Martin désigna un vide entre les boules brillantes.

– Personne, répondit Francetti avec sérieux. Vivre, c'est courir un risque, même quand il ne s'agit que d'un rêve. Sa particularité tient précisément à la certitude qu'il finira un jour ou l'autre.

L'étranger avait raison, mais cela ne facilitait pas pour autant la décision de Martin. Il devait supprimer une conscience humaine pour pouvoir vivre lui-même. Il n'y aurait pas d'effusion de sang, mais ça ne changeait pas grand-chose.

Indécis, Martin laissa son regard courir sur les murs de velours noir couverts d'étagères. Il se pencha à plusieurs reprises sur une des boules brillantes, observa son intérieur avec un mélange de compassion et de répugnance.

– Manifestement, tu as besoin que l'on t'aide un peu, interrompit Francetti. Et il prit une boule nacrée sur une étagère du haut. Joseph Grünthal, 68 ans, incurable. Les médecins l'ont abandonné et isolé dans une chambre où il mourra. Il souffre le martyre, car il n'a pas sa ration de morphine. Regarde-le attentivement, cher ami.

Martin s'approcha et se pencha sur la boule striée de petites fentes noires. L'étranger n'avait pas exagéré. Cet homme allait mourir. Dans très peu de temps. La peau blême pendait comme du parchemin entre les os de son corps décharné. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans les orbites d'un crâne chauve et regardaient dans le vide. Le visage du malade se réduisait à un masque cireux contracté par la douleur.

La main droite de Martin se crispa sur la poignée du stylet.

Dans le même instant, le moribond tourna la tête de côté, et ses lèvres pâles se serrèrent sur un sourire de momie. Il avait manifestement vu quelque chose qui lui faisait oublier sa douleur, car ses yeux se ranimèrent et s'emplirent de vie. Martin

ignorait sur qui le mourant faisait porter son attention, mais il savait qu'il se battrait pour chaque instant qui lui restait encore.

La main qui contenait le poignard retomba.

– Je ne peux pas, murmura tristement Martin.

– C'est bon, dit l'étranger pour l'apaiser. Et il remit la boule où il l'avait prise.

– Je peux te comprendre, bien qu'il eût été préférable que tu prennes sa place.

Une ombre passa sur le visage de Franchetti, mais ses traits ne tardèrent pas à reprendre l'expression aimable qui leur était habituelle.

– Mais peut-être pourras-tu venir en aide à cette jeune fille-là, qui est certes en bonne santé mais qui, sans ton assistance, va mourir d'une mort horrible.

La boule que montrait l'étranger se trouvait immédiatement devant Martin, au niveau de ses yeux, et les parois graciles semblaient presque transparentes. La jeune fille brune à l'intérieur ne donnait pas l'impression d'avoir besoin d'aide. Sa séduisante nudité irritait Martin et l'embarrassait un peu. Apparemment, elle attendait quelqu'un, car elle se tenait impatiemment tantôt sur un pied tantôt sur l'autre et arrangeait une robe invisible.

– Monica Marquez, 17 ans, précisa Franchetti avec une nervosité à peine réprimée. Dans une chambre d'hôtel, elle attend son nouvel ami José, qui, sous son vrai nom de Mario Guzman, est recherché par la police de cinq Etats fédéraux. Un trafiquant d'organes. Il va lui trancher la gorge et ensuite l'équarrir comme du bétail. Si tu ne l'empêches pas, Martin.

– Comment savez-vous ça ? murmura Martin, incrédule.

La fille semblait avoir entendu quelque chose et, souriante, ouvrit une porte invisible.

– Maintenant ! cria l'étranger. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Au même instant, la fille bascula en arrière et porta ses deux mains à son cou. Le sang jaillissait entre ses doigts, beaucoup de sang. Martin restait comme pétrifié. Il vit une force invisible soulever la fille par les cheveux et, frappant à nouveau, sectionner à moitié son cou. Des fontaines d'un rouge vif coulaient de la blessure béante, tandis que le corps de la fille s'affaissait. La boule éclata, avec un bruit sourd. Martin, effrayé, se rejeta en arrière.

– Idiot, lâche, crétin ! fit aussitôt Franchetti. Ses yeux étincelaient de colère. Tu aurais pu la sauver, la protéger de ce monstre. Mais tu es et tu restes un lâche !

– Tout est allé si vite, dit Martin pour tenter de s'excuser, mais l'étranger avait retrouvé son calme.

– Bon, Martin, dit-il, l'air d'un professeur qui se trouve confronté à un élève particulièrement peu réceptif. Tu as manqué deux occasions. Il ne t'en reste plus qu'une. Ou bien as-tu changé d'avis ?

Martin secoua la tête. Quand il fermait les yeux, il pouvait voir les crêtes d'écume des vagues qui roulaient paresseusement sur la plage. Il sentait le goût salé de la mer sur sa langue et humait le parfum d'innombrables fleurs. Non, il voulait rentrer. *Rentrer chez lui.*

Franchetti semblait ne rien avoir attendu d'autre et, avec un clin d'œil, il le réconforta :

– Pour que les choses soient en ordre, nous devons maintenant nous assurer que ton âme délicate ne subira pas de dommages au cours de cette opération... Oui, ça pourrait être une possibilité...

– De quoi parlez-vous ? demanda Martin, impatient, tandis que l'étranger s'empressait de chercher ce qu'il finit par trouver.

– Je parle d'Isoa Tanaki, 38 ans, dit-il, et il montra à Martin la boule correspondante. C'est un pilote, le seul membre d'équipage du *Hermès*, un vaisseau de ravitaillement de l'Alliance lunaire. Le malheur veut que son engin soit sur une trajectoire qui lui fera entrer en collision avec une météorite de la taille du poing. Dans environ deux minutes, celle-ci perforera la paroi de la cabine avec la puissance d'un obus. La pression fera sortir les yeux de Tanaki de leurs orbites et fera exploser ses poumons. Une fin que tu devrais lui épargner...

Ému, Martin regardait fixement le petit Asiatique, assis, confortablement renversé sur son siège imaginaire de pilote, qui jouait avec des boutons invisibles. Tanaki, le nom lui disait quelque chose, mais le souvenir était trop vague pour qu'une association se précise.

Et le temps pressait. L'« *Hermès* » et son pilote inconscient du danger fondaient vers leur perte. Si Martin hésitait trop longtemps, dans quelques secondes Tanaki cracherait les restes de ses poumons gelés...

Martin saisit fermement le poignard et se prépara à frapper.

L'étranger esquissa son sourire de dompteur qui a réussi et hocha discrètement la tête.

L'« *Hermès* » et Isoa Tanaki ne disposaient plus que deux secondes.

« Il le faut », souffla Martin, et il frappa.

La lame d'argent du stylet, longue de vingt centimètres, trouva d'elle-même sa cible.

À l'intérieur de la bulle de savon brillante, le pilote Tanaki continuait de foncer vers la base lunaire dans son invisible vaisseau spatial. Il n'y eut pas de météorite, il n'y en avait jamais eu, il n'y en aurait jamais.

Martin l'avait lu dans les yeux de l'étranger.

Emilio Franchetti était mort. La lame restait fichée dans sa poitrine, à l'endroit où, chez les hommes, se trouve le cœur.

Quand les boules aux couleurs de l'arc-en-ciel disparurent et que les parois devinrent transparentes, Martin sut qu'il avait réussi l'épreuve.

Le sable du désert gardait sa couleur rouge, mais le ciel avait changé. Il était noir de nuit, et la froide lumière des étoiles se mêlait aux rayons pourpres d'un soleil lointain et las.

Le canal était dans l'ombre, mais sur sa rive un petit foyer brûlait en lançant des étincelles. Ses éclats de lumière dansaient sur la voile d'un vaisseau des sables légère comme une aile de papillon.

Un instant, le capitaine Martin Lundgren eut peur de craquer sous le poids de sa combinaison spatiale. Fléchissant des genoux, titubant, il avança vers le foyer où les Martiens l'attendaient.

Tous les trois portaient des masques sculptés dans le bronze et, à travers les fentes, des yeux noirs fixaient l'arrivant.

« Bienvenue », dit une voix dans sa tête, et Martin se mit à pleurer comme un enfant perdu qui a retrouvé sa maison.

FIN

Titre original : *Odyssee in rot*. Traduit de l'allemand par Pierre Jean Brouillaud.

Un Pas plus loin

(Ugo Malaguti)

Respectueusement dédié à la mémoire de Robert Heinlein et de Lyndon B. Johnson.

Remue-toi. Allons.

En avant. En avant. Un pied ne veut pas obéir. Le but est si proche !

On ne peut pas s'arrêter maintenant. Tu as encore du souffle pour parler, non ? Et des lèvres crevassées par la soif pour te plaindre. Tu peux encore porter le poids de la combinaison spatiale. Tu peux encore penser à ce qui t'attend non loin d'ici... à un pas peut-être, un pas devant toi.

Le salut.

Ça s'est bien passé, après tout. Vous auriez pu tomber plus loin. C'est seulement une affaire de cinq kilomètres. Cinq kilomètres avec une gravité double de celle de la Terre, c'est vrai, à travers une succession absurde de marécages, de jungle, de sables mouvants et de mauvaises terres. Cinq kilomètres, c'était une heure de marche sur la Terre. Mais ici, sur la cinquième planète de l'Etoile Polaire, tu marches déjà depuis une journée, toute une journée, et tu ne sais pas vraiment quand tu vas arriver.

Tes compagnons sont à tes côtés. Ils sont deux qui chancellent comme toi, mais se montrent aussi résolus que toi. Le dôme ne doit pas être loin. Combien ? Un kilomètre, peut-être moins. Tu ne peux pas le voir, parce que la dernière section de jungle est la pire, dense, épaisse, impénétrable, avec sa coloration malsaine, bleuâtre, avec ses créatures à trois têtes... trois... nom de Dieu !... qui serpentent, grouillent, rampent, fourmillent alentour, glapissent parce qu'elles ont faim de toi, comme toi, plus que toi. Mais le dôme n'est pas loin, tu le sais. Le dôme, son air frais, propre, sain, celui que tu connais. Et tes semblables, les hommes. Bon Dieu, comme tu as envie de voir quelque chose avec deux jambes et deux bras, une figure, avec la peau comme la tienne, blanche, jaune ou noire, avec des yeux comme les tiens, deux yeux, petits, qui ne soient pas globuleux, sans ces grappes de pédoncules qui oscillent tout le temps sans que tu saches de quel côté ils se tournent...

Et peut-être aussi les femmes. Il y a combien de temps que tu n'as pas vu une femme. Si longtemps que tu as oublié. La dernière, c'était cette infirmière sur Riegel, celle qui t'a mesuré, examiné, pansé, déshabillé, qui te l'a prise et se l'est mise dedans, distraitement, en pensant à autre chose. Tu as joui aussitôt ; deux coups et ça y était. Et puis au suivant ! Tu étais encore là, à y penser, à maudire tes envies, à comprendre que, la nuit, les jeux reprendraient avec tes compagnons. Mais ça n'était pas la même chose, ça n'était pas pareil à ces deux coups rapides, à cette secousse brusque, exténuante ; Tu te dis : *peut-être que sous le dôme il y a des femmes*, et tu te sens mouillé là-dessous. Avec la combinaison sur le dos, tu as dû apprendre à jouir sans te toucher, il suffit de te concentrer, même quand tu marches.

Les deux autres ne comptent pas. Ce sont tes compagnons, et ils n'ont pas du tout l'air d'être humains, revêtus de ces armatures grotesques portant l'insigne de la

Flotte spatiale brodé sur la poitrine. L'insigne, ça, c'est chouette, ça te regonfle. C'est le symbole du pouvoir dans tout ce secteur de la Voie lactée. Le symbole d'une espèce qui a su transcender ses modestes origines – *fange venue de la fange, poussière venue de la poussière*, comme disait toujours le père Rabbi Sahib à la bénédiction des armes – et dépasser cette petite planète de second ordre d'où elle est partie, il y a des siècles, pour se frayer des voies lumineuses parmi les étoiles, pour faire retentir son nom à travers les âges, pour assumer sa juste place dans le concert des espèces civilisées.

« En avant ». Tu marmonnes dans le micro : « En avant, on ne peut pas s'arrêter maintenant, on ne peut pas. »

— Rien qu'un moment, murmure quelqu'un.

C'est Scott, tu le reconnais. Il a toujours eu cette voix étouffée, ce léger défaut de prononciation. Il a toujours bégayé un peu quand il est ému. Tu te souviens la première fois, dans la caserne d'Antarès, quand il ne voulait pas se mettre à poil comme tout le monde ? Alors vous lui êtes tombés dessus, deux types l'ont tenu ferme, et tu l'as pris par derrière. Il a commencé à gémir de plaisir et à bégayer, comme devenu fou. Puis est venu ce salaud de colonel qui se l'est réservé jusqu'au jour où, à l'infirmerie, il a reçu une dose de trop administrée par le sergent qui était jaloux. Et Scott, on l'a trouvé agenouillé devant le cadavre du colon, à chialer comme un gamin. Il a fallu des nuits et des nuits pour le consoler. Maintenant, il ne bégaie plus, il n'en a plus la force. Il est crevé, comme toi, comme tous les autres.

— Si on s'arrête un moment, rien qu'un moment pour se reposer... ensuite on arrivera vite au dôme.

— Fais-toi une dose, dit le troisième. C'est Malcomb, toujours sûr de lui, toujours supérieur... Maintenant, il est fatigué comme tout le monde, mais il ne veut pas le montrer ; il est trop orgueilleux ; il sent que la promotion est proche, un commandement sur Riegel, et il ne va pas se laisser impressionner par quelques foutus mètres.

— Il peut y avoir des Varins derrière nous. Cette planète n'est qu'un avant-poste. Fais-toi une dose. Bientôt, ce sera la relève.

— Nom de Dieu, dit ta voix, que tu ne reconnais pas. Nom de Dieu, c'est comme de la flotte. Je m'en suis fait trois depuis quelques minutes, et je ne sens rien.

— Fais-t-en une autre ! dit Malcomb, d'un ton impérieux. Nous sommes presque arrivés. »

Tu te fais une autre piqûre, la seringue dans la manche de la combinaison te pénètre, mais tu ne sens pas l'onde de chaleur, de force, de sécurité que tu as toujours éprouvée dans les moments difficiles. *Fais attention à l'accoutumance*, t'avait dit cette vieille pédale de docteur, avant le lancement, et il bavait en te caressant les testicules. *Vous frisez le point limite, n'abusez pas. Un beau garçon comme vous doit jouir de la vie, de la guerre, de l'aventure. Il ne peut pas se permettre de devenir frigide, de sentir une dose comme si c'était simplement une foutue piqûre dans le bras...*

— J'ai envie de baiser, pleurniche Scott. Ça fait deux jours que je suis dans cette saloperie de combinaison, je veux me mettre à poil et faire l'amour, ici, dans la jungle...

— Avec une saloperie de Varin », dit Malcomb, rageur. Il a la voix de celui qui commande, de celui qui commandera toujours. Simple sergent, pour l'heure, mais ils lui ont promis des galons après cette mission, il le sait, il sait ce qu'il trouvera sous ce dôme. « Putain ! Comme je les déteste ! Je voudrais presque qu'ils nous attaquent,

ces lâches. Avec tous leurs bras, c'est un plaisir de les leur griller, l'un après l'autre. Ça n'est pas comme ces ordures, les rebelles de Riegel ; ceux-là ont deux bras, deux jambes et deux couilles comme nous. Tu commençais à peine à t'amuser qu'ils crevaient, rien que pour t'emmerder. Les Varins, c'est autre chose. »

Tu dis : « J'aimerais bien savoir pourquoi nous faisons la guerre aux Varins. » C'est peut-être la déception, parce que la dose n'a pas fait effet, ou c'est peut-être le souvenir de ce premier major, à Porto Sirio, celui aux yeux tristes et au corps moite, celui qui est entré dans ton box habillé en femme des pieds à la tête pour te dépuceler, en faisant semblant d'être la fille dont tu lui avais parlé, celle qui était avec toi à Porto Sirio, dans ton pays. Grâce à elle vous aviez la vie belle : elle faisait le tapin toute la nuit sur le port et, quand elle arrivait à la maison, elle avait encore envie de faire l'amour avec toi. Ce vieux major, il se posait plein de questions. Tu avais plaisir à te souvenir de lui. Il était si gentil avec les recrues. Il savait caresser et embrasser comme une femme. Alors cette première fois ne t'avait pas paru trop pénible. Et puis, au lit il te parlait de tant de choses, il disait tous ses doutes. Tu te souviens que tu as pleuré quand ils l'ont fusillé. Puis ils t'ont fouetté, comme toutes les autres recrues, pour te faire sortir de la tête toutes ces choses qu'il t'avait dites. Et tu étais là, le dos courbé, en sang. Les sergents sont arrivés, et alors tu as compris, alors tu as compris comment se passerait ta vie sur les bases. « Au fond, ils ne nous ont jamais rien fait de mal. »

Silence. Tu perçois le froid qui vient de l'autre combinaison, qui semble figer cet enfer bouillant, flétrir les lianes bleues de la jungle. Tu as blasphémé, et maintenant tu vas être puni.

Mais Malcomb dit : « Tu déconnes. » C'est un commentaire aimable de la part de quelqu'un qui a toujours eu une confiance aveugle dans l'autorité, dans le destin, dans la Mission dont ils te parlent dès que tu commences à apprendre les consignes. Si le Gouvernement a déclaré cette guerre, il doit s'agir d'une guerre sainte. C'est ce que te disent les bulletins, les livres d'histoire, les homélies des évêques, ce que te répète le réseau *Intermental*, c'est ce qu'on te rappelle à l'école, à l'atelier, partout. Mais Malcomb semble patient, étonnamment gentil. « Tu ne te souviens pas ? Les Varins sont contre la liberté. Les Varins représentent le Mal. »

Et pourtant... Toi, tu te souviens du major, de ce qu'il disait la nuit. « Certains affirment qu'ils ne demandaient qu'à être laissés en paix. Quand nous sommes arrivés dans l'espace, ils étaient déjà maîtres de cinq cent planètes et ils étaient en paix avec tous les autres mondes libres, peuples d'espèces intelligentes. Pourquoi... »

« Un danger permanent pour la paix ! », s'écrie Malcomb. Tu continues à marcher, tu es fatigué... Tu te rends compte que tu tiens des propos dangereux, mais tu es trop crevé pour être prudent. « Ces mondes étaient peuplés, mais il n'y avait pas de liberté de choix, de libre concurrence, chaque monde comptait quelques millions d'habitants qui restaient là, obstinés, privant nos multitudes de l'espace vital auquel elles avaient droit. Tricheries et mensonges ! Quand les Varins ont offert la paix, ils cherchaient à affaiblir nos défenses, à paralyser notre volonté, à prostituer notre civilisation. Nous avons été contraints d'occuper ces mondes.

— Mais leurs habitants ne voulaient pas de nous...

— Seulement une partie d'entre eux. Les sauvages, les valets des Varins et les traîtres. Exactement comme les Rebelles. Nous avons été obligés d'intervenir à cause des provocations continuelles de ces assassins. »

Toi, tu penses : *mais les collabos nous les payons, nous allons avec nos vedettes légères, les récupérer dans leurs mondes, puis nous les enfermons dans*

nos laboratoires, et, quand ils en sortent, ils aiment la Terre, ils réclament son soutien, ils détestent leurs semblables.

« On ne devrait pas, dis-tu alors, retenant les mots qui te viennent aux lèvres et pensant aux Rebelles. On ne devrait pas les faire combattre dans les arènes. On ne devrait pas les enfermer pour la reproduction dans les centres d'accouplement.

— Ils ont tellement envie de se battre ! s'exclame Malcomb.

Sa voix assurée, sonore, tranchante, traduit déjà les galons sur l'épaulette, la force et le prestige de son nouveau grade.

— Quand ils se battent entre eux, ils n'ont pas le temps de se battre contre nous. Et le placenta, c'est important. C'est important pour nos femmes, pour nos hommes et pour notre bien-être. Qui va le fournir s'ils ne le produisent pas pour nous ?

— Mais faire cuire les Varins prisonniers ! t'es-tu écrié, perplexe. Les jeter vivants dans les grandes poêles, les entendre crier, pleurer et siffler dans cette langue à eux...

— Leur chair est délicieuse, dit Malcomb, et il y a de la gourmandise dans sa voix. Faudrait-il se priver d'un plat savoureux, simplement parce qu'ils durcissent très vite une fois morts ?

— Ils ne connaissaient pas la démocratie, » dit Scott, et il a raison. Et Malcomb a raison. Ce sont des discussions oiseuses. Ils ne connaissaient pas la démocratie, c'étaient des païens et pire encore. Tout est bien ainsi. Et pourtant, tu penses à ces espèces qui étaient libres et qui travaillent maintenant pour la Terre, qu'on extermine, quand quelqu'un au Ministère de la Guerre te dit qu'il y a risque d'infiltration de la part des Varins, ou seulement quand on découvre qu'ils conservent des traditions orales, celles de leur Histoire. Mais il est juste d'éradiquer l'erreur. « Personne ne voulait cette guerre. » dis-tu encore, dans le dernier lambeau de force qui te reste.

Jungle, jungle dessus, dessous, autour de toi. Le sol est glissant, visqueux, grouillant de *choses* que tu ne veux pas voir, sous les semelles de ta combinaison, les lianes sont bleues, le ciel est écarlate, sous les lianes bougent des choses impossibles, aux couleurs impossibles. En avant. Encore un pas ; devant toi il y a le salut, devant toi il y a l'ordre, la civilisation.

« Le peuple ne la voulait pas, te dit Malcomb, méprisant. Un tas de paysans, de pervers, de bourgeois et d'ignorants. Oublies-tu que c'est le gouvernement qui leur donne nourriture, travail et distractions ? Se rebeller quand le Gouvernement demande seulement que chacun défende maison, patrie, femme contre l'envahisseur, ça mérite la mort. »

Feu, feu tout alentour, bombes, feu et silhouettes revêtues de combinaisons blanches qui aspergent toute chose de flammes. Les femmes comme des torches humaines, la chevelure en feu, encore capables de hurler, de hurler tandis que le corps se flétrit et se carbonise. Et les enfants, les enfants dépouillés, violentés qui pleurent, petits corps nus barbouillés de sang. Et quand l'unité de garde est trop loin, il y a les autres incendies, la nuit, et les cris. Alors les petits bras et les petites cuisses qui viennent d'être violentés fournissent d'excellents rôtis à la troupe qui chante, qui rit et danse après la victoire. Tu te souviens de ce qui s'est passé cette nuit-là, à Porto Sirio, quand ta femme n'est pas rentrée, quand tu as eu la chance, oui, la chance qu'ils te prennent dans le sommeil, qu'ils te jugent assez sain, assez fort et assez sociable pour t'enrôler. Ils t'ont fait manger de ce rôti, puis tu as vu les têtes mises au rebut, entassées dans un coin et leurs yeux vitreux ; tu as vomi et tu as

perdu connaissance. Ensuite, tu t'es trouvé avec ce major si gentil, si maternel, si bon.

— Mais les Varins n'ont jamais effleuré nos mondes, dis-tu dans un accès de courage. C'est nous qui occupons leurs mondes. Nous avons construit nos bases, lancé nos bombes, détruit leurs villes.

— Nom de Dieu ! »

Malcomb s'est retenu trop longtemps. Maintenant, il est en colère, tu le ressens et tu as froid dans le dos, parce que tu sais ce que ça signifie. C'était seulement la fatigue, le désir d'arriver qui le rendaient plus conciliant, en apparence. Tu ne l'as pas compris à temps et tu as dit ce que personne, personne n'aurait jamais dû dire. « Economise ta salive, connard ! Je me souviendrai de ce que tu as dit. Mot pour mot, compris ? Cette fois, ton joli petit cul ne te servira à rien. Je le dirai au Commandant, à tous ceux qui comptent, à la base, ce que tu as osé dire, ce que tu as osé penser. Un défaitiste, un sale défaitiste. » S'il n'avait pas la combinaison, il cracherait, et tu te dis que maintenant il aimerait te frapper, ici même, considérant que tu n'es même pas digne de contaminer la base de ta présence. Mais il continue à marcher ; il sait que le mieux, ce sera de te traduire devant la cour martiale, pour toi, pour le moral de la troupe, pour l'exemple ; enfin un exemple du sort qui attend les défaitistes. Tu le sais, mais tu n'as pas la force d'avoir peur. Tu te tais et tu penses à cette cochonnerie qu'est la guerre, à ta maison sur Sirio, à ta femme et à tes enfants qui ont servi à rassasier une troupe soûle et droguée, tu penses à l'image de la Terre qu'on te dit merveilleuse, mais tu ne comprends pas, parce qu'elle est loin, la Terre, loin comme cette saloperie de planète sur laquelle tu es tombé quand ce fichu astronef varin que vous aviez repéré et attaqué, sûrs de l'anéantir en quelques secondes, s'est mis à foncer dans l'espace plus vite que le vôtre. Et tu te rappelles comment vous l'avez pisté pendant des heures, sentant la proie à portée, pour liquider et détruire ou pour faire des prisonniers qui auraient été accueillis triomphalement à la table des officiers, sur la base. Et ensuite vous vous êtes aperçus qu'il vous attirait dans un champ de mines spatiales, la mine a explosé à la proue, il y a eu le sifflement de l'air qui s'échappait de la cabine, et la chute libre, tu as redressé l'engin au tout dernier moment, et le choc a été moins désastreux, mais l'astronef a commencé à toucher le sol, dans les marais de cette planète. Tu te rappelles ce vaisseau des Varins qui aurait pu partir, filer en vous laissant crever dans les marécages, mais qui, au lieu de ça, s'est approché, a utilisé les rayons magnétiques pour tirer votre astronef au sec. Tu te rappelles les Varins qui étaient descendus pour vous recueillir et l'astuce de Malcomb qui les tués par surprise, se servant des quelques armes restées intactes après le naufrage.

Si vous réussissez à gagner la base la plus proche vous serez des héros, autrement vous serez des martyrs, on lira le dernier rapport devant la troupe silencieuse, il y aura de grandioses obsèques interplanétaires, votre nom sera donné à quelque compagnie ou à quelque peloton ; il y aura une nouvelle bannière et un nouveau cri de guerre. Et tout ça parce que vous avez assassiné trois Varins descendus pour vous sauver ? C'est Malcom qui les a tués mais tu n'as pas protesté ; toi aussi, tu es un assassin.

Leur philosophie voilà leur point faible, t'avait murmuré à l'oreille le major, cette nuit-là, avant qu'ils le prennent, le torturent et le fusillent. Pendant un million d'années, ils ont grandi et ont vécu dans le culte de la vie. Ils ne peuvent pas tuer, pas même pour se défendre. Si tu es en danger, ils doivent te sauver. C'est vrai qu'au cours des cent dernières années, leur repli sur les confins de la Voie lactée

s'est ralenti. Ils ont fait un pas énorme après des décennies d'exterminations, de fuites et de massacres. Désormais, leur philosophie admet l'utilisation défensive des armes offensives de l'ennemi. Ils ont le droit de nous attirer dans nos propres champs de mines, de renvoyer nos émissions de rayons désintégrateurs sur nos engins. Nous le savons, nous l'avons su depuis le début que leur technologie est infiniment supérieure à la nôtre. S'ils avaient pris cette décision dès le début, ils nous auraient arrêtés dès la première planète. Mais il est sans doute trop tard. Nous sommes en train de les exterminer, systématiquement, de façon méthodique. Et c'est seulement maintenant qu'ils ont accepté le principe de la défense passive. Dieu veuille qu'ils ne franchissent jamais le pas suivant, celui d'accepter la défense active, bien que nos psychologues disent que c'est impossible, que c'est comme un blocage dont la levée les détruirait, car il est trop ancré en eux pour être abattu. Dieu veuille que nous ne parvenions pas, nous, par nos erreurs, à faire ce que la nature, l'évolution et la biologie ont, depuis des milliers et des milliers d'années, rendu inconcevable.

Les salopards ! Les salopards ! S'opposer aux glorieux soldats de la Terre, de la démocratie, de la jeunesse et du droit, contre la dégénérescence, la lâcheté, l'étouffante oppression d'une philosophie en perte de vitesse, celle de l'empire varin, tout ce qui, depuis des centaines de milliers d'années, fait violence à la véritable nature de l'univers. Coupables. Ils sont coupables...

Et tu marches, et la jungle, bien ou mal, finit. Voici le désert ; là-bas, il y a le dôme. Tu ne le vois pas encore bien, mais tu distingues l'éclat métallique ; tu sais que tu es sauvé, au milieu de ce sable bleu sous le ciel écarlate illuminé par un astre d'une taille infernale.

Les Varins, on n'en a pas vu, s'il y en avait, ils n'ont pas eu le courage de se montrer pour vous faire prisonniers, parce qu'ils savent, maintenant ils le savent, que vous les auriez tués, tous, avant de subir la honte de leurs geôles. Un pas, encore un pas. Scott dit quelque chose ; tu essaies de comprendre.

« Bon Dieu, Bon Dieu. balbutie-t-il, et maintenant il bégaye. On a réussi. Je ne l'aurais jamais cru.

— Toi aussi !

La voix de Malcomb est méprisante, froide, maintenant :

— Alors toi aussi tu es un défaitiste. Toi aussi tu manques de confiance.

Lui, il a toujours eu confiance. Lui, c'est un vrai soldat.

— Nous y sommes. Droit devant nous. Encore quelques minutes. Ensuite, pour toi aussi, Wilbert, viendra un sale moment. Vous allez payer tous les deux. Un soldat ne doit pas parler, il ne doit pas douter, il ne doit pas. Il faut croire et obéir. »

Il se tait et marche.

Tu avances toi aussi, comme les autres, comme un automate, tu sais que ce dôme n'est pas le salut pour toi, mais seulement le début d'un cauchemar, et tu penses à ces corps de femme transformés en torches ardentes et tu espères que sur la base ils disposent d'assez de provisions parce que ce ne serait pas une fin glorieuse d'être mangé par ces types alors que ton corps souffre encore des violences qu'ils lui ont infligées.

— C'est ça qui fout en l'air la civilisation, poursuit Malcomb, solennel. Les gens parlent, les soldats discutent au lieu de croire. Un soldat doit tuer les ennemis et les traîtres et conquérir des terres nouvelles pour son pays. Tu entres à l'armée, et tu dois laisser derrière toi les conventions bourgeoises, les concessions des traîtres qui parlent d'humanité et d'êtres humains. Tu ne dois pas penser, d'autres pensent pour toi et te sont supérieurs. Tu ne peux pas avoir la prétention

de les juger. Si tout le monde se mettait à penser, ce serait la fin de la démocratie. Si tout le monde se mettait à penser, on reviendrait à l'âge des cavernes, on serait comme les sauvages, les sans-Dieu ! »

Et tu avances, parce que tu n'as pas d'autre endroit où aller, tes yeux se remplissent de larmes, pour les membres délicats des enfants rôtis, pour la chair tendre de femme qu'ils t'ont obligé à manger, pour les gens que tu as brûlés et tués, pour les violences que tu as subies, pour les larmes du vieux major qui avait commencé à douter de la justice, pour les dangers que tu as traversés et surmontés, pour la mort qui t'attend.

Et quelque chose bouge en toi, en même temps que la nouvelle piqûre, tu découvres que tu n'es pas frigide, comme tu le craignais, la dernière dose te fait effet ; tu palpites de joie et d'orgueil, parce que, dans le fond, les Varins sont des monstres, d'horribles crustacés avec trop de membres et trop de couleurs, toi, tu es un homme, un Terrien, même si tu n'as jamais vu la Terre autrement qu'en reproduction sur ton uniforme, dans tous les recoins des bases, mais tu sais que c'est seulement un souvenir, parce que, depuis des années et des années, il ne reste qu'une boule cuite et recuite, radioactive dans l'espace, mais tu sais que de là a démarré l'empire des hommes, l'holocauste a purifié l'espèce, les multitudes ont fui la guerre et se sont déversées dans l'infini à la recherche de terres nouvelles, parce qu'elles en avaient le droit. Tes yeux se remplissent de larmes, pour moitié de joie, pour moitié de douleur. Et tu sens que la guerre finira, que tu pourras rentrer à la maison et jouir de la paix, obéir aux ordres et t'amuser comme tout le monde, et tu oublies, tu oublies que ta maison a brûlé, que ton monde est détruit et que cette guerre, cette guerre ne finira pas tant que le dernier Varin n'aura pas été déniché et bouilli dans le refuge qu'il a trouvé aux confins de la Voie lactée. Combien de temps faudra-t-il pour les débusquer et les tuer tous, ces lâches, ces vermines ? *Dieu veuille que nous ne parvenions pas, nous, par nos erreurs, à faire ce que la nature, l'évolution et la biologie ont, depuis des milliers et des milliers d'années, rendu inconcevable.* Des conneries, paroles de traître, de lâche. Il était si efféminé, si pervers au lit. Ils ont bien fait, oh oui, ils ont bien fait de le liquider.

Et puis, effectivement, un pas plus loin, les volutes de brume se dissolvent et tu vois, tu vois le dôme éventré, le terrain bouleversé, noirci tout alentour. Et tu ne te rends pas compte, tu ne peux pas te rendre compte tout de suite que ce sont les Varins qui l'ont détruit, qui ont frappé, eux qui ne peuvent rendre les coups de l'ennemi, tu ne comprends pas tout de suite qu'il s'est produit ce que les psychologues et les scientifiques et les militaires avaient exclu définitivement, irrévocablement, que les Varins ont su frapper une base de la Terre, une base *indestructible*, invincible de la Terre... et tu as seulement le temps de te demander ce que voulaient dire ces communiqués si fréquents ces derniers mois qui faisaient état d'astronefs terriens tombés à la suite d'une erreur des pilotes, de bases endommagées par les sabotages d'une poignée de traîtres et ennemis du Gouvernement...

Et puis tu n'as plus le temps de penser parce que le terrain s'ouvre sous toi et tu es englouti, en même temps que Scott, le tendre, l'éphèbe, automate obéissant et passionné, et que Malcomb, le héros, le soldat sûr de lui ; il y a un grand noir, dessus, autour, dessous...

Et tu n'auras plus jamais le temps de penser.

FIN

Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud. Inédit dans sa version française. Titre italien : *A un passo di distanza*.

Quelque part dans l'espace

(Andrea Viscusi)

C'est arrivé si vite que j'ai encore beaucoup de mal à réaliser. Ça doit être cette même sensation de vide et de décalage que tu dis avoir ressentie quand ta sœur est morte : t'apercevoir que tu parles à quelqu'un qui n'est pas là, trouver un lit qui n'a pas été défait.

Mais un premier élément m'aide à me brancher sur la réalité et à admettre que tout ça s'est bel et bien produit : précisément ce que je suis en train de faire : j'écris. J'écris pour de bon, avec de l'encre, sur du papier. Un acte aussi obsolète que de traire une vache ou de balayer le carrelage, si inusité que les autres autour de moi m'ont regardé comme si j'étais envoûté. La plupart d'entre eux sont probablement incapables d'écrire en utilisant leur main, en traçant les lettres d'un mouvement du bras et du poignet. Moi aussi, je coince quelquefois.

Si je suis obligé d'écrire comme un attardé, c'est uniquement parce que je suis un rescapé. Oui, voilà ce que je suis, ce que nous sommes. Une centaine d'individus, qui ne se connaissaient pas pour la plupart, qui se sont retrouvés à vivre ensemble un voyage désespéré, dramatique, dangereux, afin de fuir une menace à laquelle on ne peut pas faire face. Peut-être est-ce la situation dans laquelle tu te trouves aujourd'hui.

Ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours, sans aucun doute.

Tandis que j'écris, les gens bavardent autour de moi. Peu avant notre départ, nous étions tendus, enveloppés d'une chape que personne n'avait le courage de briser. Hâte, peur, anxiété. Ensuite, peu à peu a pointé l'espoir. Enfin, l'accoutumance. C'est l'accoutumance qui a permis de relâcher la tension. Parce que, bien que ce soit triste à avouer, nous nous sommes tous rendu compte que c'était ça, désormais, notre vie.

Quand nous avons recommencé à parler, nous nous sommes tout d'abord demandé ce qui s'était passé. Une voix résonnait d'un bout à l'autre de la navette. Elle demandait à ceux qui disposaient des bonnes informations d'expliquer tout ça aux autres. Mais il n'en est pas sorti grand-chose de plus que ce que tout le monde savait ou soupçonnait. On peut résumer en quelques lignes toutes les heures passées à discuter de la question.

Tu veux savoir ce qui est arrivé ?

Quelqu'un nous est tombé dessus. Nous ne pouvons lui donner qu'un seul nom, les " envahisseurs ", bien que personne ne les ait vus effectivement. Nous étions tous occupés à vivre notre vie habituelle et, d'un coup, notre vie habituelle, c'est fini. Dans le ciel ça siffle, ça gronde, ça explose, ça croule, il y a de grandes colonnes de fumée et d'immenses nuages de poussière. Puis des cris, des pleurs, pour ceux qui sont restés vivants, rien que le silence de la mort pour les victimes. Des victimes par milliers et milliers, en quelques secondes. Interminables moments de panique, dont je me rends maintenant compte qu'ils n'ont duré que quelques minutes, mais qu'ils ont fait de moi un homme vieilli. Gens qui couraient dans les rues, masse chaotique de petites fourmis dont la tanière a été inondée. Alors, une voix domine les cris : courez jusqu'à la plate-forme, par là, il y a un vaisseau, il y a une chaloupe, faites

vite, elle va partir, courez, courez. Le petit véhicule était chargé à la limite de sa capacité, et, tandis qu'à la surface retentissaient encore les chocs, les alarmes, le tonnerre, nous avons échappé à notre planète, à notre chez-nous.

Mais il n'était probablement pas nécessaire que je te fasse un compte rendu. Sans doute t'est-il arrivé la même chose.

Les deux pilotes ont dit qu'ils avaient reçu l'ordre de décoller le plus tôt possible, avec le maximum de chargement, ordre donné directement par l'armée, mais que celle-ci ne leur avait indiqué aucune destination. On peut présumer que la même directive a été transmise à tous les spatioports, à tous les vaisseaux disponibles. Fuite totale et instantanée, défaite reconnue comme une évidence. Quel que soit notre ennemi, nous avons été vaincus en moins d'une heure.

Certains, à bord, juraient avoir vu des ombres bizarres dans le ciel, mais je ne me fie pas trop à ces impressions. Avec la catastrophe qui nous est arrivée, il ne faut pas s'étonner que quelqu'un ait vu un nuage de plus. La seule chose dont nous sommes tous sûrs, en tout cas, c'est que nous n'avons pas été attaqués par « l'un des nôtres ». Ça n'a pas été un de ces traditionnels conflits entre nations : les envahisseurs venaient de quelque part dans l'espace.

Je ne pense pas t'avoir dit quelque chose de nouveau. On a apparemment aucune raison de penser que nous soyons à l'origine d'une attaque d'une telle ampleur et d'une telle force. Et quelle raison y aurait-il de nous faire fuir non seulement notre patrie mais notre planète si les assaillants ne venaient pas de l'extérieur et si le danger n'était pas partout sur notre monde ? Il y a maintenant des décennies que nous voyageons dans le cosmos et rien ne nous autorise à croire que d'autres « intelligences » n'y sont pas parvenues. Je n'en ai pas la certitude, mais je crois que les envahisseurs se sont rués sur nous avec la même force et au même instant sur tout le globe. C'était notre premier contact rapproché, et il a fini comme dans les pires films de science-fiction. Sauf qu'il n'y a pas eu de héros qui se soit dressé pour nous défendre.

J'ignore si c'est le début d'une guerre interplanétaire. Mais, si c'était le cas, comment pourrions-nous nous défendre contre un ennemi qui nous a si vite mis à genoux ? Bien sûr, ils avaient pour eux l'élément de surprise... mais même si nous avions été fin prêts, je doute que nous aurions pu résister plus longtemps. D'autre part, combien d'être humains sont restés sur la Terre ? Parviendraient-ils à organiser et à opposer une résistance ? Vu la façon dont s'est déroulée l'agression, les envahisseurs ne donnent pas l'impression de vouloir faire des prisonniers. Ils visaient l'extermination rapide, totale.

Et que pourrions-nous faire d'autre, nous réfugiés ? Fugitifs dans l'espace, sans but, isolés de toutes les autres chaloupes qui ont pu prendre le départ... même si tous les vaisseaux réussissaient à atteindre l'une des colonies humaines éparses, même si nous étions en mesure de préparer une flotte d'intervention... pourrions-nous mener un conflit qui se déroulerait à l'échelle des étoiles ? Voyageant à la vitesse adéquate, si nous regagnions la Terre, qu'y trouverions-nous ? Aurions-nous le courage de voir ce qu'est devenu notre berceau, peut-être des siècles après notre départ ?

Je ne veux pas y penser aujourd'hui. Pour le moment, je veux profiter de cette idée que j'ai tout au moins survécu, ainsi que les autres passagers de cette navette. Maigre consolation, n'est-ce pas ?

Peut-être as-tu eu plus de chance.

Du spatioport près de chez toi, peut-être est-il parti plusieurs vaisseaux, de ceux qui sont dotés de systèmes de navigation adéquats. Tu es montée à bord, avec

des milliers d'autres, et vous êtes partis, vous vous êtes dirigés en toute sécurité vers telle ou telle colonie. Mais sans doute es-tu déjà arrivée à ta destination, et, toujours à cause des décalages temporels durant le voyage, pour toi il s'est déjà écoulé plusieurs années, alors que pour moi ce sont seulement quelques mois.

Qui sait ce que tu étais en train de faire quand tout ça est arrivé.

Nous nous sommes compris, la soirée d'avant, tu te souviens ?

Moi, oui, je m'en souviens parfaitement. Le séjour sur cette chaloupe n'est pas très stimulant, et, tout le temps, je n'ai fait que repenser à la vie d'avant. *Au monde d'avant. À toi.*

Ce soir-là, tu m'as appelé, et nous avons parlé pendant une demi-heure. Tu m'as raconté ta journée, tu m'as dit comme tu étais enthousiasmée par les opportunités que t'offrait ton nouveau travail... et que je te manquais. Que peut-être pas ce week-end, mais le suivant, nous aurions pu nous voir. Tu aurais pris un jour de congé et tu serais venue chez moi, ou l'inverse, et nous aurions passé ensemble deux ou trois jours, au moins...

Tu semblais si... gaie. Tu parlais avec la voix de celle qui sait ce qu'elle désire, qui voit se réaliser ses projets, qui a la volonté et la force de s'engager pour que tout aille comme il faut. Je parvenais presque à t'imaginer tandis qu'allongée en pyjama sur ton petit lit tu me parlais en gesticulant, riais de mes répliques, serrais les lèvres en me disant que tu m'aimais.

J'attire suffisamment l'attention en écrivant, il n'est pas nécessaire que je me mette aussi à pleurer. Mais je les sens, les larmes, et le nœud dans la gorge. Si personne ne voit mes yeux embués, c'est seulement parce que je suis penché sur cette feuille.

C'est la dernière image que je garde de toi. Mais nous étions déjà loin, depuis deux mois, ce jour-là. La dernière fois que nous nous sommes vus, les yeux dans les yeux est si lointaine dans le temps et l'espace que, tout comme pour l'invasion, j'ai peine à croire que ce soit vraiment arrivé. Mais, comme pour l'invasion, je sais que cela s'est produit, et, pour me le rappeler, il y a ce sentiment, et cette légère trace humide sur ma joue.

J'ai peur de ce que je vais écrire.

Parce que si je te disais maintenant que je t'aime et si je ne te l'ai jamais fait suffisamment comprendre, cela reviendrait à admettre que je t'ai perdue. Perdue à jamais. Et ça je ne veux pas le croire.

Mais tu n'es pas là, et ça je ne peux pas le nier. Tu n'es pas ici, et peut-être, en un certain sens, peut-être que tu n'es pas non plus « aujourd'hui ». Et, bien que je sois entouré, presque étouffé par tous ces gens, je me sens donc seul, comme je ne l'avais jamais été jusque-là. Tu étais loin, mais tu restais toujours à portée. À tout moment, si j'avais besoin de toi, je pouvais t'entendre ou venir te chercher. Et vice-versa, encore une fois.

Maintenant, c'est différent. Je ne sais pas où tu es, je n'ai aucun moyen de retrouver ta trace. À dire vrai, je ne sais même pas si tu es vivante. Et il n'échappe à personne que je suis en train de sangloter.

Où étais-tu quand ils ont attaqué ?

Tu aurais pu mourir dans l'enfer de ces premiers instants. Ou tu aurais pu être blessée et alors qu'est-il advenu de toi ? Peut-être as-tu réussi à monter à bord d'un vaisseau et as-tu fui, comme moi. Mais qui dit que les envahisseurs n'ont pas également attaqué les engins en partance ? Nous ne nous sommes aperçus de rien,

mais comment pouvait-on se rendre compte de ce qui se passait durant la sortie de l'atmosphère ? Ils ont pu nous négliger parce que nous étions trop petits... et s'intéresser de préférence aux vaisseaux les plus chargés. Ou peut-être avez-vous réussi, vous aussi, à sortir du système solaire. Mais avez-vous trouvé une route ? L'espace, c'est surtout le vide, et même si les collisions sont rares, il arrive souvent qu'on se perde. Et si vous n'aviez pas eu les concours nécessaires ? Si vous étiez partis sans navigateur ? Si vous n'aviez pas eu la moindre idée de l'endroit où vous vous trouviez ? Si vous étiez condamnés à voyager à travers les immensités sidérales pendant des années et des années ? Si, n'ayant pas d'autre choix, vous étiez revenus vers la Terre pour vous apercevoir que vous étiez encore pourchassés.

Mon Dieu, il est si facile de mourir !

Alors, même si nous constatons que toi, que moi nous avons survécu, cela aurait perdu toute signification.

Mais, à défaut, je peux m'accrocher à cette idée : si j'ai réussi, si je suis encore vivant, malgré tout ce qui aurait pu m'arriver... peut-être en est-il de même pour toi. J'aime à penser que la même série de circonstances fortuites, la même combinaison de probabilités a pu nous sauver tous les deux.

Nous pourrions alors nous retrouver débarquant au même moment, tous les deux, à la Station Kirby. Mais quelque chose me met en garde contre un tel optimisme. Il me suffirait de savoir que tu vas bien toi aussi, où que tu te trouves.

Un peu avant, je n'ai pas voulu le faire, mais maintenant je ne peux plus le taire : je t'aime. Et peut-être, ces années-ci n'ai-je pas été à la hauteur des sentiments que j'éprouve pour toi, et je n'en repens. Quelquefois, je sais, j'ai considéré que tout était acquis. Comme si tout ce qu'il y avait, tout ce qu'il y a entre nous était dû, immuable. Mais, après le cataclysme qui nous a frappés, j'ai compris à quel point les choses pouvaient changer, et si vite. Trop vite.

Peut-être est-ce une leçon que j'aurais dû apprendre il y a bien longtemps. Nous sommes tellement habitués à nos petites vies, si convaincus que nous sommes uniques qu'au fond de nous-mêmes nous ne croyons pas vraiment qu'il puisse nous arriver quelque chose de nature à tout bouleverser. Et il n'est pas nécessaire que ce soit une attaque par des inconnus, ça je l'ai compris. Tout peut finir, se retourner, changer, à chaque instant.

Et comme tu pourrais le voir dans les meilleurs romans à l'eau de rose, même moi je suis obligé d'admettre que je n'avais pas compris combien je tenais à toi tant que tu étais là.

Voilà, je l'ai dit : tant que je ne t'avais pas perdue.

Parce que oui, je t'ai perdue.

Mais pas pour toujours, ça non. Je refuse de l'accepter.

L'espace va manquer, sur cette feuille ; il faut, je crois, que je commence à écrire plus petit.

Dans quelque temps, nous arriverons à la Station Kirby. Là, chacun de nous pourra penser à se reconstruire une vie. Il y a aussi des familles ici, du moins les restes de celles qui existaient auparavant. Celles-ci voudront peut-être essayer. Qui peut les en blâmer ? Essayer de retrouver un semblant de sérénité, de normalité. Ils ont dû supporter toute cette souffrance, il est juste qu'ils aient l'occasion de recommencer. Même d'oublier, s'ils le peuvent.

Mais moi, je n'y parviendrai pas.

Je ne veux pas d'une vie nouvelle. Pas ici, pas à Kirby, pas maintenant. Pas sans toi.

Je ne sais pas où tu es. Mais je ne peux pas simplement te laisser derrière moi, comme notre vieille planète.

Je porterai toujours cette lettre sur moi, pour ne pas oublier la promesse que je t'ai faite.

Peut-être que je t'ai perdue. Mais je ne t'abandonnerai pas. Je te retrouverai un jour, quelque part dans l'espace.

FIN

Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud. *Da qualche parte nello spazio* est paru dans le recueil de nouvelles d'Andrea Viscusi intitulé *Il senso della vita*.

La Terre peut attendre

(Renato Pestriniero)

— Moi, je ne sors pas d'ici, répéta Nath.

— Tu ne peux pas refuser.

O'loff essayait de rester calme, mais il sentait que le point de rupture s'approchait dangereusement. Maintenant, Nath se pelotonnait dans un angle de la couchette et se curait les ongles des orteils. Il avait enlevé ses bottes aussitôt après le départ et ne les avait pas remises. En état d'apesanteur il était à l'aise sans chaussures parce que les doigts de pied lui servaient à s'ancrer. Son gros orteil était opposable. En outre, il était atteint de mongolisme et ne dépassait pas un mètre vingt-trois.

Entre temps, O'loff avait cédé à la colère :

— Écoute, produit de fausse couche, maintenant tu bouges ton cul. Dans dix minutes, je veux te voir devant le sas avec armes et bagages. C'est clair ?

De son coin, Nath fixa O'loff en silence. Puis, d'un bond, il alla s'accrocher aux nervures du plafond. Après s'être solidement arrimé par les pieds, il pointa l'index sur O'loff.

— Je m'en balance, hurla-t-il. La dernière fois, c'est à moi que les dés ont confié le commandement, et tu ne peux pas donner des ordres. Si tu veux aller sur le satellite, tu y vas tout seul ou avec ceux qui veulent venir, mais moi, je reste ici.

O'loff fit un geste. La main de Delmira se posa sur son bras.

— Laisse tomber. Nous deux, ça suffit.

— Si tu veux, je viens, dit Drag-Ha, l'autre fille. Moins je suis dans ce bordel, mieux ça vaut.

O'loff secoua la tête :

— Nous allons sur le satellite, moi, Delmira et cette caricature d'être humain.

— À ce stade, ça n'est pas toi qui commandes, aboya Nath, dites-le lui vous aussi que les dés m'ont donné le commandement.

Lebrig'en, le cyborg, intervint :

— Ça ne s'applique que pendant la navigation, Nath. Maintenant, nous nous trouvons sur une planète, donc le commandement revient automatiquement à O'loff.

Nath regarda le beau visage du cyborg. Il acceptait toujours ce que disait Lebrig'en, car entre les deux s'était établi un lien qui allait au delà de la hiérarchie, un rapport affectueux liant deux êtres conscients d'être tenus à la marge, même dans le microcosme de l'astronef, l'un à cause de ses malformations, l'autre en tant que cyborg pas très réussi.

— À une condition, reprit Nath, que Dra-Hag me la fasse voir.

— Ah non, s'écria Dra-Hag, maintenant, ça suffit !

— Montre-la lui, quelle importance ? dit Delmira en riant.

— Je ne viendrai que si elle me la fait voir, répéta Nath qui se balançait, accroché aux nervures.

— Courage, Drag-Ha, intervint O'loff, finissons-en, autrement, je le tue.

— Il m'emmerde !

— Bon, passe de l'autre côté.

Drag-Ha se dirigea vers l'angle.

— Attends, fit Nath.

Et, avec une agilité de primate, il se laissa tomber devant la fille, les yeux brillants. Sur le visage de Drag-Ha se lisait la grimace de dégoût qui apparaissait chaque fois qu'elle devait satisfaire le désir de ce répugnant personnage. Les autres reprurent leur activité.

Chef était le seul membre de l'équipage qui, à cet instant, n'avait aucune obligation. Comme aucun travail important n'était prévu et que le petit déjeuner était prêt, il essayait de faire entrer dans le fauteuil la masse énorme de son corps.

Drag-Ha commença à enlever son gant noir, mais Nath l'interrompit en levant la main :

— Doucement... doucement, pas aussi vite. Pourquoi diable est-ce que tu es toujours aussi pressée ?

La fille respirait fortement. Elle prit un à un les doigts du gant, les tira légèrement jusqu'à découvrir le poignet. Puis, calmement, elle l'enleva. Nath émit des gémissements de plaisir. Quand il vit la main dénudée aux cicatrices très nettes, si profondes qu'elles laissaient apercevoir les os, son corps disgracieux fut parcouru d'un frisson.

Drag-Ha jeta un rapide regard sur les muscles aux coutures roses, obscènes, et ne put éviter à nouveau un sentiment de haine à l'égard du monde entier. Chacun d'eux avait de bonnes raisons personnelles, même si elles étaient différentes, d'avoir la même réaction. C'était pour ça qu'ils se trouvaient à bord de la Tarpea. La fille remua ses doigts squelettiques devant les yeux de Nath. Celui-ci, tremblant, lui prit la main et la serra entre les siennes, puis la porta à son visage, la passa sur ses joues, lentement, comme une caresse. Drag-Ha le laissait faire.

— Ça te plaît ? murmura-t-elle, faisant semblant d'être troublée. Prends-la, elle est à toi. Ne fais pas attention à ce que j'ai dit tout à l'heure. Tu sais que je finis toujours pas céder. Mais je le fais pour toi seulement, pour le petit Nath.

C'était ce qu'elle disait toujours.

— Oh ! Drag-Ha...

La créature difforme passa les lèvres sur la main qui, trois années plus tôt, avait été violente par le laser. L'acte d'accusation disait : Vol à main armée et homicide. Le garde avait réussi à tirer avant de mourir, détruisant la main de Drag-Ha. Puis était venue la condamnation à mort accompagnée de l'option habituelle. Le résultat fut que la fille se trouvait depuis deux ans en compagnie de damnés, à des années lumière de la Terre. D'autres préféraient en finir par un bon coup de laser.

— Je ne peux pas le supporter, commenta à voix basse O'loff, assis à la console, il est écœurant.

Delmira se laissa descendre, en se contorsionnant pour ajuster sa combinaison.

— Tu ne peux pas le lui reprocher.

— Pour ce morceau de bidoche avariée !

— Il n'est pas normal, tu le sais bien. C'est sa seule façon de jouir.

— C'est tout aussi dégoûtant.

— Et toi, qu'est que tu en sais de tout ça, c'est une affaire qui ne te regarde pas.

— Tu es une sale garce ! Comme l'autre !

Delmira éclata de rire en continuant de s'équiper.

Nath sanglotait. Drag-Ha s'agenouilla pour se mettre à sa hauteur, lui prit la tête entre les mains et le pressa sur sa poitrine, lui caressa les cheveux courts, prématurément gris. Elle faisait aussi toujours le même geste.

— Vas-y ! Les autres t'attendent. Ça t'a plu ?

Nath fit signe que oui, puis s'éloigna pour revêtir sa combinaison de sortie.

Quelques minutes plus tard, le module d'exploration se détacha du flanc de la Tarpea, sortit de quelques centaines de mètres dans l'atmosphère claire, puis l'ordinateur le plaça sur la trajectoire que lui permettrait de croiser l'orbite du satellite.

*

— Toi, qu'est-ce que tu en penses ?, demanda Drag-Ha au cyborg. Tu crois que le Jolly est arrivé ?

Les écrans transmettaient les images du module qui approchait du satellite.

— Je ne sais pas, répondit Lebrig'en qui se leva prudemment de son siège pour prendre place sur le fauteuil construit exprès pour lui. Ironie du sort, l'expérience qui devait en faire un surhomme l'avait réduit à n'être qu'une créature très fragile, il suffisait de la légère poussée des moteurs servant à rectifier la trajectoire pour que ses mouvements soient ceux d'un vieillard, bien qu'il n'ait pas plus de vingt-sept ans. Il ne se déplaçait avec aisance qu'en état d'apesanteur.

— Qu'un satellite naturel modifie tout d'un coup sa période de révolution et se bloque sur une orbite juste au-dessus de notre tête, ça ne fait pas partie des combinaisons de la mécanique céleste, fit observer la fille, elle ne prévoit pas non plus qu'une planète totalement déserte comme celle-ci modifie l'orbite de son propre satellite.

Le cyborg se massa le diaphragme :

— Il se passe sûrement quelque chose d'insolite. Tu y tiens tellement, à trouver le Jolly ?

La fille fixa longuement le beau visage de Lebrig'en qui gardait sa fascination en dépit de la douleur.

— Se libérer d'une condamnation pour trafic et vente de drogue à des mineurs, ça n'est pas rien, ça peut permettre de faire encore ce qu'on veut. Je pourrais faire des choix, à ton avis ?

— Et qu'est-ce que tu choisirais ?

Dra-Ha se mit à rire :

— Je n'ai pas l'habitude de penser en ces termes.

De nouveau, elle concentra son attention sur les images de l'écran.

O'loff avait été condamné pour violence sexuelle et homicide, Delmira pour complicité et commerce d'organes. Le dernier membre du trio qui allait atteindre cet étrange satellite semblait un jouet. La nature ne lui avait pas offert d'alternative, bien qu'elle lui ait accordé un don précieux.

De tous les côtés de la Tarpea s'étendait la plaine sur laquelle ils avaient atterri après avoir tourné plusieurs fois autour de la planète pour permettre aux appareils de rechercher et d'analyser d'éventuels signes de vie. Mais la planète s'était révélée un unique et immense désert accompagné d'un gros caillou en orbite dont la période de révolution était de trois heures quarante-sept minutes. C'est à cause de ce caillou que l'équipage se trouvait dans un tel état d'agitation. Les instruments avaient détecté une anomalie, un ralentissement de la période et un changement d'altitude tel que le satellite avait fini par se positionner sur une orbite synchrone à la verticale de la Tarpea. À ce stade, il ne restait plus qu'à aller voir.

Les hypernefs comme la Tarpea étaient apparues après que l'on eût par hasard découvert un système de propulsion autorisant de très grandes vitesses. Elles constituaient des monstres assez puissants pour mettre enfin l'espace à la portée de l'homme. Mais les vitesses très élevées ne permettaient pas d'effectuer les essais

nécessaires sur les matériels et sur les êtres humains au voisinage de la Terre. Pour savoir si la formule d'une hypernef offrirait effectivement la clé ouvrant la porte du cosmos, il fallait opérer dans des conditions réelles et non par simulation.

Deux prototypes s'étaient perdus. Le premier à rejoindre sa base avait été le Spacelite qui avait d'ailleurs bousculé quelques théories sur la relativité. En outre, le fait que l'équipage s'était transformé en un tas de larves humaines avait, par la suite, compliqué la situation. Jusqu'à un certain point, toutefois, parce que, après divers perfectionnements, les hypernefs offrirent une chance à ces catégories d'hommes et de femmes qui n'avaient plus rien à perdre. En définitive, il suffisait de disposer d'êtres humains qui se contentaient d'interrompre le voyage chaque fois que l'ordinateur signalait une planète présentant certaines caractéristiques et préparait leur descente à la surface. Une fois l'inspection réglementaire effectuée, les données étaient transmises automatiquement à la Terre et l'hypernef poursuivait sa route, dans la mesure où l'équipage existait encore ou était encore capable de penser et de vouloir. L'habituel jeu de roulette russe dans sa version cosmique.

Avec le temps, des changements étaient intervenus. Par exemple, si l'on vérifiait la présence d'êtres vivants doués d'intelligence - appelés Jolly dans le jargon des astronautes - les membres de l'équipage qui avaient un compte avec la justice voyaient annuler leurs condamnations.

On n'avait pas encore trouvé de Jolly.

Chef entra dans le module de commande en charriant son énorme masse de graisse. Sur lui aussi la gravité de la planète exerçait une influence insupportable.

— Je voulais aller sur le satellite, dit-il de sa voix traînante, mais O'loff m'a dit non et a emmené Nath qui ne voulait pas y aller.

— Tu es irremplaçable, Chef, dit le cyborg pour le consoler, personne ne peut prendre ta place à la cuisine.

Chef se laissa tomber sur un fauteuil. Son corps débordait.

— C'est pas pour ça, fit-il, c'est parce qu'il me prend pour un con.

— Arrête, Chef ! intervint Drag-Ha.

— O'loff me l'avait promis.

— Ton tour viendra, Chef, ne t'inquiète pas.

— Je me sentirais mieux sur le satellite. Cette gravité est trop forte, elle me fait mal. Quand j'ai choisi les hypernefs, ils m'ont dit que je verrais les merveilles du cosmos, balbutia-t-il, depuis deux ans je ne vois que la vaisselle et vos sales gueules. Maintenant qu'il y a quelque chose d'autre à voir, personne ne veut de moi.

— Écoute, Chef, dit encore Drag-Ha, sauf erreur de ma part, nous sommes trois ici, Lebrig'en et moi, on pourrait dire la même chose.

— Oui, mais Nath est parti.

— Lui, c'est un...

— Oui, je sais, il dit ressentir des choses que nous ne pouvons pas ressentir, mais je n'y crois pas. Quelles preuves a-t-il donné jusqu'ici ? Et puis...

— Chef, un jus d'orange, s'il te plaît, commanda Drag-Ha.

Chef se leva laborieusement de son fauteuil et gagna la cambuse.

Arriva le signal du module.

— Vas-y, O'loff. Je te reçois, dit le cyborg.

— Nous sommes à moins deux minutes. Ça semble un rocher normal, jusqu'ici nous ne relevons pas de traces artificielles. Pas de signal, quel qu'il soit.

— La réception vidéo se dégrade.

— Attends... maintenant, comment me reçois-tu ?

- Très perturbé.
- Et l'audio ?
- Fort et assez net.
- Voilà ! Nous y sommes. Encore quelques secondes.
- O'loff, le signal a disparu, je ne te reçois plus.
- Tu m'entends ? Nous allons...
- O'loff, répète.
- ...tion.... Maintenant ?
- Négatif. Il n'y a pas d'audio non plus !

*

Le module se posa sur le satellite dont les dimensions étaient si réduites que la ligne d'horizon semblait à quelques pas. Les aspérités prenaient plus de relief du fait de la lumière rasante d'un lointain soleil bleu. En dépit de nombreuses tentatives, la communication n'avait pas été rétablie avec la Tarpea.

— Nous pourrions repartir et contrôler quand la communication reprendra, proposa Nath. Je sentais qu'il y avait quelque chose, c'est pour ça que je ne voulais pas venir.

— Cesse de pleurnicher et ouvre tes oreilles, fit O'loff. Tu es un médium, non ? Fais ce qu'il faut. Pourquoi crois-tu que je voulais te voir ici ?

— Du calme, O'loff ! intervint Delmira. Essayons de ne pas compliquer. L'idée de Nath n'est pas mauvaise.

— Ce rocher cache quelque chose qui peut être intéressant même pour toi, tu ne crois pas ? Donc, on y va malgré le silence de la Tarpea. Nous enregistrerons tout nous-mêmes.

Le groupe descendit à la surface.

— Nath, tu sens quelque chose ?

— L'absence de Drag-Ha.

— Ne fais pas l'idiot.

— Non, rien. À moins qu'il n'y ait quelque chose sous la surface.

— C'est précisément là que nous irons, indiqua O'loff en montrant un point à gauche.

— Une ombre, dit Delmira, sans en être tellement sûre.

— Une ombre qui est un cercle parfait ?

— Cette fois, O'loff a raison, admit Nath, on dirait vraiment une ouverture taillée dans la roche.

Il s'agissait bien d'une ouverture. L'arrondi parfait de la bordure et les parois polies ne laissaient aucun doute sur leur caractère artificiel. À la lumière des torches électriques, le fond apparaissait comme une dalle de pierre lisse qui s'enfonçait dans les profondeurs du satellite selon une ample courbure.

— O'loff, murmura Nath, je commence à sentir quelque chose. Il faut prévenir les autres... je m'arrête.

O'loff éteignit la télécaméra et serra fortement le bras du petit homme.

— Ouvre les oreilles, monstre. Maintenant, c'est clair, ici il y a quelqu'un qui me fera quitter pour toujours cette saloperie de tenue, et je veux le rencontrer, tu as compris ?

Puis il ajouta, tourné vers Delmira :

— Ça vaut aussi pour toi, au cas au cas où tu chierais dans ta combinaison.

— Va te faire foutre ! cracha la fille.

O'loff l'ignora. Pour lui, la question était réglée. Il ralluma la télécaméra.

Tout à coup, Nath ferma les yeux et resta immobile, la tête levée, les lèvres entrouvertes. O'loff allait le questionner, mais il se retint. Le visage de Nath se transfigurait.

— O'loff, murmura Delmira, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Chut !

O'loff se rappelait une vidéo sur le phénomène de l'extase qu'il avait vue dans son enfance. Il retrouvait sur le visage de Nath l'expression qui l'avait frappé sur ceux des personnages. Le corps déformé était rigide, légèrement arqué vers l'arrière, le torse massif se soulevait et s'abaissait selon un rythme lent, profond.

Quand il rouvrit les yeux, son regard exprimait une joie sans mélange.

— Nath, dit soudain O'loff, qui y a-t-il là-dedans, hein ? Qu'est-ce que tu sens ?

Les bras courts de Nath s'ouvrirent dans une tentative pour repousser à la fois O'loff et Delmira.

— Allons-y... c'est un grand moment, allons-y...

— Pourquoi est-ce un grand moment ? Tu dois d'abord nous dire qui nous trouverons dans cette galerie.

— Allons-y, maintenant, il faut y aller...

Et Nath se libéra de la poigne d'O'loff avec une énergie imprévisible.

O'loff et Delmira se regardèrent sans mot dire, tandis que Nath progressait à pas rapides le long du plan incliné, vers le cœur du satellite. Ils le suivirent.

La rampe descendait selon un enroulement continu. Quand ils eurent parcouru la quatrième spirale, ils commencèrent, eux aussi, à percevoir la présence qui, aussitôt, explosa dans leur esprit. Ce fut comme si une digue se rompait, comme si un contact mental donnait soudain à leur personnalité une dimension nouvelle, inconnue. Tous deux se rendirent compte que, jusque là, ils n'avaient jamais éprouvé la sympathie, l'amour qui devrait faire partie du patrimoine de tout être humain. Ils s'arrêtèrent, étourdis par cette prise de conscience, incapables de se défendre contre une manifestation étrangère qui se révélait appartenir à leur nature même. Ils se trouvaient devant un miroir qui leur renvoyait une image d'eux-mêmes totalement inconnue.

*

Le module d'exploration s'approchait de la planète. Il revenait du satellite. Toute tentative de liaison avait été abandonnée. Le signal confirmait que la Tarpea recevait, mais, à son bord, personne ne répondait. L'ordinateur réintégra le module à l'intérieur de l'astronef. Nath passa dans la cabine de commande. Devant le monitor il y avait Drag-Ha, le corps à la renverse sur le siège. Nath savait que la fille n'était pas morte par accident ou agression : ses yeux ne marquaient que la surprise. Chef était encastré dans l'angle de la cuisine. Son gros corps semblait un tas de loques.

— Chef, tu m'entends ?

Le regard de Chef se fixa :

— Nath, balbutia-t-il, oh, Nath !

Le nabot se pencha sur lui. Sa minuscule silhouette créait un contraste grotesque.

— Drag-Ha... murmura Chef.

— Oui, je sais. Et Lebrig'en ?

Le géant continuait à fixer son compagnon, puis il fit un geste vague de la main :

— Je ne sais pas. Il a disparu.

— Comment te sens-tu, Chef ?

— Je voudrais pouvoir expliquer...

— Ne te force pas, je l'ai éprouvé moi aussi. Nous l'avons tous éprouvé. Simplement, certains d'entre nous n'ont pas résisté. Ça été un trop grand choc de comprendre ce qu'ils auraient dû être. C'est comme si ils avaient trouvé en eux un alien.

— Et O'loff ? Et Delmira ?

— Ils sont dans le module. Chez eux aussi, l'alien a été trop fort.

Sur un monitor clignotait le signal annonçant un message. Nath ouvrit.

Apparut le très beau visage du cyborg.

« Je ne sais pas si quelqu'un de la Tarpea sera en mesure de recevoir ce message, dit la voix de Lebrig'en, peut-être Chef ou Nath s'il réussit à revenir du satellite. Sur la Terre, ils ont voulu faire de moi un surhomme aux capacités physiques exceptionnelles, mais ils ont commis une erreur et ils se sont retrouvés avec un loupé sur les bras. Mais j'étais capable de penser autrement, et ça les embêtait. Cette faculté m'a permis de comprendre ce qui s'est passé ici. Nath est comme moi. C'est lui qui a servi d'intermédiaire et nous a transmis le message de la planète. Le but de ceux qui l'habitent, ce qu'ils considèrent comme leur raison d'être, en d'autres termes, leur destinée, a toujours été de transmettre leur message à d'autres formes de vie possédant ce mode de connaissance cosmique intuitive que nous appelons empathie. Il y a eu des rencontres dans le passé lointain, mais elles ont été désastreuses ; elles n'ont apporté que violence et mort. Ils ont alors décidé d'abandonner la surface trop exposée aux périls et se sont retirés à l'intérieur de la planète, effaçant toute trace de leur présence. Leur unique satellite a été transformé en sentinelle qui pouvait déceler la nature d'éventuels visiteurs capables de comprendre le message et qui pouvait attirer leur attention. Et ils sont restés en attente. Nous avons reçu le message, mais, pour certains d'entre nous, il s'est révélé trop fort, brutal et incompréhensible. Comme je ne dois rien à la Terre, j'ai décidé de ne transmettre aucune information. Cette planète ne doit pas exister pour la Terre, elle ne doit pas être contaminée. Je resterai ici. J'irai, si cela m'est permis, à la recherche de ceux qui m'ont fait découvrir ce qu'il y a dans la nature intime de l'être humain et ce qui avait été perdu. »

Le visage de Lebrig'en s'effaça. Chef et Nath restèrent longtemps sans se regarder, par une sorte d'étrange pudeur. Nath avait conscience que le destin d'une civilisation s'était enfin accompli et qu'ils avaient collaboré à cet accomplissement.

Le premier à parler fut Chef :

— Nous avons réussi, n'est-ce pas ? Nous avons trouvé le Jolly. Nous pouvons être libres, comme le dit le contrat.

— Nous le sommes en effet, Chef. Mais la Terre devra attendre un peu avant de le savoir.

Ensuite, Nath et Chef creusèrent péniblement une fosse dans le sol de cette planète sans nom. Quand le rite eut été accompli, ils s'engagèrent sur le chemin déjà parcouru par Lebrig'en, l'un gigantesque et maladroit, l'autre minuscule et difforme.

FIN

Titre original : *La Terra può attendere*. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud. Inédit dans sa version française.

Un homme dans la nuit

(Antonio Bellomi)

Il entendit les dernières notes de la troisième symphonie de Beethoven s'évanouir dans le lointain en une succession d'échos de plus en plus ténus, pendant que la voix de la speakerine se substituait à la musique.

« ... Notre programme continue avec ... »

Il allongea la main et tourna l'interrupteur. Il resta là, étendu sur la couchette, regardant la mer d'étoiles qui brillaient au-delà du hublot transparent.

Encore une semaine, pensa-t-il. Une semaine puis on me relèvera. Bizarre. Il n'en sentait pas le besoin. Il se redressa et s'assit sur la couchette.

Qui avait dit qu'un homme ne peut vivre, plus un mois et demi seul, sur une station spatiale ? Qu'il ne le peut sans accepter la folie comme conséquence naturelle ?

Il s'esclaffa. Tout était faux, comme d'ailleurs toutes les autres prévisions.

On résistait fort bien et le changement était sans aucun doute le plus pénible. Sans aucune compagnie ? Ce n'était pas vrai. Il y avait les étoiles, les appareils et la musique.

Il pensa aux trois missiles, là-bas, dormant dans leurs réserves. Un ordre de Washington, un doigt sur un bouton...

Et Boum !

La destruction de l'Asie. De la Russie. Des Balkans.

La fin ! Les deux stations orbitales russes ne seraient pas restées de simples spectatrices. Pas même l'autre d'ailleurs, l'américaine.

Une, deux, trois secondes après l'éclatement de la première bombe, la contre-offensive aurait éclaté, implacablement.

Il soupira et souhaita vivement ne jamais se trouver dans une alternative de ce genre.

Le télex se mit à mitrailler, pendant qu'une sonnerie retentissait bruyamment.

Il se dirigea vers la machine et examina le morceau de papier qui se déroulait rapidement. Il ouvrit la bouche en un " Oh ! " de surprise.

« Major Ivan Bernoff appelle à l'aide. Fusée explosée. Oxygène pour trois heures. Signal d'identification coordonné sur onde quatre. Je répète... »

Il en conclut que l'appel ne venait pas d'un télex américain, mais de l'interphone spatial toujours ouvert sur toutes les lignes d'onde et relié à tous les télex.

Fébrilement, il brancha l'appareil pour les appels.

« Ici Station Spatiale Usa 1. Capitaine Stephen Martenson appelle Major Bernoff... Ici Station Spatiale Usa 1. Capitaine Martenson appelle Major Bernoff –il fit une brève pause– Au diable les règlements ! Major Bernoff, m'entendez-vous ? À vous. »

Il tourna l'interrupteur et attendit. La réponse ne tarda pas.

« Allo, Capitaine Martenson, ici Major Bernoff. » La voix était plutôt faible, mais elle augmenta dès qu'il changea la direction de l'antenne. L'homme parlait un anglais parfait. Comme seuls les militaires russes savent le parler. « Je vous entends très bien. Vous êtes le premier avec qui je réussis à me mettre en contact. Avez-vous relevé mes coordonnées orbitales ? Je n'ai plus d'oxygène que pour trois heures. À vous. »

L'émission devint plus forte. Maintenant la voix était vraiment nette. Un appareil tapait les coordonnées de l'officier russe. Il y jeta un coup d'œil et se mordilla les lèvres. Il se trouvait dans une position difficile, trop éloignée pour être atteinte par les hommes d'une des quatre stations munies de jets directionnels individuels. Seul un astronef pouvait aller à son secours.

— D'accord, Major, dit Martenson, j'ai relevé vos coordonnées. Restez calme et attendez patiemment. Je les transmets immédiatement à la Terre.

Bernoff rit dans l'interphone.

— Tout va bien, dites-vous ? Ça ne peut pas être pire. Ne craignez pas de me dire la vérité.

Bien qu'un peu forcé, le rire de Martenson résonna dans l'appareil.

— D'accord, vous n'êtes pas sur un lit de roses, mais on a fait des sauvetages beaucoup plus difficiles. Soyez tranquille, on vous sortira de là. Maintenant je vous laisse un moment, le temps de signaler votre position à la Terre.

— D'accord. Faites vite.

L'affaire se révéla compliquée. Il s'écoula quarante minutes avant que Washington ne donne la permission de transmettre la nouvelle à Moscou. Quarante minutes gâchées par des généraux couverts de médailles pour discuter de ce problème.

Vingt minutes plus tard, un communiqué officiel russe demandait aide aux États-Unis pour qu'ils mettent à leur disposition un de leurs pilotes. Par une fatale coïncidence, trois des dix pilotes russes étaient dans des conditions précaires à la suite d'un accident. Cinq autres étaient en permission et les deux derniers n'étaient pas en état de reprendre le vol ; ils venaient juste d'achever le ravitaillement des deux bases.

Washington accepta enfin d'envoyer sans attendre un de leurs astronefs au secours du Major Bernoff.

Lorsque la décision fut prise et l'ordre transmis à la base de Vanderberg, une heure et demie s'était écoulée et l'astronef n'était pas encore prêt à décoller.

*

Il l'appelait sans interruption. « Major Bernoff ! Major Bernoff ! »

Son front s'était couvert de sueur. Il appela de nouveau.

— Major Bernoff !

— Allô, Capitaine Martenson !

Grâce au ciel ! pensa-t-il ardemment. La voix du Russe était joyeuse, mais d'une joie forcée. On sentait un effort de volonté.

Il essaya de masquer la tension de sa voix.

— Une bonne nouvelle, Major. Un astronef est parti. Américain, naturellement.

Un éclat de rire résonna dans le lointain, dans l'espace sombre et froid.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Tout. Encore hier, mortels ennemis. Et aujourd'hui, il a suffi d'une explosion pour qu'on me considère comme un frère. Et on risque sa vie pour moi. — Il rit de nouveau. Seul, dans une mer d'étoiles.

— C'est la vie, dit Martenson, c'est la vie. C'est toujours arrivé, et ça arrivera toujours. Aujourd'hui c'est pour vous, demain pour moi. C'est l'illogisme des actions humaines. Si on me l'avait ordonné, je n'aurais pas hésité à abattre moi-même l'astronef. Par contre, comme c'est un accident, je vous aide.

Puis ce fut le silence. Martenson se l'imagina enfermé dans son scaphandre l'œil fixé sur le chronomètre. Il y avait de quoi rendre un homme fou.

— Martenson, dit Bernoff à l'improviste, rompant le silence, êtes-vous marié ?

— Non. Et vous ?

— Je ...

Il laissa sa phrase en suspens. Martenson respecta le silence. Quelques secondes plus tard la voix du Major résonna de nouveau.

— Oh, je crois pouvoir vous le dire. Désormais ça ne changera pas grand chose. Je suis marié. Mais secrètement puisque pour nous, astronautes, le mariage est interdit. Mais maintenant que je suis ici, toute la Russie ne tardera pas à le savoir...

Il lui sembla alors que les forces du Major diminuaient.

C'était la dernière phrase qui le laissait entendre.

Il protesta avec véhémence : « Allez, ne dites pas de bêtises. Dans quelques instants l'astronef arrivera. Les nôtres sont très rapides. »

Il lui sembla que le Major riait silencieusement dans le lointain, mais il n'en fut pas certain.

Dans l'habitacle, les lumières étaient éteintes. Penché au-dessus de l'interphone, Martenson jetait de temps à autre un coup d'œil au téléx qui restait inactif. De la Terre, on ne donnait aucune nouvelle, et il ne voulait pas en demander pour ne pas laisser le Major seul.

À l'improviste, le téléx se mit à dicter rapidement un message.

— Excusez-moi, Bernoff, je vous quitte quelques instants car on m'appelle. Je suis à vous tout de suite.

— J'attends. Faites-moi savoir s'il y a du nouveau, ou s'ils m'ont condamné à mort.

— Taisez-vous. Avec nos astronefs nous arrivons quand et où nous voulons.

— Vous voulez les comparer aux nôtres ?

Un gouffre infini d'étoiles. D'incommensurables profondeurs qui s'ouvraient pour accueillir le moribond.

Au-dessous, la Terre. Immense balle tournoyante qui semblait se moquer de l'homme en scaphandre.

Le froid qui pénétrait dans la combinaison spatiale lui gelait les membres. Le paralysait.

Mais ce n'était pas le froid de l'espace, ni celui de la mort. Ce n'était que la morsure de la peur. Le spectre de l'univers.

L'homme en scaphandre se tordit. Sans doute hurla-t-il et son cri se perdit parmi les replis de la combinaison spatiale. Il hurla et il lui sembla soudain avoir gagné quelque chose. Une bataille difficile.

Contre lui-même.

Puis il eut l'impression de ne plus être seul. Il écouta.

Il tendit l'oreille. Un bruit.

Oui. Un bruit sourd, éloigné et amical.

L'homme en scaphandre se mit à rire. Il rit contre les étoiles et l'immensité qui voulait l'avalier.

— Non ! cria-t-il joyeusement. Vous ne m'aurez pas. »

C'était son cœur qui battait.

Toc, toc, toc.

Il écouta les battements lointains. Lointains et joyeux comme les coups d'une cloche qui, à l'aube, font fuir les démons nocturnes.

Et les esprits du mal de l'univers semblaient apeurés.

Il les entendit se regrouper et fuir le long des voies infinies de l'espace.

Mais les démons n'avaient pas tous disparu.

Il en restait encore un. Un qui le torturait avec son appel lugubre. Il refusait de l'écouter, mais fut vaincu.

La voix montait indistinctement des profondeurs sans fin.

Il se débattit. Il essaya vainement de fuir.

— Major Bernoff ! Major Bernoff ! Major Bernoff !

— Non ! cria l'homme en scaphandre. Non ! Non !

Il se secoua, l'esprit troublé. Quelque chose semblait se réveiller en lui pendant que la voix résonnait dans ses oreilles.

Quelque chose. Il y avait quelque chose à faire, mais c'était trop fatigant.

— Major Bernoff ! Vous m'entendez ?

Avec un effort surhumain, il essaya de coordonner ses réflexes. Puis il fut conscient. Parfaitement conscient.

Il s'aperçut juste à temps que l'afflux d'oxygène au casque était irrégulier. Et ce fut juste à temps qu'il releva la soupape qu'un geste inconscient de sa part avait dû fermer.

*

Tout à coup, il rompit le silence.

— Vous jouez quelque chose dans votre bouge ? Il me semble entendre de la musique dans l'interphone.

— Musique ? J'ai fermé le récepteur.

— Bizarre, j'ai vraiment l'impression de l'entendre.

Il se tut et Martenson l'imita. Il y avait quelque chose de paisible dans les paroles du Major. Une espèce d'inéluctable résignation.

Vingt minutes d'oxygène, pas une de plus, et l'astronef n'était encore qu'une espérance.

Martenson regarda à travers le hublot, en direction de la Terre, comme s'il était possible de voir l'astronef de sauvetage. Peut-être même Bernoff devina-t-il son geste, car il dit :

— Encore dix minutes d'oxygène, Martenson.

— Ils viendront, Bernoff, regardez autour de vous, ils sont peut-être déjà là et essaient de vous situer. De la Terre, ils disent qu'ils devraient déjà être dans la zone.

— Martenson... Avez-vous remarqué combien tout est différent dans l'espace ?

— Je ne comprends pas...

— Oui, différent. Ça vous est presque égal de devoir mourir. Vous ne désirez rien d'autre que de regarder les étoiles et tester tranquille. Laisser le temps s'écouler et attendre la mort.

— Major Bernoff ! Ne faites pas l'idiot. Regardez autour de vous, pour l'amour de Dieu ! Ils sont peut-être là, ils vous cherchent sans doute alors que vous, vous philosophiez sur l'univers !

— Il n'y a personne autour de moi. Il ne me reste plus que trois minutes.

— Bernoff, nom d'un chien, secouez-vous !

La réponse fut brutale :

— Vous m'énervez Martenson. Que croyez-vous que je fasse depuis trois heures sinon regarder dehors ? Je n'ai vraiment pas envie de rester ici, mais il n'y a personne ! Personne ! Comprenez-vous ?

— Ils doivent être là, Bernoff !

Il entendit un rire dans l'interphone.

— D'accord, ils sont là. Il suffit que vous me disiez qu'ils sont ici pour qu'aussitôt ils se matérialisent devant moi.

— Oh, Bernoff, taisez-vous et excusez-moi. Moi aussi j'ai les nerfs à fleur de peau. Je croyais que vous alliez commettre quelque chose d'irréparable.

— Désormais... Deux minutes ne servent pas à grand chose.

— Il arrive tant de choses en deux minutes...

— Allez au diable... Martenson ! Adieu.

Il entendit le déclic de l'interphone et alors il eut l'impression d'être enfermé dans une tombe.

*

Le médecin apparut sur le seuil.

— Vous pouvez entrer, dit-il doucement, mais ne restez pas longtemps.

L'homme acquiesça, prit sa compagne par le bras et entra dans la chambre d'hôpital. À la fenêtre un rideau empêchait le soleil d'entrer. Sur le lit gisait une forme enveloppée de bandes.

Ils s'approchèrent.

— Martenson, vous m'entendez ? fit l'homme.

La forme sur le lit ne bougea pas.

— Martenson, je vous présente Tatiana, dit encore l'homme. Mais la forme enveloppée dans les bandes ne bougea pas. Pas un muscle du visage ne tressaillit. Les yeux étaient vides. Fixes au-delà des murs de l'hôpital. Au-delà de la Terre.

Dans l'espace entre les étoiles où son astronef avait explosé.

Le médecin secoua la tête.

— Il est dans le coma depuis qu'ils l'ont ramené sur Terre. Il n'y a sans doute plus rien à faire. Sans compter les brûlures. Quand l'astronef a explosé, il n'avait pas de scaphandre et avant qu'il ait pu l'enfiler, une bonne partie du carburant a eu le temps de le brûler.

La femme serra le bras de son compagnon. Elle tremblait. Ils sortirent dans la rue en silence. Elle regarda l'homme et, pour la première fois sans doute, remarqua que des larmes coulaient de ses yeux. Elle ne parla pas.

L'homme lui dit :

— L'espace est terrible, Tatiana, beaucoup plus terrible que ce que pensent les hommes. Il faut y être allé pour le savoir. L'espace est trop immense pour nous. Quand nous sommes seuls, bouclés dans un scaphandre et entouré d'un vide sans fin, notre esprit semble happé par un gouffre effrayant.

Tatiana se serra contre lui.

L'homme poursuivit :

— Mais le pire, c'est que la tragédie se répète avec une fréquence lancinante. Quelque chose ne va pas dans les moteurs, quand ce n'est pas à cause d'une météorite, ou pour une autre bêtise. La tragédie est là ! C'est terrifiant d'affronter l'espace dans de telles conditions. Bien souvent, on est détruit comme Martenson. Il y a deux ans, quand ma fusée a explosé, c'est justement grâce à lui que j'ai échappé

à ce genre de mort. Sans son aide, j'aurais certainement étouffé dans mon scaphandre, ou alors j'aurais mis fin à mes jours moi-même, en enlevant mon casque. Lui n'avait pas la radio. Il est resté seul contre l'univers, pendant que l'oxygène diminuait peu à peu, que le froid pénétrait dans ses membres, que les étoiles assistaient froidement à son agonie...

— Une mort terrible, dit la femme.

Le Colonel Ivan Bernoff acquiesça.

FIN

Titre original : *Un uomo nella notte*. Paru dans Kimba 3 (Ponzoni Editeur, Milan, 1967). Traduction française non créditée. *Un homme dans la nuit* fut diffusé sur Radio Suisse vers 1967.

Biographie des auteurs

Né à Milan, en 1945, Antonio Bellomi œuvre depuis plus de quarante ans dans tous les domaines de la SF, comme écrivain, traducteur, anthologiste, responsable de collections. De toutes les collections qu'il a dirigées, celle qui a eu le plus de succès est certainement la version italienne de la série allemande « Perry Rhodan », qui a dépassé les 66 numéros. Il a collaboré aux revues italiennes les plus importantes, tant en SF que dans d'autres genres. Nombreux sont ses textes de SF qui ont paru à l'étranger. Il est l'auteur de plus de 300 récits et dirige les Éditions SCUDO.

> <http://www.fantascienza.com/magazine/notizie/7243/>

Pierre Jean Brouillaud, qui a beaucoup roulé sa bosse et exercé plusieurs professions – dont celles de journaliste et de traducteur – a publié, en littérature générale, chez Calmann-Lévy, un roman (*Les Aguets*) et deux recueils de nouvelles d'inspiration fantastique (*La Cadrature* et *L'Angle droit*), avant de passer à la science-fiction. En 1975, il a fait paraître *Tellur* dans la collection « Ailleurs et Demain » (Robert Laffont).

En 1996, il a donné aux éditions La Geste un recueil intitulé *L'Oeil de pierre*.

Il a publié plus de 70 nouvelles dans de nombreuses revues françaises et étrangères. Ses novellae ont notamment paru dans *Antarès* et *Miniature*.

De 1987 à 1997, il a présidé INFINI, association des littératures de l'imaginaire d'expression française. Il s'est employé à développer les relations avec les littératures des autres pays d'Europe et a aussi publié, à ce titre, plusieurs traductions de l'italien, de l'espagnol et du portugais.

Les Soirées du Blue Buzzard, son recueil déjà paru en numérique en français et en italien aux éditions italiennes EDIZIONI SCUDO dans la collection « Longs Stories », va paraître en édition papier. Et en français !

Jean-Pierre Carrère est né en 1942 et décédé en 1994 d'un cancer du poumon. Il était le fils cadet d'un cheminot, résistant mort à Buchenwald. Entré à France Telecom en 1969, il a découvert la SF en lisant un roman de Jules Verne. Passionné de l'imaginaire, il publie poèmes, articles et récits dans les journaux des PTT, puis dans diverses revues (*Miniature*, *KBN*, *OCTA*, *Les Croisières Imaginaires*). En 1993, un an avant sa mort, il obtient le prix de la nouvelle remis par INFINI et par le Club SF PTT avec *La Correspondance*. Jean-Pierre a été un membre très actif de l'association INFINI. Sous le même titre *La Correspondance*, l'association a publié onze nouvelles de Jean-Pierre Carrère en 1997.

Sergio Gaut Vel Hartman est né en 1947 à Buenos Aires. Auteur très prolifique, il a publié de nombreux récits dans des revues du monde entier. Il a dirigé – et dirige toujours – de nombreuses anthologies ainsi que des revues en ligne et des blogs, dont les plus récents sont : *Ráfagas*, *Parpadeos*, *Químicamente impuro* et [Breves no tan breves](#).

> <http://cuentosgvh.blogspot.com/>

Titulaire d'un Deug mention Physique et Sciences de la matière à Lyon 1er (1992) et d'un DNSEP Design aux Beaux-Arts de Saint-Etienne (1999), Gulzar Joby est également auteur et animateur d'abribus éditions, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003. Sa première nouvelle (*Marie-Madeleine*) a été publiée dans le Phénix Spécial nouvelles n°7 (février 2008). Depuis novembre 2007, il écrit également pour les enfants, sur des sujets aussi sérieux que l'anticipation, la science ou la technique.

Il a réalisé plusieurs court-métrages de fiction et de documentaire et s'adonne volontiers à la photographie.

Deux de ses textes doivent paraître dans des recueils collectifs, respectivement aux éditions La Volte, et dans celui réunissant les nouvelles primées au concours « 2084 », organisé par l'ENSTA, avec « Sciences & Avenir ».

> <http://36quaidufutur.over-blog.com/>

Frank W. Haubold est né en 1955 dans l'ancienne Allemagne de l'est. Il a étudié l'informatique et la biophysique à Dresde et à Berlin. Depuis 1985, il habite Meerane, dans la Saxe. Il publie depuis 1989 des récits de science-fiction, de fantasy et de fantastique. Plusieurs de ses nouvelles ont été nominées pour les prix littéraires. L'une d'elles (*Dans grosse Rennen*) a été classée n°2 du Prix allemand de science-fiction 2000.

> <http://www.frank-haubold.de>

Né en 1957, Andrey Iliev a fait des études de pédagogie. Il habite et travaille à Sofia. Il a publié sept livres, et plus de 100 récits dans la presse périodique bulgare.

Il a obtenu dix prix aux concours nationaux de prose dont un pour un roman de science-fiction et quatre pour des récits de SF.

> <http://hanko.hit.bg/>

Ugo Malaguti est né à Bologne en 1945. Romancier, critique, analyste, c'est une personnalité bien connue du monde de la SF. Très actif depuis toujours, il dirige les éditions ELARA (ex PERSEO LIBRI), spécialisées dans la littérature de l'imaginaire, qui publient romans, anthologies et revues (Futuro Europa ou Nova SF).

> <http://www.elaralibri.it>

Rozenn Maréchal a 25 ans, écrit depuis peu de temps et poursuit des études scientifiques (avec, comme le major Thomson, l'espoir de les rattraper un jour). Durant sa jeunesse, elle a allègrement dévoré tous les romans de science-fiction et fantasy de la bibliothèque de son village. Comme tout se paie un jour, ça ressort maintenant sous forme de nouvelles !

Déjà publié : *Des difficultés du voyage entre les mondes* in Yorg de l'île, Ed. EONS, e-books n° 1, 2004. Récente parution : *Dans mes bras pleure Ys la belle*, in Contes & Légendes, anthologie, chez Parchemins & Traverses.

Le Vénitien Renato Pestriniero a publié quelque deux cents récits, romans, essais et scénarios en Italie et à l'étranger. Il est notamment connu en France comme l'auteur de *Venezia, la ville au bord du temps*, recueil traduit par Jacques Barbéri et paru dans la collection « Présence du fantastique », chez Denoël.

Jean-Pierre Planque vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur

Internet. Son premier roman (*L'Esprit du Jeu*), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde. Sa plus récente nouvelle vient de paraître dans l'anthologie fantastique annuelle « Ténèbres 2010 ».

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Né en 1944, Khristo Poshtakov habite Sofia où il a fait ses études à l'Université technique.

Depuis 1998, il exerce comme traducteur d'espagnol, d'anglais et de russe. Il ne s'est décidé à écrire qu'à quarante ans, après avoir glissé sur une peau de banane à Cuba et être resté immobilisé plusieurs mois, suite au traumatisme subi. Il a alors consacré ses loisirs forcés à la littérature. Il est l'auteur de romans et d'une centaine de récits de SF et de fantastique. Khristo Poshtakov parle couramment le castillan et fréquente les conventions espagnoles.

L'une de ses nouvelles a paru dans l'anthologie internationale UTOPIÆ 2004 réunie par Bruno della Chiesa chez L'Atalante.

Patrick Raveau a signé une trentaine de nouvelles publiées dans des magazines spécialisés dans le Fantastique ou la Science-Fiction. Son nom a figuré au sommaire du Volume 8 des Territoires de l'Inquiétude (Denoël), et certaines de ses nouvelles ont été reprises dans les quotidiens régionaux La Montagne et L'Union.

Premier Prix du concours organisé par Infini en 1994 pour la nouvelle *Mémoire du Vent* (traduite et publiée en Roumanie). Deux courts romans : *Le Vrai Visage de Gregory*, écrit en collaboration avec Jean-Pierre Planque aux Éditions Phénix (Belgique, 1992), et *L'Ultime Songe de la Cité*, aux Éditions Destination Crépuscule (1995). Enfin, le roman *Terraborn*, toujours en collaboration avec Jean-Pierre Planque, aux Éditions du Haut Château (1998).

Professeur de philosophie, musicien et photographe de talent, Patrick Raveau a publié de nombreux poèmes (un de ses recueils, *Paroles, en ce pays muet*, est paru chez L'Harmattan), ainsi que des essais sur les poètes contemporains.

Il a reçu le Premier Prix de Bretagne (jadis, Prix Brocéliande) en 1995 pour le recueil *Second Versant de la lumière*.

> Son site : <http://raveau.patrick.free.fr/index.htm>

Adelaida Saucedo est née à Barcelone et vit à Ciudad Real, en Nouvelle-Castille, où elle a étudié la philologie anglaise. Elle étudie la philologie espagnole et enseigne l'anglais. En 1999, elle a été finaliste d'un concours de nouvelles de terreur avec *Laberinto*, texte qui fut publié dans le n°11 de la revue Escribir y Publicar.

Né à Buenos-Aires en 1968, Carlos Daniel Joaquin Vázquez est analyste de systèmes et enseignant. Il habite avec sa femme et ses trois enfants la ville où il est né. Membre du fandom depuis les années 1980, il a publié une trentaine de

nouvelles en Argentine, en Espagne, au Mexique et en Italie. Carlos Daniel J. Vázquez anime le site Arte Fantástico. Depuis avril 2004, il publie deux fois par semaine la BD *El Encarrilador*.

Andrea Viscusi est né et habite en Toscane. Titulaire d'un diplôme en statistique, il travaille actuellement auprès d'une société de publicité éditoriale. Passionné de science fiction et de musique électronique, il a récemment commencé à écrire des récits fantastiques. Une de ses nouvelles a été sélectionnée pour le XIV Trofeo RiLL, d'autres ont paru dans Short Stories 5 et NASF 4 ; une autre doit paraître dans l'anthologie Vaults 2008. Il a créé un site de devinettes on line Cinenigmi.

Alan W. Wolf a, pendant son enfance, vécu dans différents pays (dont la France), avant de s'installer en Espagne, terre natale de sa mère. C'est un passionné de B.D. et de fantastique. Son site : <http://alanwwolf.com/>



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP, septembre 2010.